

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



REPORTAGE ÉVÉNEMENT

AMAZONIE
180 JOURS DANS
L'ENFER VERT

N°490. DÉCEMBRE 2019



BEL: 670 € - CH: 11 CHF - CAN: 1150 CAD - D: 8 € - ESP: 690 € - GR: 690 € - ITA: 690 € - LUX: 670 € - PORT/CONT: 690 € - DOM: 650 € - Surface: 650 € - Maroc: 70 DH - Tunisie: 13 TND Zone CFA Avion: 2 000 XPF - Barreau: 1 000 XPF

PRISMA MEDIA
M 01588 - 490 - F: 6,50 € - RD




AUSTRALIE
UN VOYAGE
À TRAVERS
L'OUTBACK



îles Malouines
LA BEAUTÉ PURE DES
CINQUANTIÈMES HURLANTS



ABERLOUR.

— EST. 1879 —

DISTILLERY

ABERLOUR, DE NATURE GÉNÉREUSE
DEPUIS 1879

La générosité n'est pas une qualité. C'est un engagement.

Car pour nous, seuls les actes comptent. Préserver cet écrin de nature unique qu'offre le village d'Aberlour. Rendre à la Lour aussi pure qu'on l'a puisée, l'eau que la distillerie a utilisée. Privilégier l'orge locale, et enfin, rester fidèle au caractère généreux des single malts Aberlour, fruit d'une double maturation intégrale en fûts de Xérès et de Bourbon.





**LA POÉSIE EN ROUGE ET OR
DES FORÊTS DE NAGATORO**

On vient dans le village de Nagatoro de préférence en automne, lorsque le crissement des feuilles mortes sous le pas du promeneur brise le silence de la forêt, et que se parent de rouge et d'or les érables du Tsukinoishi Momiji. Après avoir visité ce parc, on peut descendre en bateau ou longer à pied la rivière Arakawa. Puis randonner jusqu'au sommet du mont Hodo (une heure). Avec sa multitude de fruitiers (pruniers, cerisiers...) et d'azalées, celui-ci est aussi à voir au printemps. Prendre le funiculaire Hodosan (beau panorama sur le village et la vallée) pour regagner la gare. 2 h depuis Tokyo (Chiyoda) par le Shinkansen Jōetsu puis bus Chichibu Tetsudo.

EN PROFITER SANS SE RUINER

TOKYO MÉRITE SA RÉPUTATION : ELLE EST BIEN L'UNE DES VILLES LES PLUS CHÈRES AU MONDE. POURTANT, IL EST POSSIBLE DE LA VISITER À MOINDRES FRAIS. LES BONNES ADRESSES DE NOS REPORTERS.



IKEBUKURO

UN «RYOKAN» DANS SON JUS

1 Séjourner dans un ryokan (auberge traditionnelle) est une expérience en soi. On y dort sur un futon, dans une chambre au sol couvert de tatamis, baignée par la lumière tamisée des fenêtres encollées de papier. Mais une nuit dans ces établissements très appréciés coûte la plupart du temps au minimum 100 euros par personne. Au Kimi, bel établissement situé dans le quartier très animé d'Ikebukuro, il faut compter deux fois moins, soit 45 euros, dans des pièces qui accueillent d'un à cinq couchages.

Kimi : 2-36-8 Ikebukuro, Toshima.
Infos (en français) : kimi-ryokan.jp

KURAMAE

UNE AUBERGE DE JEUNESSE COSY

2 Larges baies vitrées, murs en ciment gris clair, bancs taillés dans des troncs d'arbre : le rez-de-chaussée du Nui Hostel offre un décor chaleureux et design. On y trouve un bar-restaurant à l'ambiance décontractée où l'équipe, souriante et parlant an-

glais, propose des plats occidentaux revisités à la mode japonaise pour ceux qui auraient le mal du pays, ainsi qu'un très large choix de bières et de whiskys locaux. Les étages sont réservés aux couchages : des dortoirs propres pour 30 euros par personne ou de petites chambres privatives pour 75 euros le lit double, avec salle de bains et grande cuisine communes. Au dernier étage, depuis le salon, on apprécie particulièrement la belle vue sur la rivière Sumida. Encore plus poétique par une douce lumière matinale.

Nui Hostel : 2-14-13 Kuramae, Taito.
Réservation (en français) : nui-hostel-bar-lounge.hotels-tokyo.jp.com/fr

KÖENJI

UN BOL FUMANT DE PÂTES MAISON

3 A peine a-t-on fait coulisser la porte de Tokoi que l'on est assailli par la vapeur de grandes marmites de pâtes bouillonnantes. Cet étroit restaurant sans enseigne, sobre, en bois clair, ne propose que des udon : de succulentes nouilles à la farine de blé semi-complète, façonnées à la main, servies chaudes ou froides. Une dizaine de tabourets sont alignés devant le comptoir du chef : silencieux, celui-ci découpe avec calme et dextérité le negi (la ciboule japonaise), fait griller en quelques secondes de fines tranches de porc, de canard ou de champignons qui agrémenteront les nouilles fumantes. Un délice revigorant ! Entre 6 et 8 euros. Fermé le lundi.

Tokoi : 4-7-5 Koenjiminami, Suginami.

SHINJUKU

DES SASHIMI ULTRAFRS

4 Avec ses bancs et ses grandes tablées, Takamaru ressemble à ces estaminets que l'on trouve sur les bords de mer

japonais. Ses serveurs toujours pressés portent à bout de bras des plateaux de fruits de mer, sushi, sashimi ou filets de poisson (crus, grillés, marinés, frits...). Pour accompagner le tout, ils proposent avec une très grande courtoisie une vingtaine de sakés au choix, avant de crier les commandes au cuistot. Menu de sashimi le plus simple à 15 euros. Il existe quatre restaurants Takamaru à Shinjuku. Nous recommandons celui situé à la sortie sud de la station Okubo, moins connu et donc moins pris d'assaut. Pour plus de tranquillité, privilégier tout de même les soirs en semaine.

Takamaru : 7-7-24 Nishishinjuku, Shinjuku.

HARAJUKU

DE BEAUX KIMONOS D'OCCASION VENDUS PAR DES «PUNKS»

Les Japonais portent de moins en moins souvent le kimono. Il est donc possible de ramener chez soi des pièces neuves ou d'occasion à prix très raisonnables. La friperie Chicago, située dans Harajuku, quartier fréquenté par les fans de mode, est une référence pour la seconde main. Au fond de la boutique, le choix est vaste : vestes d'été légères ou rembourrées pour l'hiver, tissus chamarrés ou unis. Des vendeurs coiffés tels des punks montrent comment nouer le obi, la large ceinture. Pièces uniques, faites main dans de petits ateliers traditionnels. Très bon marché : de 10 à 50 euros la pièce en fonction de la qualité de la soie et des broderies.

Chicago Omotesandō : 6-31-21 Jingumae, Shibuya. Infos : www.chicago.co.jp



QUATRE ACTIVITÉS GRATUITES POUR SAISIR L'ESPRIT TOKYOÏTE

FRISSONS DANS UN SIMULATEUR DE SÉISME

► Au pays des cataclysmes, ce centre géré par des pompiers enseigne au visiteur les bons réflexes de survie. Clou de la visite, un simulateur de tremblement de terre permet de ressentir les effets d'un des séismes historiques qui ont frappé le Japon : au choix, celui du Kanto en 1923, de Kobe en 1995 ou du Tōhoku en 2011. Emotions garanties !

Life Safety Learning Center : 2-37-8 Nishi-Ikebukuro, Toshima. Visites à heures fixes 9 h-17 h. Infos : www.tfd.metro.tokyo.jp/hp-ikbskan/2015gaikoku.pdf

PLONGÉE DANS L'HISTOIRE D'AVANT-GUERRE

► Ce minimusée niché dans le parc d'Ueno transporte le visiteur dans le Tokyo du passé. Au rez-de chaussée, des reconstitutions de maisons et de boutiques grande nature. A l'étage, des photos en noir et blanc, ultimes témoignages d'une architecture et d'un mode de vie d'avant le tremblement de terre de 1923, et les bombardements américains de 1945. Pour réaliser comment, deux fois, la ville a su renaitre de ses cendres.

Musée Shitamachi : 2-1 Ueno-koen, Taito. 9 h 30-16 h 30 (fermé lundi). Infos : www.taitocity.net/zaidan/shitamachi

UNE MATINÉE CHEZ LES SUMOS

► L'entraînement de ces lutteurs est un spectacle inoubliable.

Mais l'afflux de curieux est devenu tel que ceux-ci ne sont plus les bienvenus dans toutes les *heya* (salles d'entraînement). Il est donc conseillé de téléphoner à l'avance (annuaire des *heya* sur dosukoi.fr). Autre solution : se rendre à la *heya* Arashio-beya, où l'on observe les combats de la rue, à travers une large baie vitrée. Bémol : on ne sent pas la terre trembler sous le choc des corps.

Arashio-beya : 2-47-2, Nihonbashihamacho, Chūō. arashio.net/tour_e.html

VUE À 360° SUR LA CANOPÉE DES GRATTE-CIEL

► Tokyo est vingt fois plus vaste que Paris. Pour apprécier son étendue, rien de tel que de prendre de la hauteur ! Les tours jumelles de la mairie de Tokyo culminent à plus de deux cents mètres et comportent chacune un observatoire d'où on peut admirer bouchée bée la forêt infinie des immeubles. Et, par temps clair, distinguer le mont Fuji.

Mairie de Tokyo : 2-8-1 Nishishinjuku, Shinjuku. Tour sud 9 h 30-17 h 30 ; tour nord jusqu'à 23 h.

DES SANCTUAIRES PAS COMME LES AUTRES

TEMPLES SHINTOÏSTES OU BOUDDHISTES, ÉGLISES... LA CAPITALE COMpte DES MILLIERS DE LIEUX DE CULTE, POUR CERTAINS TRÈS ÉTONNANTS, VOIRE COMPLÈTEMENT FOUS.

SETAGAYA

AU BONHEUR DES CHATS

1 Les Japonais chérissent le *maneki-neko*, ce chaton blanc dont la patte levée promet le bonheur et qu'on retrouve dans nombre de commerces car il apporte protection et prospérité. Le Gōtokuji, temple bouddhiste du quartier chic et résidentiel de Setagaya, lui rend un incroyable hommage : il abrite des centaines de statuettes du félin, attirant les amoureux des chats de tout poil et les photographes. Le 22 février, ou *neko no hi* (jour du chat), lors duquel le félin est fêté dans tout le pays, certains habitués y amènent même leur propre matou. On y trouve aussi une jolie pagode et des érables de toute beauté pour les visites à l'automne.

Gōtokuji : 2-24-7 Gōtokuji, Setagaya, tlj 6 h-18 h (gratuit), métro Gōtokuji.

TATEISHI

UN DINOSAURE CHEZ BOUDDHA

1 Une fusée grandeur nature accrochée à la façade, des portes recouvertes de chats peints : impossible de manquer le Shōganji,



l'un des temples les plus originaux de Tokyo, dans le quartier tranquille et populaire de Tateishi. A côté du pavillon de bois flanqué d'une statue de dinosaure censée chasser les mauvais esprits, un bâtiment circulaire attire les curieux : le planétarium, installé dans cette enceinte bouddhiste par Ryō Kasuga, ancien ténor, devenu le supérieur du lieu et astronome amateur (une étoile qu'il a découverte en 1995 porte son nom). Il y organise deux fois par mois une projection dédiée aux astres que l'on peut voir dans le ciel de Tokyo et délivre lui-même commentaires – et plaisanteries – en cinq langues (mais pas en français).

Shōganji : 7-11-30 Tateishi, Katsushika, tlj (gratuit) ; planétarium Ginga-za : 1^{er} et 3^{er} samedis de chaque mois à 14 h 50 (1000 yens) ; métro Keisei Tateishi.

BUNKYO

UNE CATHÉDRALE D'ARCHITECTE

1 Sa structure d'acier et son clocher de soixante mètres resplendissent dans le ciel de la ville. A l'intérieur, c'est l'obscurité qui étonne, exacerbée par les murs incurvés d'un béton sombre. Puis, à mesure que l'on avance dans la nef, la lumière s'immisce à travers des dalles de verre installées au plafond. Dans cet édifice d'une étonnante modernité, l'atmosphère est propice au recueillement et l'acoustique, aussi vibrante que chaleureuse. Décidément, Tokyo peut s'enorgueillir de posséder l'une des plus étonnantes cathédrales au monde, achevée en 1964. On la doit à l'architecte Kenzō Tange, prix Pritzker 1987, qui a également dessiné le gymnase olympique et les tours jumelles de la mairie.

Cathédrale Sainte-Marie : 3-16-15 Sekiguchi, Bunkyo, tlj 9 h-17 h (gratuit), métro Gokokuji.

AKIHABARA

OÙ L'ON VIENT PRIER... POUR SON PC

4 L'ambiance de l'*electric town* (quartier dédié à l'informatique, aux mangas, aux jeux vidéo...) d'Akihabara, toute proche, se répercute dans ce sanctuaire shintoïste. Au Kanda-myōjin, on vient prier... pour son ordinateur, se procurer des amulettes contre les virus informatiques et dessiner des mangas sur des plaquettes votives ! Un petit musée y propose aussi des expositions, souvent liées aux mangas ou à des films d'animation. On y croise en général des geeks tokyoïtes ou des habitants du quartier. Et, tous les deux ans, une foule immense s'y donne rendez-vous : c'est d'ici en effet que s'élance la parade du Kanda Matsuri, la principale fête populaire shintoïste – mêlant cérémonies et abus d'alcool – de Tokyo, et l'une des plus grandes du Japon. Elle a lieu un week-end autour du 15 mai, les années impaires.

Kanda-myōjin : 2-16-2 Sotokanda, Chiyoda, tlj 24h/24 (gratuit), métro Suehirochō.

SHINJUKU

POUR MÉDITER EN PAIX

5 Galerie d'art ? Cabinet d'architecte ? Vaisseau spatial ? On s'attend à tout en pénétrant dans ce cube de béton de trente mètres de côté posé sur un socle étroit dont la forme évoque une fleur de lotus. A tout, sauf à visiter un temple du *jōdo-shinshū*, l'un des principaux courants du bouddhisme japonais. On circule dans la sérénité des six étages du bâtiment pour trouver une pièce de méditation, une autre dédiée à des concerts de musique religieuse et, au sommet, une terrasse verdoyante. Une agence s'est chargée



du design sonore (en salle de méditation, la réverbération du son dépasse trois secondes) et partout flotte l'odeur de l'huile de cèdre dont sont enduits les panneaux de bois habillant murs et sols. Une parenthèse dans Shinjuku, la «ville des gratte-ciel» de Tokyo.

Rurikō-in Byakurenge-dō : 2-4-3 Yoyogi, Shibuya, tlj 10 h-18 h, métro Shinjuku.

CHIYODA

LE SANCTUAIRE DES CŒURS BRISÉS

1 Dans le quartier cossu de Chiyoda, non loin de Kagurazaka, zone où de nombreux commerces et expatriés français sont installés, des jeunes femmes

se pressent vers un sanctuaire discret. Elles passent sous son *torii* (portique) de pierre puis font la queue pour prier devant le *haiden* (oratoire) surmonté de rideaux pourpres et bordé d'éables. Leur point commun : toutes viennent prier pour l'amour, le trouver ou le reconquérir ! Car c'est la réputation du sanctuaire shintoïste Daïjingū, dont on dit qu'il facilite les rencontres, les mariages, voire qu'il peut sauver une union qui a du plomb dans l'aile. Ce qui explique qu'il est particulièrement fréquenté lors de la Saint-Valentin.

Tokyo Daïjingū : 2-4-1 Fujimi, Chiyoda, tlj 6 h-21 h (gratuit), métro Iidabashi.

SOUS TERRE, LES SURPRISES CONTINUENT

RESTAURANTS, SALLES DE CONCERT, BOUTIQUES, ICI, LA VIE SOUTERRAINE EST AUSSI PALPITANTE QU'EN PLEIN AIR.

— CHIYODA —

SOUS LA GARE, UN DÉDALE DE JOLIES BOUTIQUES

1 Sous l'immense nœud ferroviaire de Tokyo Station se précipitent chaque jour des milliers d'écoliers, salarymen (employés de bureau) et voyageurs. Entre deux trains, ils achètent rapidement bentos (plateaux-repas à emporter) ou pâtisseries locales emballées dans de jolies boîtes colorées. Les comptoirs en enfilade se suivent dans une vingtaine de galeries marchandes. Un dédale sans fin ! Heureusement, chacune porte un nom, indiqué en anglais. A Gransta, par exemple, possibilité de faire une pause au calme au 5 Crossities Coffee et d'acheter pléthore de petits souvenirs faits main, telles ces cartes postales fabriquées à partir d'aquarelles sur du papier washi (en fibre de mûrier) chez Shared Tokyo. Dans la Gyoko-dōri Underground Gallery, tous les vendredis, des marchands de primeurs venus de préfectures voisines vendent leurs spécialités. Ce passage abrite également une exposition de photos et rejoint l'une



des entrées est des jardins du Palais impérial. Idéal pour éviter le trafic qui sévit à la surface.

Tokyo Station : 1 Marunouchi, Chiyoda.

— SHINJUKU —

UNE PAUSE DANS LA PLUS GRANDE STATION DE MÉTRO DU MONDE

2 Avec 3,5 millions de passagers quotidiens et plus de 200 sorties, la station de Shinjuku a de quoi donner le tournis. Et pourtant, dans ce fourmillement, il existe quelques havres précieux où se ressourcer avant de partir à l'assaut du quartier. Notre préféré : chez Berg, l'un des rares snacks typiques qui n'aît pas été remplacé

par une franchise. Ici, les Tokyoïtes viennent avaler un *lunch menu*, telle une assiette de riz recouverte d'une sauce curry assortie d'un café, pour moins de 7 euros.

Les employés de bureau, les jeunes ou les personnes âgées mangent côté à côté, debout au comptoir pour les plus pressés ou assis derrière de petites tables individuelles en bois vernis, une bière et un livre à la main. Le tout avec pour fond sonore – discret – du rock japonais. A la sortie, on dépose son plateau devant une affiche de John Lennon et Yoko Ono, un écho au passé de ce quartier qui fut l'épicentre des contestations étudiantes de 1968 et 1969. Berg, 3-38-1 Shinjuku (1^{er} s-s du centre commercial Lumine Est). Tlj 7 h-23 h.

— KÖENJI —

DES CONCERTS ENDIABLÉS DANS UN BAR UNDERGROUND

3 Rien en surface – et surtout pas la banale façade en bois – ne laisse présager que dans ce sous-sol du quartier alternatif de la capitale se trouve un lieu comme le club Jirokichi, qui programme tous les soirs depuis ***

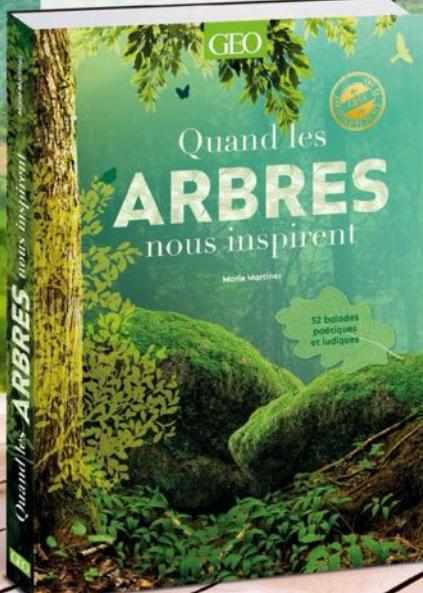
Il est temps de déconnecter !



Un beau livre pour
se ressourcer au contact
des arbres et de la nature,
avec 50 idées de balades.

Trouvez le séjour qui vous
correspond grâce à ce
guide, à la fois pratique
et indispensable.

Évadez-vous !



DISPONIBLES EN LIBRAIRIES

Ou cliquez sur **Clé Prismashop** et saisissez
les codes « ARBRES » ou « GEOFRANCE » sur boutique.prismashop.fr



••• plus de quarante ans des concerts de rock, jazz, blues japonais et occidental de haut vol. Dès la descente d'escalier (raide), on est happé par l'atmosphère intimiste du lieu. Ses murs et plafond jaunis sont décorés de fresques éclectiques (dont d'incroyables chevaux sans tête !) et graffitiés de dizaines de signatures des musiciens qui se sont produits ici. Les artistes jouent tout près du public, lequel est très décontracté (les habitués rient de bon cœur avec les nouveaux venus). On danse entre les tables sur un vieux parquet en bois patiné, témoin de centaines de soirées inoubliables.

Jirokichi : 2-3-4 Kōenjikita, Suginami.

Infos : jirokichi.net

MITAKA

DEUX LIEUX HORS DU TEMPS OÙ SE RESTAURER

1 Ici, les *ramen* sont, assurent les voisins, les meilleurs du quartier. On doit parfois faire la queue avant de dégoter un tabou-

ret au comptoir du Chuka Soba, modeste établissement situé au sous-sol d'un immeuble quelconque. Mais dans les grands bols, on découvre les saveurs d'un authentique plat de nouilles, accompagné de pousses de bambou, de concombres effilés et de tranches de porc assaisonnées de sauce soja. Juste à côté, on trouve un charmant café tenu par un couple de septuagénaires. Tables vernies, vaisselle en porcelaine, sucrier en bois, saladiers remplis d'œufs durs, café fumant prêt à être servi, le tout sur un air jazzy... Mis à part l'âge des propriétaires, aux commandes du lieu depuis l'origine, rien ne semble avoir évolué en cinquante ans ! Les matinaux apprécieront aussi les *morning sets* : des sandwichs toastés servis avec une boisson chaude. Idéal pour découvrir la façon dont les Japonais ont adapté le petit déjeuner à la mode occidentale.

*Chuka Soba : 3-27-9
Shimorenjaku, Mitaka.*

POUR FAIRE CE VOYAGE

AVEC QUI PARTIR ?

► L'agence les Maisons du voyage, qui nous a aidés à réaliser ce reportage, travaille sur le Japon depuis plus de vingt-cinq ans. Vous pourrez, par exemple, envisager un séjour de 7 jours et 5 nuits à partir de 1 095 euros, incluant vols, hôtels et transferts. Choix d'activités en complément. Tel. 01 40 51 95 00 ; maisonsduvoyage.com

PLANIFIER SA VISITE

► Que faire par temps de pluie ? Quelle est la meilleure randonnée pour observer la ville ? Une mine d'infos sur le site de l'office de tourisme. www.gotokyoto.org/fr

TROUVER UNE ADRESSE

► Le meilleur moyen est d'utiliser une application de géolocalisation et d'y rentrer l'adresse en alphabet latin (cartes SIM 4G en vente à l'aéroport). Et si, toutefois, on ne trouve pas, demander au *kōban*, le commissariat de quartier, repérable à la lanterne rouge en façade. Au cas où, comme c'est probable, les policiers ne parlent pas anglais, se doter d'une appli de traduction vocale telle *iTranslate*.

TINTIN

C'EST L'AVENTURE



Avec cette nouvelle revue, suivez les traces de votre reporter préféré !

À près l'échappée spatiale d'Yslaire et les réveries insulaires d'Olivier Grenson, c'est au tour de **Jacques Fernandez** de relever le défi du "dépli-BD". Pour *Tintin c'est l'Aventure*, il signe aujourd'hui *La Tête du Ciel*, un splendide hommage aux sherpas, héros à l'ombre des montagnes.

GEO : Quel est votre plus ancien souvenir des aventures de Tintin ?

Jacques Fernandez : Je me rappelle que mon cousin possédait la collection complète des albums... et que ça me faisait bien envie ! Le premier album qu'on m'a offert ? Ce fut *Le Crabe aux pinces d'or*, je devais avoir six ans, l'âge où l'on sait à peine lire. Mais la couverture avec ces chameaux m'intriguait... C'était comme un appel à l'aventure. Et dire que j'ai passé ensuite vingt-cinq ans de ma vie à dessiner le désert dans mes *Carnets d'Orient* ! Décidément, il y avait quelque chose de prophétique dans cet album.

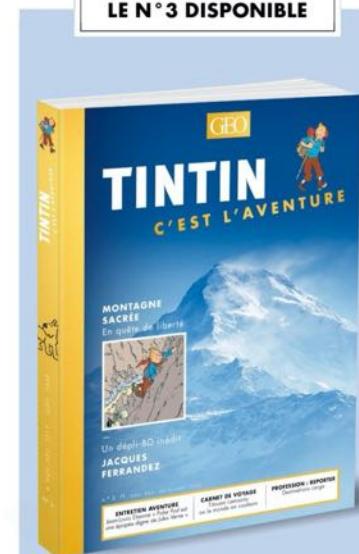
GEO : Comment vous est venue l'idée du récit ?

J.F. : Tout est parti de la photographie qui a fait le tour de la presse en mai

2019 : cet embouteillage au sommet de l'Everest, avec des centaines d'alpinistes qui attendent immobiles durant plusieurs heures, exposés aux engelures, au froid, au mal des montagnes et aux chutes. Je me suis dit que je pourrais mettre en scène le petit fils de Tharkey, le petit sherpa qui aide Tintin. Réticent au début de l'aventure, il devient une figure héroïque, comme ces travailleurs qui restent dans l'ombre des Occidentaux en manque de sensations.

GEO : Est-ce que les montagnes vous fascinent ?

J.F. : Oui, et pas seulement les plus hauts sommets du monde ! J'habite les Alpes-Maritimes et je peux passer des jours à me promener dans le Mercantour. D'ailleurs, si je n'avais pas dessiné cette histoire de sherpas et d'Everest, j'aurais choisi un sujet tout aussi actuel : les migrants qui passent de l'Italie à la France à travers la vallée de la Roya. La montagne est belle mais elle cache souvent une réalité tragique.



AU SOMMAIRE



Direction les sommets !

Un dossier de 40 pages consacré à la montagne, territoire d'aventure et de spiritualité



Archives inédites d'Hergé



Reportages **GEO** dans les pas de Tintin

© Hergé-Moulinsart 2019

VOTRE NOUVEAU RENDEZ-VOUS TRIMESTRIEL CHEZ LES MARCHANDS DE JOURNAUX, EN LIBRAIRIES ET À L'ABONNEMENT SUR PRISMASHOP.FR

Et bien d'autres rubriques pour découvrir le monde du XXI^e siècle !

SOMMAIRE



Le mois d'avril, période de floraison des cerisiers, constitue un moment propice pour visiter la capitale nipponne.

GRAND DOSSIER **TOKYO, UNE VILLE ET SES VILLAGES** 54

Les ados avec les ados, les sumos avec les sumos...
Dans la mégapole japonaise, on vit, on sort, on travaille entre soi. Fascinant.

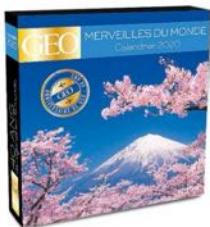
ESCAPE GAME GEO

Version luxe !

Partez à la découverte des plus grands monuments du patrimoine français et vivez une aventure inédite ! Cette boîte de jeux est le cadeau idéal pour partager des moments conviviaux en famille ou entre amis.

Editions GEO - Format : 20 x 15 x 5 cm - 96 pages & 144 cartes

Prix	
abonnés	non-abonnés
18,95€	19,95€



CALENDRIER GEO MERVEILLES DU MONDE

Spécial 40ans !

Laissez-vous guider dans les rues de Chefchaouen et ses maisons bleues, regardez le coucher du soleil derrière une avenue de baobabs à Madagascar, admirez la singularité de la Khazneh de Pétra en Jordanie ou encore voguez à bord des gondoles à Venise. Ce calendrier est un appel au voyage à travers le monde entier.

Editions GEO - Format : 20 x 21,1 x 38 cm

Prix	
abonnés	non-abonnés
18,95€	19,95€

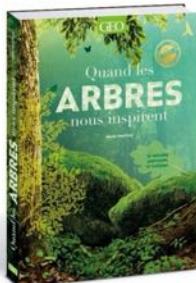
GEBOOK 1000 IDÉES DE SÉJOURS EN FRANCE

Édition collector !

Ce beau livre au format cartonné et aux superbes photos GEO est l'outil indispensable pour choisir et préparer ses vacances en France. Mer ou montagne, randonnée ou farniente, villes ou forêts, pour un week-end ou des vacances entières... il permet à chacun de trouver le séjour qui lui correspond !

Editions GEO - Format : 18 x 24 cm - 400 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
28,45€	29,95€



QUAND LES ARBRES NOUS INSPIRENT

Le bonheur est près des arbres

Cet ouvrage inspirant vous propose un mode d'emploi qui vous aidera à entrer en contact avec les arbres, avec le monde vivant de la forêt, ralentir, se détendre, goûter à l'instant présent, respirer profondément et lâcher prise.

Editions GEO - Format : 22,2 x 31 cm - 224 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
28,45€	29,95€

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

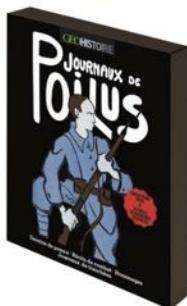
UNE HISTOIRE MONDIALE DES FEMMES

La condition féminine de la Préhistoire à *metoo

Un livre indispensable pour comprendre le rôle clé que les femmes ont joué dans l'histoire. Si quelques femmes, comme Cléopâtre, Jeanne d'Arc ou Marie Curie sont universellement reconnues, nombreuses sont les anonymes qui ont contribué, souvent dans l'ombre, à faire avancer nos sociétés et à faire entendre leur voix avec courage et détermination.

Editions Prisma - Format : 35 x 25,5 cm - 320 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
33,25€	35€



COFFRET JOURNAUX DE POILUS

Découvrez l'histoire de journaux de tranchée !

Pour lutter contre l'ennui, le bourrage de crâne et surtout entretenir leur moral, les poilus créent leurs propres journaux. Issu d'une incroyable collection, pour la première fois décliné en presse cet ouvrage nous livre un témoignage très riche et émouvant sur la guerre de 1914-1918 vécue par les hommes des tranchées.

Editions GEO Histoire - Format : 23,6 x 26,5 x 35 cm - 224 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
47,45€	49,95€

PASSEZ VOS COMMANDES NOËL DÈS AUJOURD'HUI !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir
à : Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO490V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail*

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr



Situé en haut à droite de la page sur ordinateur



Situé en bas du menu sur mobile

2 Je clique sur Clé Prismashop

GEO490

Voir l'offre

3 Je saisais la clé Prismashop

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande 69€ (1 an - 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonné.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Escape Game GEO	13796	_____	_____	_____
Calendrier GEO - Merveilles du monde	13798	_____	_____	_____
GEOBOOK - 1000 idées de séjours en France	13794	_____	_____	_____
Quand les arbres nous inspirent	13790	_____	_____	_____
Une histoire mondiale des femmes	13808	_____	_____	_____
Coffret Journaux de Poilus	13714	_____	_____	_____
Participation aux frais d'envoi				+ 5 €
<input type="checkbox"/> J'ajoute à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)				+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2019. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un délai de 15 jours pour exercer votre droit de rétractation. Si vous nous contactez dans ce délai, nous vous invitons à nous faire savoir votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser ; pour en savoir plus sur les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prismashop à 11, rue Henri Barbusse 62290 Gémenos. Ou dpgd@prismashop.com. Dans le cadre de votre abonnement au service, vous acceptez la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média. Vos données sont susceptibles d'être transmises hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contratuelles types.

Total général en € :

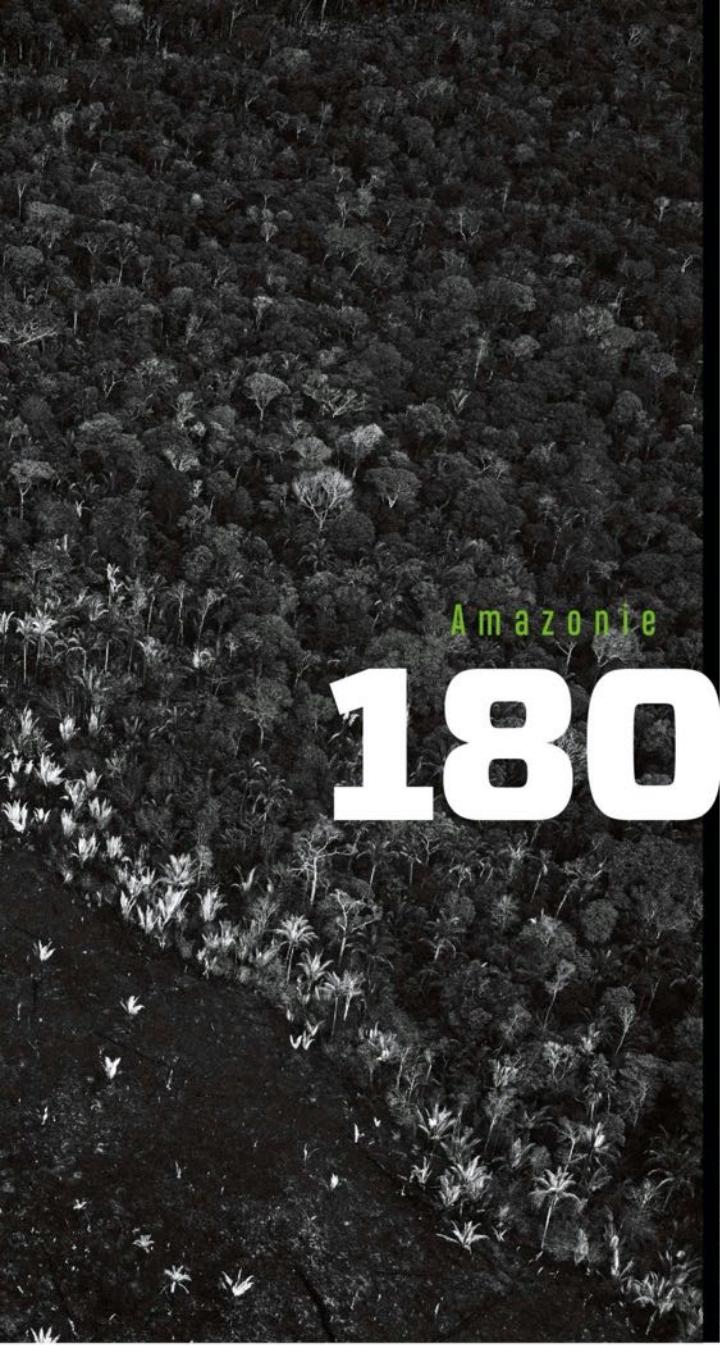


* La loi nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5% sur ces produits.

GRAND REPORTAGE



Les incendies de l'été 2019 ont mutilé la forêt protégée de Jacundá (Etat de Rondônia). Les brûlis agricoles sont ici la première cause de déforestation.



Derrière la plus grande forêt du monde, trésor de biodiversité, un territoire sans foi ni loi. Déforestation illégale, mines sauvages, urbanisation anarchique, trafic de drogue, misère... Le photographe Tommaso Protti, qui a travaillé sous l'égide de la fondation Carmignac, a exploré en profondeur la réalité de l'Amazonie brésilienne.

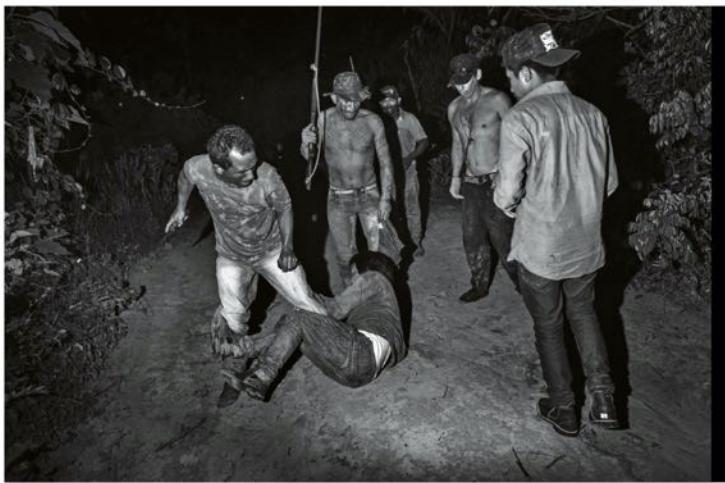
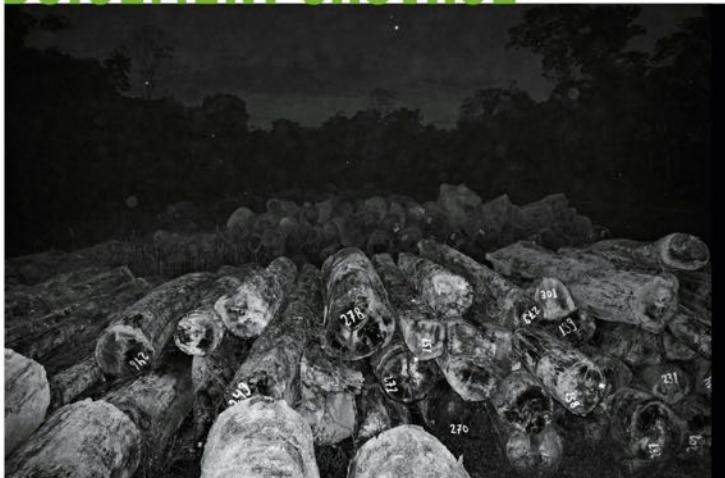
180 jours DANS L'ENFER VERT

Photos: Tommaso Protti pour la Fondation Carmignac

PAR SAM COWIE (TEXTE)
ET TOMMASO PROTTI (PHOTOS)



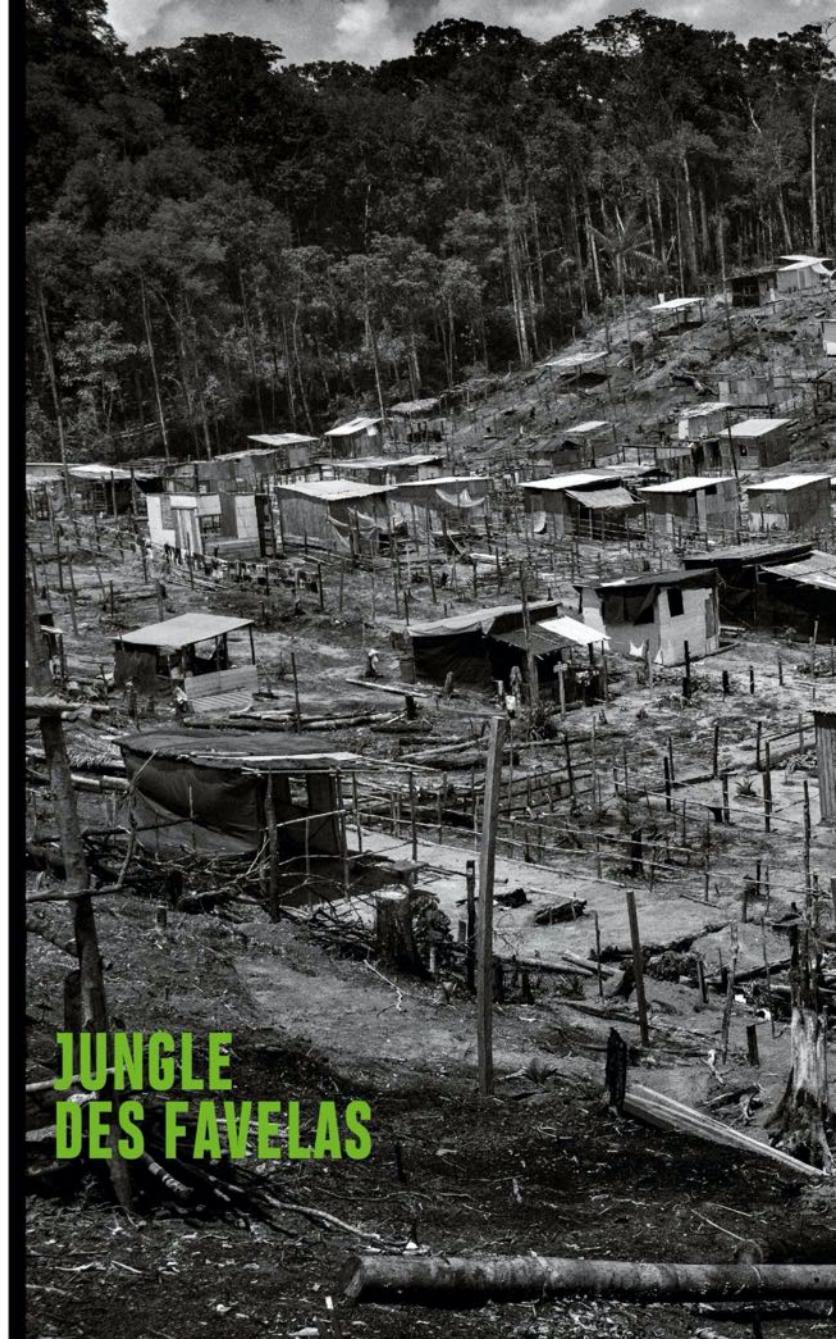
DÉBOISEMENT SAUVAGE



Un membre de la tribu Guajajara (à gauche) se recueille devant un arbre abattu dans la réserve indigène d'Ara-ribóia, une zone protégée, dans l'Etat du Maranhão. Face à l'ampleur de la déforestation illégale, la police est débordée (en haut, une saisie de bois dans la forêt nationale de Jamari). Les autochtones s'organisent donc en milices indépendantes (ci-dessus), détruisant les camps des forestiers hors la loi. Ici, ils s'en prennent à l'un des leurs, soupçonné de collaborer avec les trafiquants, au procédé bien rodé : le bois coupé est débité dans des scieries clandestines puis acheminé, avec de faux documents, dans le sud du Brésil, en Europe ou en Chine.

Dans la lointaine périphérie de Manaus, les taudis de Monte Horebe grignotent peu à peu la forêt. Chaque année, des milliers de nouveaux arrivants, poussés par la pauvreté des campagnes et par la défaillance des services publics dans les petites villes de l'intérieur, viennent gonfler les bidonvilles de la plus grande cité amazonienne. Avec deux millions d'habitants, Manaus, fondée au XVII^e siècle par les colons portugais, est aussi la ville la plus riche de la région : une zone franche y a été créée en 1967 pour développer l'économie locale, et de nombreuses usines (électronique, informatique, mécanique) s'y sont implantées, attirant une main-d'œuvre bon marché.

JUNGLE DES FAVELAS







REPAIRE DES CARTELS

La brigade des stupéfiants d'Amazonas, le plus vaste Etat de la région, est constamment sur le pied de guerre. Ici, elle vient d'arraisonnner une embarcation sur le rio Solimões. Cette route fluviale (qui correspond à la partie haute de l'Amazone) est depuis quelques années un axe majeur du trafic de drogue en Amérique latine. La cocaïne venue de Colombie y transite sur de petits bateaux de pêche avant d'être débarquée à Manaus, d'où elle inonde le marché brésilien ou est expédiée en Europe. Ces dernières années, d'anciens membres des Farc (les Forces armées révolutionnaires de Colombie) se sont fait embaucher comme mercenaires par les narcotraiteurs pour protéger les convois.

DÉCOUVERTE

24



Féhát Boula / Agence Vu

A bord du train de l'outback D'Adélaïde à Darwin, une voie ferrée trace une verticale de 3 000 km à travers l'Australie.

REGARD

42



Stanley Léroux

Au cœur des cinquante-hurleurs Les îles britanniques des Malouines, un sanctuaire pour la faune marine.

GRAND REPORTAGE

108



Marco Bottigelli / Plain Picture

180 jours dans l'enfer vert L'Amazonie brésilienne, la plus grande forêt du monde, est aussi un territoire sans foi ni loi.

5 ÉDITORIAL

10 VOUS@GEO

12 PHOTOREPORTER

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

18 LE MONDE QUI CHANGE

Jakarta, une capitale en sursis.

20 LE GOÛT DE GEO

Le jubjord.

22 L'ŒIL DE GEO

L'Algérie.

126 LE NOËL DU VOYAGEUR

136 LES RENDEZ-VOUS DE GEO

142 LE MONDE DE... Bernard Werber

Ce numéro GEO est vendu seul à 6,50 € ou accompagné du livre «Le goût de Tokyo» pour 3,90 € de plus.

Couverture: Marco Bottigelli / Plain Picture. En haut: Tommaso Pronti.

En bas et de g. à dr.: Féhát Boula / Agence Vu. Stanley Léroux; Nicolas Boyer.

Encarts marketing: Au sein du magazine figurent un encart Geenfieldt broché sur tous les abonnés, un encart Les restaurants du cœur jeté sur tous les abonnés, un encart Multi éditeurs n°209 jeté sur une sélection d'abonnés, un encart Post-à-2019 collé sur une sélection d'abonnés, un encart Abo - welcome pack S2 2019 - extension 1/2 jeté sur une sélection d'abonnés, un encart hausse ad 2019 jeté sur une sélection d'abonnés.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA TÉLÉ

En décembre, comme tous les mois, retrouvez GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 137.

arte

SUR INTERNET

GEO Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus www.geo.fr sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.



Armés de vieux fusils de chasse, le visage couvert de T-shirts pour se protéger de la poussière rouge, une douzaine de gardes forestiers de la tribu Guajajara s'entassent à l'arrière de deux pick-up gris métallisé. La piste cahoteuse s'enfonce dans la réserve indigène d'Araribóia, dans l'extrême orientale de l'Amazonie brésilienne. Quelque 12 000 autochtones guajajara vivent sur ces 413 hectares, au milieu des derniers vestiges de forêt primaire de l'Etat du Maranhão. Sur les panneaux à l'entrée de leur territoire, des impacts de balles. Pour lutter contre la déforestation qui a déjà dépeuplé 75 % du Maranhão, les Guajajara, qui se sont baptisés «gardiens de la forêt», s'organisent en patrouilles. Une fois par mois, ils mènent des raids armés, détruisant les campements de forestiers illégaux, s'emparant de leur équipement et n'hésitant pas à molester les bûcherons s'ils les attrapent. Et mettant leur propre vie en jeu : trois gardiens ont déjà été tués et plusieurs membres de la tribu, dont le chef Olímpio Santos Guajajara, vivent constamment sous la menace. «Les bûcherons sont en colère contre nous parce que nous avons un impact direct sur leurs revenus», explique Olímpio, qui rappelle qu'en 2015, un quart de la réserve est parti en fumée à cause d'un incendie déclenché par des forestiers.

Une grande partie de la biodiversité a été détruite. Nous avons perdu les fruits que nous cueillons, les animaux que nous chassons. Certains ont perdu leur maison.» Officiellement, les réserves indigènes sont protégées de toute exploitation. Mais la police, face à quatre millions de kilomètres carrés de jungle à surveiller, est débordée.

L'été dernier, l'Amazonie, ravagée par les pires incendies observés depuis une décennie, a fait les gros titres des médias internationaux. Des brasiers allumés par les hommes dans le but de défricher

des parcelles destinées à l'élevage de bovins, dans 65 % des cas, ou, dans une moindre mesure (7 % des cas), à la culture du soja pour alimenter le bétail. Des chiffres avancés par l'ONG Greenpeace, en l'absence de source officielle. En 2018, dans une étude publiée par la revue *Science Advances*, Carlos Nobre, l'un des climatologues brésiliens les plus respectés, et le biologiste américain Thomas Lovejoy expli-

LA DÉFORESTATION A DÉPOUILLÉ 75 % DU MARANHÃO, TERRITOIRE DES GUAJAJARA

quaient que la forêt atteignait un point critique. Selon eux, 16 % de l'Amazonie brésilienne a disparu ces cinquante dernières années. «Si la déforestation continuait à ce rythme et atteignait 20 à 25 %, l'Amazonie serait alors à un point de non-retour et risquerait, à terme, d'ici à cinquante ou cent ans, de se transformer en savane», alerte Carlos

Miratu (Etat du Pará). Une jeune fille de la tribu Juruna se tient dans les eaux du *rio Xingu*, gros affluent de l'Amazone. C'est sur ce fleuve qu'a été inauguré, en 2016, le barrage de Belo Monte, après des années de bataille judiciaire entre, d'un côté, l'Etat et le concessionnaire Norte Energia, et de l'autre, associations écologistes et communautés autochtones. Le Brésil, qui détient 20 % des réserves d'eau douce de la planète (glaces exceptées), tire les deux tiers de son électricité des barrages. Une énergie propre, certes, mais pas sans conséquences : à la clé, villages déplacés, zones inondées – ou au contraire asséchées – et raréfaction des poissons.

NOYÉES

Nobre. Une menace qui impacte toute la planète, la forêt amazonienne, dont les deux tiers se trouvent sur le sol brésilien, étant un puits de carbone [voir encadré «Trois questions»] et un immense réservoir de biodiversité. Elle abrite 16 000 espèces d'arbres, comme le gigantesque *Dinizia excelsa* (88 mètres de haut), 430 espèces de mammifères, dont l'emblématique jaguar, 2,5 millions d'espèces d'insectes... Ecosystème paradisiaque régulièrement menacé par les flammes, l'Amazonie doit aussi faire face à un autre démon, l'extrême pauvreté, avec son cortège de violence urbaine, de trafics en tout genre et de crimes restés impunis. L'«enfer vert» n'a jamais aussi bien porté son nom.

Dans le nord de Manaus, la plus grande ville d'Amazonie avec deux millions d'habitants, Elsnea da Silva, 49 ans, tient un petit magasin de vêtements et vit dans un appartement exigu du quartier de Viver Melhor («vivre mieux»). Elsnea n'a plus qu'une fille. Ses deux fils, impliqués dans le trafic de drogue, ont été assassinés. Son canapé fatigué est un des rares meubles qui lui restent depuis que les dealers lui ont pris ses modestes biens pour compenser les dettes de son dernier garçon, abattu il y a peu. «Mon fils voulait arrêter de vivre comme ça, raconte Elsnea. Il venait d'avoir une petite fille. On m'a appelée un dimanche pour me dire qu'il était mort, qu'on lui avait tiré dessus quatre fois.» Le complexe de Viver Melhor, inauguré en 2015 par la présidente de gauche Dilma

REPÈRES



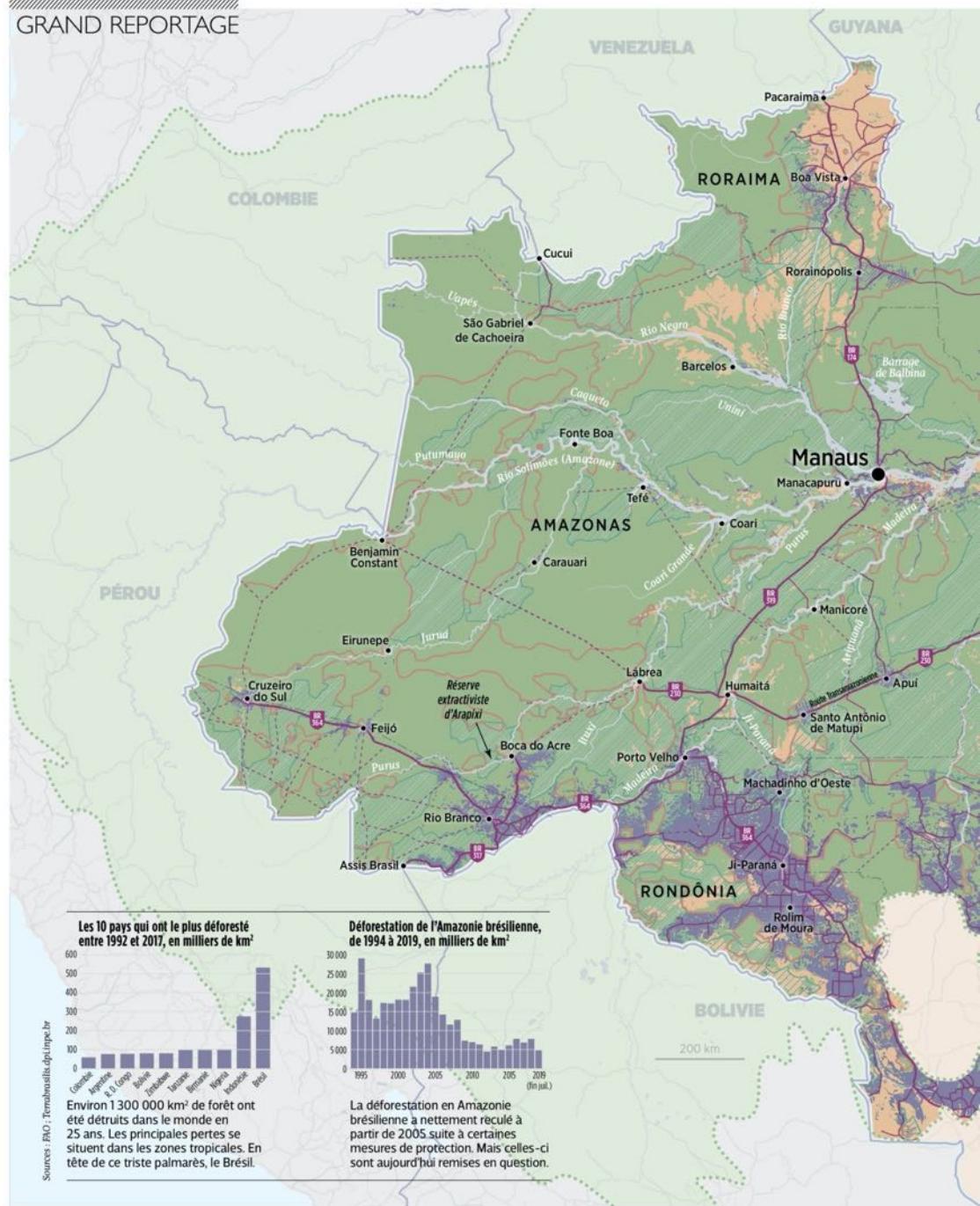
UNE IMMERSION AU LONG COURS

Tommaso Protti, photожournaliste italien basé à São Paulo, aarpenté l'Amazonie brésilienne entre janvier et juin 2019, parcourant des milliers de kilomètres pour documenter la réalité multiforme de ce territoire immense. Avec Sam Cowie, journaliste britannique lui aussi installé à São Paulo, il s'est rendu dans la réserve d'Ararióbia, dans l'Etat du Maranhão, l'un des plus touchés par les incendies et la

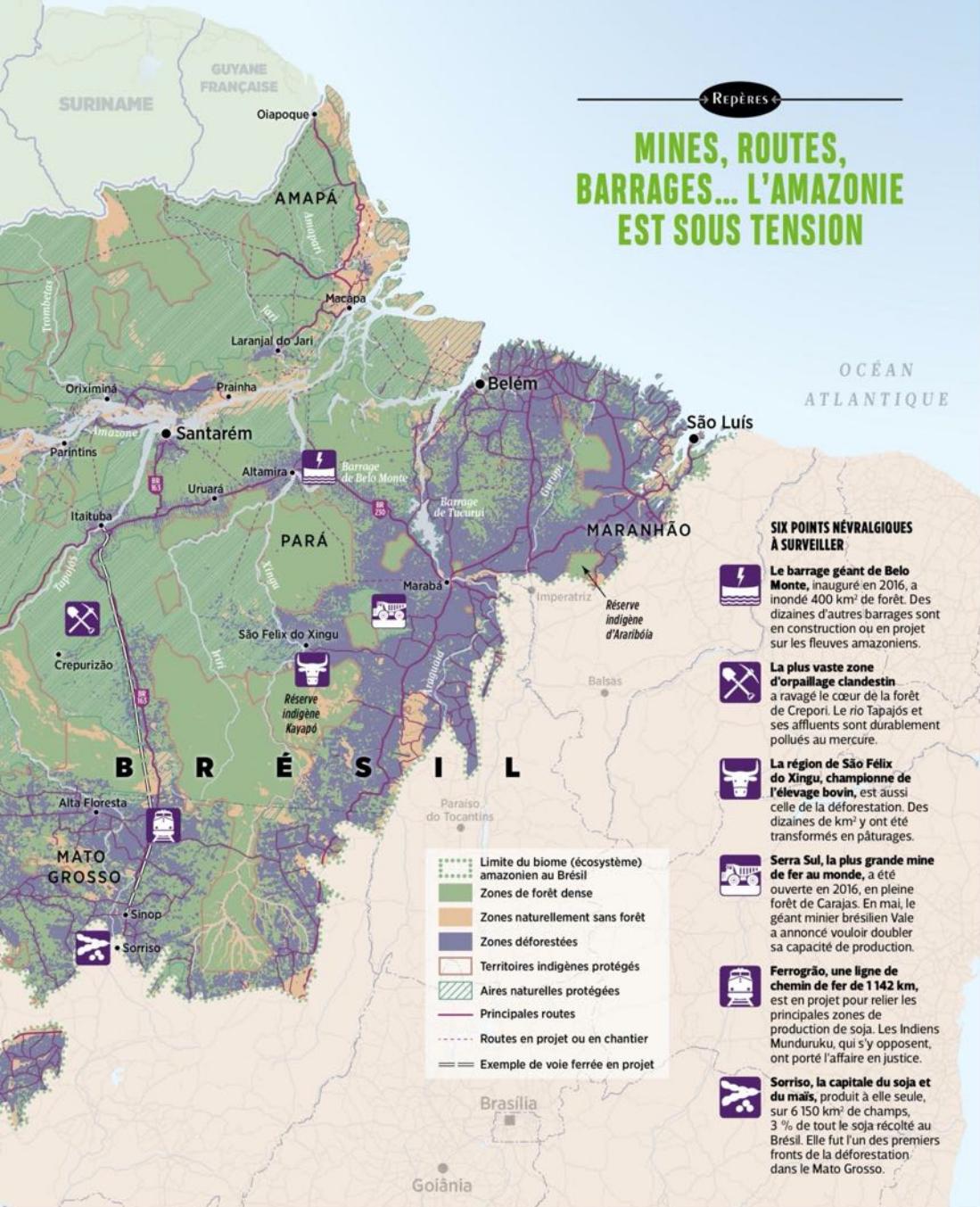
déforestation illégale. A Manaus, dans l'Amazonas, il a rencontré les miséreux qui, poussés par l'exode rural, viennent gonfler les favelas. Dans le Pará, il a partagé le quotidien des *garimpeiros* (orpailleurs clandestins) vivant autour de Crepurizão, et celui des Indiens Kayapó, fusionnels avec la forêt. Lauréat du prix Carmignac du photojournalisme, il a réalisé ce travail grâce à une bourse de la fondation éponyme.

Rousseff, devait être un modèle de logement social, le plus grand du Brésil. Il compte aujourd'hui 50 000 habitants mais, construit à la va-vite avec des matériaux de piètre qualité, il n'a pas résisté aux inondations à répétition. Partout, l'eau s'infiltre, et des plafonds s'effondrent.

Manaus, ville la plus riche d'Amazonie, concentre aussi la misère de la région. Des familles de migrants vénézuéliens désespérés, fuyant la situation critique de leur pays, s'entassent dans des campements de rue. Sur la colline de Monte Horebe, non loin de Viver Melhor, des centaines de cabanes en bois au toit de tôle ondulée grignotent la forêt et forment la plus grande *invadão* de la ville. «Invasions»... c'est le surnom donné à ces bidonvilles dortoirs contrôlés par les narcotrafiquants. Ici, c'est la Família do Norte («famille du Nord») qui fait la loi. En 2017, ce gang a fait la une des journaux pour avoir déclenché une mutinerie dans une ***



MINES, ROUTES, BARRAGES... L'AMAZONIE EST SOUS TENSION



SIX POINTS NÉVRALGIES À SURVEILLER

Le barrage géant de Belo Monte, inauguré en 2016, a inondé 400 km² de forêt. Des dizaines d'autres barrages sont en construction ou en projet sur les fleuves amazoniens.

La plus vaste zone d'orpaillage clandestin a ravagé le cœur de la forêt de Crepori. Le rio Tapajós et ses affluents sont durablement pollués au mercure.

La région de São Félix do Xingu, championne de l'élevage bovin, est aussi celle de la déforestation. Des dizaines de km² y ont été transformés en pâturages.

Serra Sul, la plus grande mine de fer au monde, a été ouverte en 2016, en pleine forêt de Carajás. En mai, le géant minier brésilien Vale a annoncé vouloir doubler sa capacité de production.

Ferrogrão, une ligne de chemin de fer de 1142 km, est en projet pour relier les principales zones de production de soja. Les Indiens Munduruku, qui s'y opposent, ont porté l'affaire en justice.

Sorriso, la capitale du soja et du maïs, produit à elle seule, sur 6 150 km² de champs, 3 % de tout le soja récolté au Brésil. Elle fut l'un des premiers fronts de la déforestation, dans le Mato Grosso.



INCENDIES

••• prison. Un carnage : cinquante-six détenus tués, dont beaucoup décapités et démembrés. Alimentée par la Colombie et le Pérou, pays producteurs de cocaïne, Manaus est devenue une des principales plaques tournantes du trafic de drogue en Amérique latine, fournissant le marché intérieur et la demande internationale.

Sur le *rio Solimões*, nom de l'Amazone dans sa partie haute, les policiers de la brigade des stupéfiants, équipés d'armes lourdes, mènent des patrouilles régulières. Les immenses voies navigables de l'Amazonie sont devenues les itinéraires favoris des cartels, qui emploient des mercenaires colombiens – souvent des dissidents des Farc (Forces armées révolutionnaires de Colombie) – pour se protéger eux-mêmes. Ce jour d'avril, les policiers, accompagnés de chiens renifleurs, fouillent tous les bateaux de pêche. Leurs informateurs issus des communautés riveraines ont prévenu qu'un gros chargement de drogue allait passer. «Le problème, c'est que les trafiquants ont eux aussi leurs indics parmi les *ribeirinhos* (habitants des rives), qui les avertissent lorsque nous arrivons», explique Paulo Mavignier, qui dirige les enquêtes sur les stupéfiants dans l'Etat d'Amazonas. Deux mois plus tôt, à Manacapuru, à cent kilomètres à

l'ouest de Manaus, les hommes de Paulo Mavignier ont surpris sept trafiquants en flagrant délit avec 200 kilos de *skunk*, une variété de cannabis hyperpuissante. Également au centre du trafic, oxy, crack, fentanyl... les «drogues de rue» qui font des ravages parmi la jeunesse amazonienne. Elles circulent, la nuit, dans les quartiers pauvres de Manaus ou de Belém où ont lieu les soirées *baile funk*, sorte de gangsta rap version brésilienne, sur fond de basse obsédante, de *flow* nerveux et de danse lascive...

A l'est de Manaus, dans l'Etat du Pará, Altamira, 110 000 habitants, a elle aussi vu la violence exploser. La construction du barrage hydroélectrique de Belo Monte, qui a démarré en 2012 en aval du *rio Xingu*, a attiré des dizaines de milliers de travailleurs migrants fuyant la pauvreté des zones rurales. Alors que la population de la ville augmentait en flèche, les narcotrafiquants sont arrivés à leur tour. Assis sur une chaise en plastique devant son

petit bungalow de Jatobá, une banlieue monotone d'Altamira, Leonardo Batista, 59 ans, regrette sa vie simple d'autrefois, au bord du fleuve, entouré de chants d'oiseaux. En 2015, comme des milliers de *ribeirinhos*, il a dû quitter son ancienne maison, située dans la zone inondée par le barrage, pour être relogé ici, dans un quartier où s'alignent des

**LEONARDO
REGRETTE SA VIE
AU BORD DU
FLEUVE ET LES
CHANTS D'OISEAUX**

En août dernier, le feu faisait rage dans la forêt près de Porto Velho, dans l'Etat de Rondônia. En Amazonie, la majorité des incendies sont d'origine agricole : la culture sur brûlis, utilisée pour fertiliser les terres, reste très répandue. Problème : en bordure de forêt, lorsque les flammes échappent au contrôle des agriculteurs, elles peuvent être dévastatrices. Le feu est aussi utilisé pour défricher illégalement les zones boisées ou pour brûler les résidus de la déforestation, afin d'accaparer des terres. Fin août, face à l'ampleur des incendies et à la pression internationale, le président Jair Bolsonaro a ordonné par décret la suspension des brûlis agricoles pendant deux mois.

VOLONTAIRES

maisonnettes en béton toutes identiques. «A notre arrivée, nous avions peur de sortir à cause de la violence, raconte-t-il. Certains soirs, il n'y avait que des cadavres dans la rue.» En 2017, une étude officielle classait Altamira deuxième ville la plus violente du Brésil, avec un taux d'homicides de 133,7 pour 100 000 habitants (cinq fois plus que la moyenne brésilienne et trente fois plus que la moyenne mondiale).

A 1 500 kilomètres de là, dans le sud de l'Etat d'Amazonas, la forêt émeraude résonne du cri des oiseaux et du murmure des ruisseaux traversés par de petits ponts de bois. Invisible, un monde d'insectes, de rongeurs et de reptiles fait vibrer les broussailles impénétrables. Une forte odeur de terre flotte dans l'air. Un groupe de cueilleurs de noix du Brésil progresse depuis deux heures dans la jungle épaisse, avec une aisance désarmante, l'un d'eux assommant d'un coup de poing un serpent venimeux qui passait par là. «Quand j'étais enfant, la forêt semblait éternelle, raconte Antonio Mattos de Lima, 35 ans. Et puis, un jour, nous avons entendu les tronçonneuses.» Antonio et les siens vivent dans un village fait de cabanes de bois à l'intérieur de la réserve extractive d'Arapixi, qui s'étend sur 130 000 hectares, à deux heures de bateau de Boca do Acre. Ce type de réserve a été créé en 1990 pour permettre aux communautés rurales de rester dans la forêt, d'en exploiter les ressources de façon durable et de vendre le ***

REPÈRES

TROIS QUESTIONS SUR UNE FORÊT MYTHIQUE

1. Est-elle vraiment le «poumon de la planète» ?

L'expression est répandue mais, en réalité, la forêt amazonienne ne produit qu'une petite fraction – entre 6 et 9 % – de l'oxygène que nous respirons, grâce à la photosynthèse. Et elle en consomme elle-même une partie, notamment la nuit. Il est plus juste de dire que la forêt fonctionne comme un «puits de carbone» : elle capture et stocke environ un milliard de tonnes de CO₂ par an (soit 5 % des émissions mondiales). Problème : lorsque les arbres s'embrasent, tout le CO₂ stocké est relâché dans l'atmosphère. Un hectare de forêt brûlée représente 180 tonnes de carbone rejeté. L'Amazonie joue donc un rôle important à l'échelle de la planète. Toutefois moins que les océans qui, grâce à la photosynthèse du phytoplancton, absorbent 2,5 milliards de tonnes de CO₂ par an et produisent environ 50 % de l'oxygène que nous respirons.

2. Les incendies de 2019 étaient-ils exceptionnels ?

Environ 44 000 feux ont été enregistrés entre janvier et août 2019 en Amazonie brésilienne. C'est plus qu'en 2018, mais moins que dans la décennie 2000. En 2004, 2005, 2007 et 2010, l'Amazonie, par ailleurs éprouvée par el Niño, a en effet connu plus de départs de feu qu'en 2019. Exception notable : l'Etat d'Amazonas,

qui a connu cette année un record d'incendies depuis quinze ans. L'année 2019 n'a pourtant pas connu de sécheresse exceptionnelle. Le défrichement par brûlis est bien la première cause de ces feux. Au Brésil, la forêt tropicale n'est pas la seule à en subir les conséquences : la savane du Cerrado (dans le centre du pays), le Pantanal (ouest) et la Pampa (sud) sont également touchés.

3. Qui est responsable de la déforestation de l'Amazonie ?

Elle ne date pas d'hier : en cinquante ans, 20 % de la forêt a disparu. Dans ce pays, premier exportateur mondial de bœuf et de soja, les trois quarts de la déforestation sont liés à l'agriculture : on défriche pour créer des zones de pâture et de culture. A cela s'ajoutent l'exploitation des mines et du bois, l'extraction de pétrole ou de gaz. La déforestation avait ralenti entre 2004 et 2012, mais elle est repartie à la hausse sous la présidence de Dilma Rousseff (2011-2016). Arrivé au pouvoir début 2019, Jair Bolsonaro, climatosceptique assumé, avait déclaré lors de sa campagne que les lois de protection de la forêt représentaient un obstacle au développement économique du pays et avait promis de les faire tomber. En juillet 2019, la déforestation a été trois fois plus importante en Amazonie brésilienne qu'en juillet 2018, selon l'institut national de recherche spatiale du Brésil (INPE).

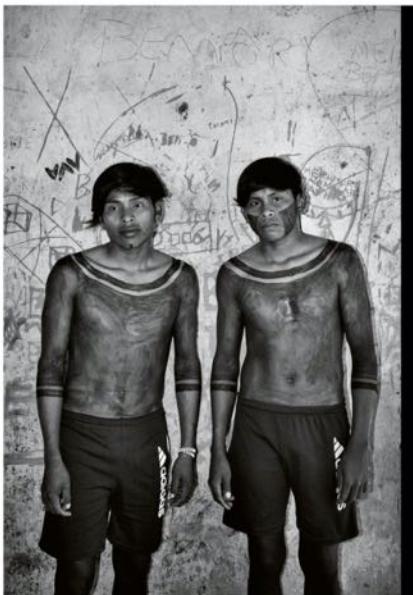


PEUPLES

Ces enfants jouent derrière une chute d'eau (ci-dessus) dans le village de Kuben-Kran Ken, le plus grand de la réserve indigène kayapó (Etat du Pará). Kayapós (ci-contre, en haut) et Karipunas (ci-contre, en bas) font partie des 300 000 Indiens d'Amazonie (sur 24 millions d'habitants). Depuis 1988, la Constitution brésilienne sanctuarise les terres indigènes (480 sont homologuées) et y prohibe toute exploitation du sol et du sous-sol. Mais le président Bolsonaro, élu en 2018, a retiré à la Funai (Fondation nationale de l'indien, dépendant du ministère de la Justice) l'administration de ces territoires et l'a confiée au ministère de l'Agriculture.



EN SURSIS



... fruit de leurs récoltes, l'Etat restant propriétaire de la terre. Une façon de garder la forêt vivante. Le premier site fut nommé Chico Mendes, en mémoire du militant écologiste et leader des *seringueiros* (les récolteurs traditionnels de caoutchouc), assassiné par des éleveurs à Xapuri, dans l'Etat de l'Acre, en 1988. Aujourd'hui, il en existe quarante-cinq. Pour le scientifique Carlos Nobre, une façon de sauver la forêt pourrait être de développer la cueillette des baies d'açaï (fruit d'une variété de palmier, réputé pour ses vertus nutritives) et des noix du Brésil par les communautés traditionnelles. «La baie d'açaï est déjà le deuxième produit le plus rentable d'Amazonie après la viande, explique le chercheur. Mais contrairement à l'élevage, elle a besoin de très peu d'espace. Le modèle actuel fondé sur l'essor de l'agriculture, de l'exploitation minière et des infrastructures ne fait que générer destruction et pauvreté dans la région.»

Sur la rive nord du *rio Purus*, dans la réserve d'Arapixi, quinze kilomètres carrés de terres ont été illégalement défrichés. Pour Antonio Mattos de Lima, pas de doute, ces parcelles sont destinées à l'élevage. En juin dernier, la police fédérale a lancé un coup de filet et a arrêté vingt-deux personnes, dont José «Zé» Lopes, un puissant homme d'affaires et agriculteur local. L'homme et ses complices sont accusés d'avoir déboisé des zones protégées dans la région de Boca do Acre pour y élever du bétail. Parmi les chefs d'accusation : déforestation illégale, corruption, constitution de milices privées, blanchiment d'argent et association de malfaiteurs. Plusieurs membres de la police et de l'Institut brésilien de l'environnement et des ressources naturelles renouvelables sont impliqués. Le dossier est en cours d'instruction.

A Aveiro, dans l'ouest du Pará, un vieux hangar vide et des machines-outils hors d'âge achèvent de rouiller sur les berges du *rio Tapajós*, écrasés par les forces de la nature. L'Amazonie, éternel front pionnier, a toujours inspiré des rêves de fortune. Elle en a aussi enterré, comme celui de Fordlândia, utopie urbaine imaginée en 1928 par Henry Ford, le magnat de l'industrie automobile, qui voulait bâtir ici une banlieue à l'américaine pour les travailleurs du caoutchouc, dans les plantations d'hévéa. Mais le climat, les conflits sociaux, les champignons qui s'attaquaient aux arbres et pour finir, l'essor du caoutchouc synthétique, eurent raison du projet, qui sera abandonné en 1945.

Sur les rives du *rio Xingu*, à Vila da Ressaca, dans l'Etat du Pará, ce chercheur d'or artisanal casse des cailloux avec un engin rudimentaire. La partie facilement accessible du filon est presque épuisée mais le géant minier canadien Belo Sun projette d'excaver plus profond pour exploiter ce qui deviendrait l'une des plus grandes mines d'or à ciel ouvert au monde. En Amazonie, l'extraction est surtout le fait des *garimpeiros*, les orpailleurs illégaux. Cette ruée vers le métal précieux a des effets ravageurs : déforestation, pollution au mercure... et invasion de terres indigènes. En juillet, plusieurs milliers d'hommes, poussés par l'appât de l'or, ont investi le territoire des Yanomami, dans l'Etat de Roraima.

FIÈVRE

En amont du fleuve, sur les terres des Indiens mundurukus, une pelleteuse hydraulique est stationnée au bord d'une vaste fosse creusée dans la terre rouge. Autour, des centaines de ces puits trouent la forêt et les rives du *rio Tapajós*, épicentre de la nouvelle ruée vers l'or en Amazonie, dopée par la hausse des prix du métal précieux. Vue d'avion, l'étendue des dégâts est terrible : le mercure, utilisé dans le processus d'orpailage, se déverse dans la rivière, empoisonnant poissons et nappes phréatiques. Selon les estimations officielles, ce marché illicite génère chaque année environ un milliard de dollars. Les *garimpeiros* (orpailleurs clandestins) sont pour la plupart pauvres, analphabètes, à la recherche d'une fortune facile.

Mais aussi généralement employés par un tiers, qui se réserve 70 % des profits. «Sur 1 000 *garimpeiros*, il y en a peut-être cinq qui s'enrichissent, affirme le pasteur évangélique Edesio, lui-même ancien

garimpeiro. Ce qui rapporte, c'est le commerce autour de l'orpailage.» A Crepuzião, Nerivan da Silva, 37 ans, espère que le président Jair Bolsonaro, qui s'est engagé à légaliser l'orpailage et à ouvrir à l'exploitation les terres autochtones riches en minéraux, tiendra sa promesse. «Les déclarations sont notre plus grand espoir, déclare Nerivan.

LE MERCURE UTILISÉ POUR L'ORPAILLAGE EMPOISONNE POISSONS ET NAPPES PHRÉATIQUES



van. Dans cette petite ville de 5 000 habitants entièrement dédiée à l'or, des dizaines d'avions légers décollent chaque jour, chargés de pièces détachées et de carburant pour les mines illégales. Dans les ruelles poussiéreuses, des *garimpeiros* ivres morts dilapident leur maigre salaire en quelques jours. Pour Alessandra Korap, une cheffe de la réserve indigène munduruku, «les discours de Bolsonaro encouragent les mineurs à avancer plus profondément dans notre territoire. Le président dit "légálissons" pour pousser les gens à s'installer sur place.»

L'orpaillage clandestin progresse aussi sur les terres des Kayapó, plus à l'est. Dans cette communauté autochtone rendue célèbre par le cacique Raoni Metuktire, figure emblématique de la lutte pour les droits indigènes, on se dit prêt à résister à la politique du président Bolsonaro. «Nous sommes les meilleurs amis de la forêt, déclare Mronho Kayapó, leur chef actuel. Nous ne faisons pas confiance au gouvernement, qui ne nous aime pas et ne veut qu'une chose : que nous partions. Des *garimpeiros* ont commencé à creuser autour de chez nous. C'est un piège, car ils polluent et détruisent notre monde.» Issu de l'extrême droite, Jair Bolsonaro, au pouvoir depuis le début de l'année, s'est attiré les foudres de l'opposition et de la communauté internationale pour ses déclarations antiécologistes et ses mesures visant à entraver l'application des lois environnementales. Mais en Amazonie, son point de vue est largement partagé :

lors des élections, Bolsonaro a triomphé dans six des neuf Etats brésiliens qui constituent la région. Pour les puissants *fazendeiros* (grands propriétaires terriens), les exploitants forestiers clandestins et les patrons de mines illégales, il est un allié utile. Mais il en va de même pour bon nombre de citoyens ordinaires dans cette région gangrenée par la pauvreté, et qui ont le sentiment que la nature est un obstacle au progrès et au développement. C'est sans doute là la contradiction la plus cruelle de l'Amazonie, paradis inaccessible à ceux qui, au quotidien, tentent d'échapper à l'enfer. ■

Sam Cowie (traduit de l'anglais)
par Aline Maume-Petrovic

DEUX EXPOSITIONS À NE PAS MANQUER

Le reportage *Amazônia, vie et mort dans la forêt tropicale brésilienne*, de Tommaso Protti, lauréat du 10^e prix Carmignac du photojournalisme, sera exposé du 4 décembre au 16 février à Paris, à la Maison européenne de la photographie et sur les grilles de l'Hôtel de ville. L'exposition sera accompagnée d'un catalogue copublié avec Reliefs Editions. Le prix Carmignac du photojournalisme soutient, chaque année, la production d'un reportage photographique et journalistique d'investigation sur les violations des droits humains dans le monde et les enjeux environnementaux et géostratégiques qui y sont liés.

Maison européenne de la photographie,
5/7, rue de Fourcy, 75004 Paris. mep-fr.org

➤ Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section **GEO** ▶



HYBRID by MINI

LE COURANT PASSE SI BIEN.

Le MINI Countryman Hybride Rechargeable, c'est l'entente parfaite entre un moteur électrique et un moteur thermique. SUV sur le CV, électrique par passion, il fera de votre plaisir son leitmotiv avec ses 224 chevaux cumulés et sa cinquantaine de kilomètres d'autonomie en 100% électrique. Aucun détour, aucune crainte : lorsque la batterie s'épuise, il suffit de continuer à rouler pour la recharger. C'est ça, l'Hybrid by MINI.



Le Noël du voyageur



On touche du bois avec cette montre. Cadran en peuplier et bracelet en cuir point sellier, étanche à 30 m, Pierre Lannier, 119 €.



Valisette en simili cuir garnie de 32 sachets de thé et tisane aromatisés. Dammann, 48 €.

Pas besoin de parcourir la planète pour déposer au pied du sapin des cadeaux aux accents du monde entier. Ecoresponsables, pratiques, esthétiques ou ludiques, les objets sélectionnés par GEO promettent l'évasion.

PAR MARIE-ANNE BRUSCHI (TEXTE)



Des semelles pour garder les pieds bien au chaud. En peau lainée, divers coloris, Toasties, 38 €.



Un peu de sel dans votre vie ? Oui, mais du sel de l'Himalaya, accompagné de sa râpe. The Cool Republic, 29 €.



Cette bouteille maintient le froid 24 heures et le chaud 12 heures. En Inox, avec housse en Néoprène, 39,90 €, bem-store.com



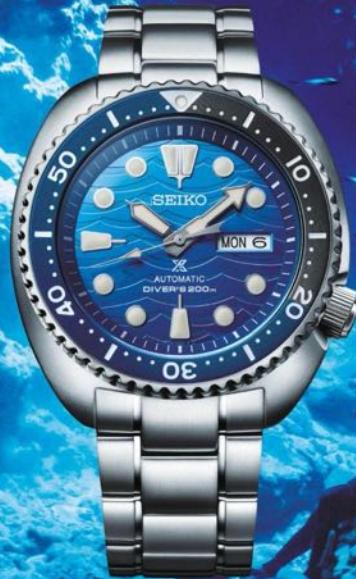
Ça roule sans forcer ! Fini l'effort avec ce vélo à assistance électrique dont la batterie est entièrement intégrée dans le cadre. Modèle Vale Go 9D EQ, Electra Bike, 2 999 €.



Un poster carte du monde à gratter, spécial globe-trotteur, 42 x 29,7 cm, Luckies chez Altermundi, 19,90 €.



Toujours aussi envoûtante, l'Eau d'Issey pour Homme. Wood & Wood d'Issey Miyake, 92 €/100 ml.



#DiscoverYourPlanet

 **PROSPEX**



@seiko_prospex

SUIVEZ-NOUS SUR INSTAGRAM

« Le Palais de Satan »
Miyakojima, Japon

A travers les couloirs sombres du récif corallien, un puits étroit de lumière apparaît comme nulle part ailleurs sur Terre. Ce site est connu sous le nom de Palais de Satan.
Pour tous les explorateurs passionnés de l'inconnu et souhaitant le défi.

SEIKO
DEPUIS 1881

Le "Noël du voyageur"



Cet appareil photo instantané avec imprimante intégrée permet aussi d'imprimer des clichés depuis son Smartphone en Bluetooth. «Zoemini S», Canon, 169,99 €.



Une clé USB de 8 Go (4 000 photos, 2 000 sons, 15 films) très photogénique. Yello Koko, 19,90 €.



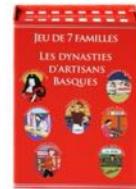
Une pâte à tartiner naturelle miel-chocolat-noisettes pour un petit déjeuner spécial gourmands. Hédène et Le Chocolat des Français, 9,90 €/100 g.



Un sac à dos tout-terrain, avec bretelles réglables légèrement rembourrées et fond renforcé. En polyester, Napapijri, 99 €/27 L.



Un porte-étiquette pour sublimer votre bagage. En cuir brodé à la main, existe aussi en motif singe. Macon & Lesquoy, 80 €.



Coffret avec livret et jeu de 7 Familles sur les artisans basques. Ed. Thomas Jeunesse, 13,50 €, lartigue1910.com



Toujours à l'abri des pépins avec ce bob unisexe. En Nylon ripstop, disponible en 5 coloris, K-Way, 39 €.



Un couteau multifonction pratique et malin. En acier inoxydable en 18/8, 12 outils. Free T4 de Leatherman, 79,90 €.



Le flacon oui, pourvu qu'on ait la couleur ! Hennessy Very Special, édition limitée, par le street artist Felipe Pantone, 35 €*.



Un parfum mixte dans une boîte en chrome teinté. Paco collection de Paco Rabanne, 6 parfums, 69 €/62 ml.



Minimixeur DJ pour mixer des musiques entre lecteur MP3 et Smartphone. Câbles jacks fournis, 29,90 €, cadeau-maestro.com

70% RYE* 100% JACK.

*SEIGLE



WHISKEY
À BASE DE
SEIGLE

JACK DANIEL'S TENNESSEE RYE

70%
SEIGLE



18%
MAÏS



12%
ORGE



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Le Noël du voyageur



Attention, tentation en vue ! Cette boîte en métal renferme de délicats pétales de chocolat au lait pailletés d'or. Maison Boissier, 27 €/195 g.



Un savon artisanal coloré de pigments minéraux. A base d'huiles issues de l'agriculture bio, sans allergènes ni huile de palme. Ciment, 9,90 €.



Étui avec 3 flacons de parfum de 10 ml, à choisir parmi 10 best-sellers. En cuir, 6 coloris, L'Artisan Parfumeur, 98 €.



Une doudoune ultraprotectrice et enveloppante. En polyamide, garnissage duvet et plumes, existe en vert, Woolrich, 1 100 €.



Barré de jour comme de nuit avec ce sac cabas à rayures multicolores. En Lurex, au Printemps (Paris), 55 €.



Le Japon ou Paris sous cloche, c'est l'idée de Charlotte Chab. Décor en carton The Map, The Cool Republic, 3 tailles, 59 €, 130 € et 460 €.



Bouteille de vodka en édition limitée. Distillerie de Paris, en exclusivité pour le Printemps, 29,90 €/50 cl*.



Avec ce pin's, c'est tout le temps l'année des méduses. En laiton doré à l'or fin, fabriqué en France, Titlee, 20 €.



Un mug qui donne envie de boire un café entre deux arrêts de métro. En céramique, RATP La Ligne, 8,50 €.



Lame n°8, édition limitée Amour par Andrea Wan. Fabriquée en France, boîte créée par l'artiste, Opinel, 35 €.

YOGA

UNE EXPÉRIENCE AUDIO RÉELLEMENT IMMERSIVE

Lenovo Yoga C940

Barre de son rotative Dolby Atmos®

Smarter
technology
for all

Lenovo



Imaginez un ordinateur qui se plie à tous vos désirs et vous offre une expérience audio incroyable pour vous immerger dans vos films ou vos concerts préférés.

La charnière convertible du Lenovo Yoga C940 cache de puissants haut-parleurs Dolby Atmos® qui vous plongent dans un son tridimensionnel, quel que soit le mode d'utilisation choisi : PC, tablette ou tente. L'écran haut de gamme parfait cette expérience multimédia et offre des images d'une luminosité et d'une netteté ultimes.

Enfin, vous ne résisterez pas au design aluminium, tout en finesse et en légèreté, du Yoga, qui lui donnent une allure indéniable !



Jusqu'au processeur Intel® Core™ i7
Découvrez-le sur www.lenovo.com/yoga

Le Noël du voyageur



Vive les voyages avec cette valise cabine ultrarésistante et légère. En polycarbonate, équipée de 8 roulettes pour être plus maniable, «Spectra 2.0», Victorinox, 360 €.



Pour voir la vie en bio, une pochette en coton et encre bio. «Outdoor», 12,5 x 16 cm, fabriquée en France, Solis et Lunae, 14,80 €, etsy.com



Pour les nomades connectés, une radio fonctionnant sur batterie rechargeable avec enceinte Bluetooth. Kreafunk, 149 €, mode.com



Cool et bien chaudes, ces moufles sont fabriquées à partir de chutes de tissus recyclés. Modèle Leftover, 5 coloris, Haglöfs, 40 €.



Pause-café avec ces gobelets originaux dessinés par la Danoise Louise Campbell. «Pixie Festive», Nespresso, 24 € les 2 tasses à expresso.



Des maisons en contact avec la nature à découvrir au fil des pages. Maisons en liberté, Dominic Bradbury, éd. de La Martinière, 35 €.



Des boots waterproof, pour des balades citadines ou tout-terrain. Fabriquées avec des produits recyclés, à partir de déchets de production, Lemon Jelly, 99,90 €.



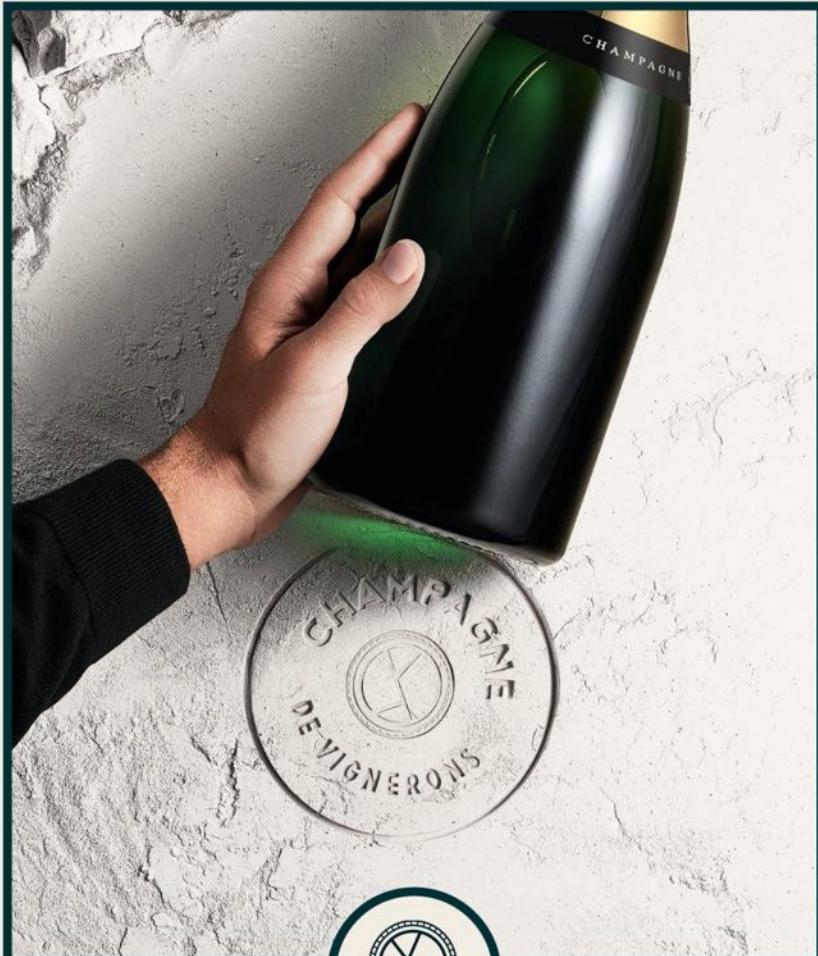
Des brosses à dents éthiques et chics. En bambou 100 % naturel, poils infusés au charbon, 4 coloris, Love Beauty and Planet, 5,20 €.



Ça glisse tout seul avec ce masque de ski et snowboard. En polyuréthane, protection 100 % UV, 7 coloris, Izipizi, 80 €.



S'asseoir à la table du réveillon, le train-train ? Cela peut aussi se muer en voyage avec ce champagne aux arômes oscillant entre minéral et végétal. Magnum de Prélude, Taittinger, 139 €.



CHAMPAGNE DE VIGNERONS

DE DÉCOUVERTE EN DÉCOUVERTE

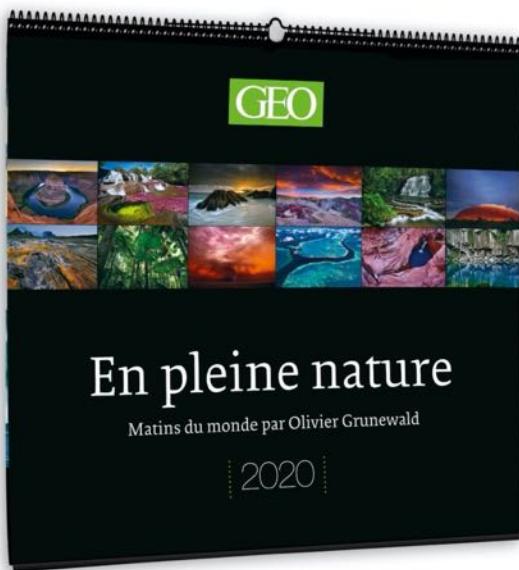
Chaque jour, les vignerons de Champagne ont à cœur d'élaborer des vins qui leur ressemblent. Sous la bannière Champagne de Vignerons leurs gestes donnent naissance à des cuvées de qualité, aussi confidentielles qu'appréciées. Un savoir-faire, une empreinte laissée dans un terroir de Champagne aux multiples nuances.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



En pleine nature

Matins du monde



Editions GEO | Format géant : 60 x 55 cm

Geo vous invite à faire un tour du monde imagé, à la rencontre de paysages sauvages, parfois méconnus. Ces photographies de Olivier Grunewald vous permettent d'explorer des paysages naturels préservés de toute présence humaine. Admirez le monde au lever du jour !

Bien plus qu'un simple calendrier, cet objet de décoration vous présente 12 clichés éblouissants et sublimés dans un format géant.





Recevez un lot de cartes postales GEO pour toute commande de 2 calendriers ou plus !



Commandez dès aujourd'hui sur boutique.prismashop.fr/calendrier2020

Je renvoie le bon de commande ci-dessous dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

J'INSCRIS MES COORDONNÉES

Mme M. Nom* _____
Prénom* _____
Adresse* _____
Code postal* _____ Ville* _____

POUR TOUTE QUESTION, APPElez-NOUS AU : **0 811 23 23 23** Service 0,06 € / min * prix appel

AUTRE LIEU DE LIVRAISON

JE SOUHAITE FAIRE UN CADEAU. JE REMPLIS LES COORDONNÉES DU DESTINATAIRE CI-DESSOUS, LA FACTURE ME SERA ADDRESSEÉE DIRECTEMENT.

Mme M. Nom* _____
Prénom* _____
Adresse* _____
Code postal* _____ Ville* _____

POUR TOUTE QUESTION, APPElez-NOUS AU : **0 811 23 23 23** Service 0,06 € / min * prix appel

JE REMPLIS MA COMMANDE

Nom des produits	Réf.	Qté	Prix	Total en €
Grand Calendrier 2020 • En pleine nature	13655		42,70*	44,90*
Participation aux frais d'envo ⁱ				+6,95*
<input type="checkbox"/> Pour tout achat de 2 calendriers ou plus, je reçois un lot de 10 cartes postales			Total	€

JE RÈGLE MA COMMANDE

Ci-joint mon règlement :
 Par chèque à l'ordre de GEO
Si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal, rendez vous sur boutique.prismashop.fr/calendrier2020

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, sauf si vous commandez par e-mail ou par téléphone. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/02/2020. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Si vous n'avez pas dû être livré dans les délais, nous vous proposons de nous contacter pour nous faire part de votre problème et nous faire parvenir la preuve de votre achat. Nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser – pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Media au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.

GE0490CL



INSTAGRAM

Chaque mois, GEO met à l'honneur un compte Instagram. Pour tenter d'être sélectionné, taguez vos photos avec #magazinegeo



@unefilleenvadrouille



Elisa Reddet

|| J'ai commencé la photo avec l'appareil argentique de mon père. Aujourd'hui, j'essaie de faire des clichés authentiques, en conservant les couleurs d'origine. J'aime autant capturer des paysages que des portraits ou de l'architecture. L'ambiance de mes photos dépend toujours des pays et de mes rencontres. Pour moi, la photo et le voyage sont deux passions indissociables. Ce que je souhaite avant tout, c'est partager la culture d'un pays et transmettre le goût du voyage ! ||



CONCOURS PHOTOS

CONCOURS ENFANTS DU MÉKONG ET GEO : LA PHOTO GAGNANTE



L'association **Enfants du Mékong**, dont la mission est de venir en aide aux enfants défavorisés en Asie en leur donnant accès à l'instruction, a organisé un grand concours photo entre juin et septembre 2019. Chacun pouvait envoyer son plus beau cliché sur le thème «Enfance et lumières en Asie» et participer à la sélection du jury composé de professionnels. La photo gagnante a été prise au Cambodge, dans un village aux abords du lac Tonlé Sap, pendant un orage en fin de journée, lors des premiers jours de la saison humide. On y voit des enfants qui courrent et s'amusent sous la pluie car il fait trop chaud le reste de la journée. Bravo au gagnant, **Régis Binard**, qui a remporté deux billets aller-retour pour la Thaïlande et un abonnement d'un an à GEO.



Patrick Rouvillain

UNE IRRÉSISTIBLE ENVIE D'ÉVASION

Le plus grave avec GEO est que, dès que l'on referme le magazine, on a envie de sortir le passeport et de prendre l'avion. Encore merci à vous, continuez à nous faire saliver !



Xavier Duguesne

[A propos de notre sujet sur la région des Maramures, en Roumanie, GEO n° 488 d'octobre] Quelle belle région et quel bel œil que celui de Chantal Serène ! C'est un regard plein de bienveillance qu'elle pose sur son pays d'origine. Merci GEO, de publier son travail.



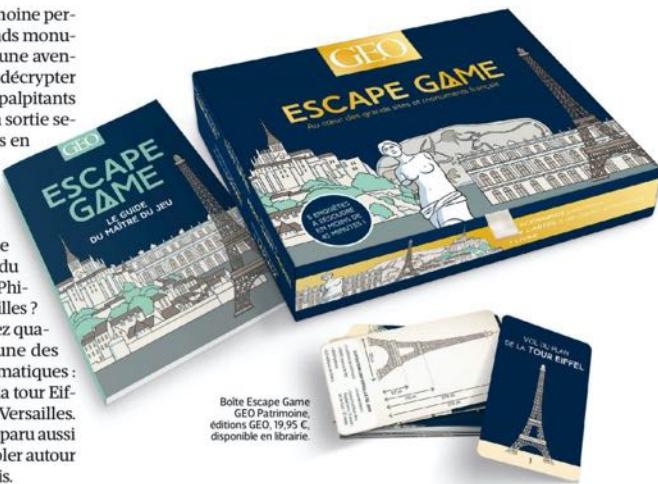
@BozziHobden

[Au sujet de GEO n° 486 d'août] Je viens de lire dans GEO sur le Groenland un super plaidoyer de Jean Malaïrie pour ses amis inuits, où il cite Claude Lévi-Strauss : «Le monde a commencé sans l'homme et il est possible qu'il s'achèvera sans lui.»

EN LIBRAIRIE

(RE)VISITEZ LE PATRIMOINE FRANÇAIS AUTOUR D'UN JEU HALETANT

La boîte collector Escape Game GEO Patrimoine permet de partir à la découverte des plus grands monuments du patrimoine français et de vivre une aventure inédite. Le tout à travers 144 cartes à décrypter et à manipuler portant sur cinq scénarios palpitants et originaux. Parviendrez-vous à trouver la sortie secrète de la grotte de Lascaux ? Verrez-vous en avant-première la nouvelle œuvre acquise par le musée du Louvre ? Réussirez-vous à voler, pour le compte de l'ennemi juré de Gustave Eiffel, les plans de la fameuse tour ? Parvierez-vous le remède contre l'épidémie qui frappe les moines du mont Saint-Michel ? Ou le trésor caché par Philibert Le Roy, architecte du château de Versailles ? A vos chronos ! Avec votre équipe, vous avez quarante-cinq minutes pour résoudre chacune des énigmes, au cœur de ces cinq lieux emblématiques : la grotte de Lascaux, le musée du Louvre, la tour Eiffel, le mont Saint-Michel et le château de Versailles. Le patrimoine français ne vous aura jamais paru aussi amusant ! Un cadeau idéal pour se rassembler autour d'un jeu convivial, en famille ou entre amis.



EN KIOSQUE

THOMAS PESQUET EN DVD

S'envoler pour l'espace. C'est ce rêve que Thomas Pesquet a réalisé en décollant, en 2016, depuis la base de Baïkonour, en Russie. A 450 kilomètres de la Terre, dans la station spatiale internationale, durant ces six mois où le monde semblait basculer dans l'inconnu, un dialogue s'est tissé entre l'astronaute et l'œuvre de Saint-Exupéry qu'il a emportée avec lui. Le spationaute français a accepté le principe d'un documentaire, et, mieux, s'y est impliqué, considérant la communication et la vulgarisation comme partie intégrante de sa mission. Le tournage s'est déroulé sur près de deux ans, commençant plus d'un an avant le décollage. Durant la mission, le réalisateur Pierre-Emmanuel Le Goff donnait par mail à Thomas Pesquet ses directives sur les séquences à tourner. Également partie prenante du film, Anne Mottet, la compagne de notre héros, filmait leurs conversations en visiophonie.



16 Jours de soleil, éditions GEO, 19,95 €, disponible chez le marchand de journaux.



JÉRUSALEM, TRENTÉ SIÈCLES D'HISTOIRE

En 3 000 ans, la Ville sainte a vu déferler tant d'envahisseurs, Babyloniens, Romains, croisés, Britanniques, qu'elle est devenue l'épicentre des tensions. GEO Histoire se penche sur cette cité du sacré où, sous chaque ruelle, sont ensevelis les vestiges des époques du roi David, de Jésus de Nazareth, des premiers souverains musulmans, présents à partir du VII^e siècle de notre ère, et des terribles croisades. Pourtant, comme le montrent les premières photos de Jérusalem, la ville ne fut pas toujours le théâtre d'affrontements sanglants, mais connut une parenthèse harmonieuse sous l'Empire ottoman qui créa, à la fin du XIX^e siècle, une municipalité à la fois juive, chrétienne et musulmane. Avant d'être une capitale déchirée entre deux Etats, Israël et la Palestine... Et si, comme le propose l'historien Vincent Lemire, Jérusalem pouvait être le début d'une solution à ce conflit ?

GEO Histoire Jérusalem, des premiers rois à l'impossible capitale. 7,50 €, chez le marchand de journaux.

UNE ÉMOUVANTE CHRONIQUE DES DEUX GUERRES

Durant les deux guerres mondiales, tour à tour, journaux de poilus, gazettes de soldats, journaux kaki, de résistants, de prisonniers, magazines parachutés par les aviateurs anglais et américains fleurissent. L'ouvrage *Journaux de guerre* dévoile des documents à la fois forts, créatifs, poétiques et politiques, constituant des références historiques mais aussi des témoignages de cette époque. Des archives inédites, analysées, décryptées et commentées par leur propriétaire, l'auteur passionné et passionnant Benoît Prot, qui est à la tête de la plus grande collection de presse française au monde (quatre siècles de journaux, le document le plus ancien remontant à 1631). L'ensemble forme un témoignage très riche et émouvant sur les deux guerres mondiales racontées à travers la presse.

Journaux de guerre, éditions GEO Histoire, 29,95 €, disponible en librairie.



LES DESSOUS DE NOTRE PEAU

La peau est le miroir de notre alimentation – notamment à l'adolescence, où trop de sucre accentue les poussées d'acné –, mais c'est aussi et surtout le reflet de nos émotions. Dans son dernier numéro, *GEO Sciences* s'est plongé dans l'univers fascinant de cet organe qui fait le lien entre le moi et le monde extérieur. Le magazine répond, bien sûr, à de nombreuses questions du type : Comment reconnaître les pathologies les plus courantes ? Quels sont les mécanismes de la cicatrisation ? Quels aliments améliorent l'aspect extérieur de la peau ? Comment se protéger au mieux du soleil ? Mais il révèle également les avancées de la recherche, notamment dans le domaine des mélanomes. Vous y apprendrez même que l'on peut désormais imprimer de la peau vivante en 3D pour réparer les grands brûlés, et recréer des seins en trompe-l'œil sur des femmes victimes d'un cancer. Mais aussi qu'il faut faire attention aux tatouages, pas si anodins.

GEO Sciences La peau - Comprendre, prévenir, soigner, 9,90 €, chez le marchand de journaux.

À LA TÉLÉ

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte

Le samedi à 17 h 00

7 décembre *Les cloches, tout un art en Italie* (43'). Rediffusion. L'église de Monopoli, sur la côte adriatique, n'a plus de cloches, et même l'installation qui diffusait un enregistrement a fini par rendre l'âme... Un silence inacceptable dans le très catholique Mezzogiorno. Le curé, Don Vincenzo, a fini par passer commande chez Marinelli, la seule fonderie autorisée à utiliser les armoires papales.

14 décembre *Kentucky, la bataille de Sacramento* (43'). Inédit. Chaque année, les quelque 500 habitants de Sacramento, dans le Kentucky, se mobilisent pour reconstituer la fameuse bataille de 1861 qui a marqué l'histoire de la guerre de Sécession. En costumes d'époque, fermiers et artisans se livrent à des combats acharnés.

21 décembre *Les derniers chasseurs de baleine du détroit de Béring* (43'). Inédit. Sur les rivages du détroit de Béring, à l'extrême nord-est de la Sibérie, la Tchoukotka est une des rares régions du monde où la pratique locale est autorisée (par la commission baleinière internationale) à chasser la baleine. Une tradition ancestrale qui est aussi un rite identitaire pour un peuple fier de sa culture.

28 décembre *Croatie, l'autre pays de la truffe* (43'). Rediffusion. Grâce à un climat idéal, la péninsule croate d'Istrie – baignée par l'Adriatique – est un paradis pour les ramasseurs de truffes, au même titre que le Périgord... Les meilleures années, la production dépasse 25 tonnes. Un trésor qui fait vivre toute une population mais attire aussi de redoutables trafiquants clandestins.



arte



BIENVENUE À GEO TÉLÉVISION !

La chaîne *GEO Télévision* arrive en France où elle est accessible aux abonnés Amazon Prime. Sous la devise «Voir le monde autrement», elle explore les beautés de notre planète avec des documentaires de qualité consacrés aux voyages, à l'aventure, aux expéditions, à l'homme et à la nature, dont les célèbres séries documentaires *Human* et *Vu du ciel*, de Yann Arthus-Bertrand, l'un des premiers contributeurs de *GEO* lors de son lancement.

Pour s'abonner : les abonnés d'Amazon Prime en France peuvent ajouter *GEO Télévision* à leur abonnement existant. Montant mensuel : 3,99 € (abonnement résiliable tous les mois, période d'essai gratuite de trente jours). *GEO Télévision* peut être consultée via l'application Prime Video sur les téléviseurs Smart TV, des appareils mobiles sous iOS et Android, sur Amazon Fire TV et Fire TV Stick, ou en ligne sur primevideo.com/gotetelevision

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET SES

LE PLUS

un cahier de 12 pages d'infos pratiques en lien avec la thématique de couverture dans chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs.**

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à **GEO**
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

OUI, je m'abonne à **GEO**

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

Offre sans engagement⁽¹⁾ (18 n°/an)

12 GEO + 6 Hors-Séries

pour **7,80€** par mois au lieu de **9,95€**

Je recevrai l'autorisation
de prélevement
à remplir par courrier

→ N'avancez pas d'argent
→ Payez en petites mensualités
→ Arrêtez votre abonnement quand vous voulez

MEILLEURE
OFFRE

Offre annuelle⁽²⁾ (1 an / 18 n°)

GEO + Hors-Séries **9,95€** au lieu de **11,95€**

Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide

-5% supplémentaires
en vous abonnant en ligne

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop

3

SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

Me réabonner Clé Prismashop

Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

GEON49N

Paiement sécurisé en ligne

► Par téléphone **0 826 963 964**

Service 0,20 € / min
+ prk appel

► Par chèque à l'ordre de GEO en complétant les informations
ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire) : Mme M.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

* Prix de vente au numéro. ** Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mise en place. (1) Offre Durée indéterminée. Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients via CGV du site prismashop.fr. Les prélevements seront aussi bien arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée. Engagement d'une durée fixe. Après engagissement de mon abonnement, je serai prélevé sur une fois par mois. Je pourrai résilier mon engagement avant la fin de la période d'engagement par un courrier à l'adresse suivante : Délai de résiliation de 3 semaines. 3 semaines environ après envoi par recommandé du règlement, dans les limites des stocks disponibles. Les informations nouvelles font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Média à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpoprismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de Clauses Contractuelles types de la Commission Européenne.

GEON49N



LE MOIS PROCHAIN

Maurizio Iannella



LA TANZANIE

Nos reporters ont enquêté sur ce fabuleux écosystème où vivent quatre millions d'animaux sauvages. Mais aussi sur un pays passionnant, à la fois berceau de l'humanité et mosaïque de cultures et de paysages, entre l'aride lac Natron, en terre masai, et le mythique Kilimandjaro et ses neiges éternelles.

Et aussi...

- **Découverte.** Vivre et mourir au pied du volcan Merapi, sur l'île de Java.
- **Grand reportage.** La Russie octroie un hectare gratuit à qui s'installe en Sibérie.
- **Regard.** Rawabi, une ville imaginée par un milliardaire, sort de terre en Cisjordanie.

SUPPLÉMENT RÉGIONAL 24 PAGES*
LES CHEFS-D'ŒUVRE DU PATRIMOINE À SAUVER
Ce mois-ci : l'Alsace et la Lorraine *en vente uniquement dans la région

En vente le 24 décembre 2019

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

Service abonnement GEO. 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
Service à prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).

L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club

Anciens numéros : geomagshop.fr/anciens-numeros-geo

Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 21 37 99 990 - e-mail : abo-service@geo.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 08 - e-mail : uscripciones@geo.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@geo.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex

Standard : 01 39 05 45 45

(Pour joindre directement un rédacteur, composez le 01 73 05

+ les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Dounia Hadri (6661)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Département photo : Magdalena Herrera (6169)

Chefs de rubriques : Philippe Baudoin (4785), Michel Gobin (6685),

Aline Masse, Petroski (6670), Nadège Monchau (4713), Mathilde Saljuquini (6689),

geo.it et réseaux sociaux : Claire Fraysse, responsable éditoriale (6535) ;

Thibaut Cœul (5027), responsable vidéo : Emeline Féran (5306) et

Leïa Santacuccio (4781), rédactrices ; Elodie Montéier, caféronne-monteur (6536) ;

Manon Coursier, social media manager (4594) ;

Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (4602), Fay Torres-Yap / Bladot (E-U)

Magquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaujier (6059) ;

Christelle Martin (6059) et Dominique Salfait (6084), chefs de studio ;

Patricia Lavauquière, première magquette (4740) ;

Premier assistant de rédaction : Vincenzo Di Stefano (6083) ;

Cartographe : Elisa Mireille Vire (6110) ;

Comptabilité : Carole Clément (4531) ;

Fabrication : Stéphanie Rousies, chef de groupe (6340) ;

Mélanie Moisir, chef de fabrication (4759) ;

Ont collaboré à ce numéro : Françoise Coulouan, Delphine Dias, Sofja Galvan, Juliette de Guyenot, Justine Legrand, Hugues Piolet et Sébastien Rouet.

Magazine mensuel édité par **PRISMA MEDIA**

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 1 000 000 € d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Direction générale : Michaela Kitzler

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger

Chief de groupe : Hélène Cok

Directrice des Événements et Licences : Julie Le Flech-Dondal

Rédactrice en chef technique : Jean-François Buisson

(Pour joindre directement un correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Viviane Lubet (5189)

Directeur délégué PMS : Thomas Pfeiffer (5449)

Directeur délégué direct : Arnaud Mallié (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (4643)

Senior account manager : Evelyne Allain Tholy (6244),

Sylvie Culquier Bleton (6422)

Trading manager : Hervé Bégin, Virginie Viot (4529)

Planning manager : Rachel Eymard (4639)

Assistante commerciale : Catherine Pintos (4641)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouverol (5110)

Directrice déléguée Data room : Aréna de Lemperies (4679)

Directeur délégué Média : Sébastien Jouvin (5328)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demilly Engelson (5388)

Directeur marketing client : Laurent Gréoli (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recut (5676). Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck, 1000 Berlin, Reinhardtstraße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0% ;

Entrophosphat : Phot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2019. Dépôt légal décembre 2019

Diffusion Prestalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550

ARP

Notre publication adhère à l'ARP et s'engage à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité lisible et respectueuse du public.

Contact : contact@ipp.org ou ARP, 11, rue Saint-Honoré, 75008 Paris



ACTUALITÉS COMMERCIALES

UNIQLO

A l'occasion de ses 10 ans Uniqlo met en lumière 10 personnalités. Ils sont danseurs, écrivains, acteurs, pâtissiers ou entrepreneurs et ils seront les visages d'Uniqlo pour cet anniversaire. Uniqlo les a découverts en entrant dans leur univers et leur a confié son image.

www.uniqlo.com



LES PYRÉNÉENS DE LINDT

Lindt remet à l'honneur la magnifique histoire des Pyrénéens à travers 3 éditions Vintage inspirées d'éditions historiques de ballotins originaux. Crée en 1927 en France, aux pieds des Pyrénées, ce chocolat à la fraîcheur inimitable est élaboré par les Maîtres Chocolatiers Lindt. Dégustez-le juste à la sortie du réfrigérateur et laissez-vous envahir par une subtile sensation de fraîcheur qui fond en bouche.

www.lindt.fr



FOR THE PLANET

JARDIN BIO

Si toutes les grandes marques donnaient 1 % de leur chiffre d'affaires pour préserver la planète, nous ferions un pas de géant pour les générations futures. Jardin Bio donne depuis 2007, 1 % de son chiffre d'affaires pour soutenir les associations environnementales. En 12 ans, nous sommes fiers d'avoir contribué à plus de 1000 projets pour la préservation d'une terre saine, vivante et fertile. Rejoignez les 300 entreprises françaises déjà engagées.

www.onepercentfortheplanet.fr

TROPHY AUTOMATIQUE DE MICHEL HERBELIN

Mise à l'eau l'année dernière par l'Atelier d'Horlogerie française Michel Herbelin, la Trophy automatique se dévoile aujourd'hui sous un jour nouveau. Équipée d'une lunette en céramique noire, cette montre de plongée, étanche à 300 mètres, offre une polyvalence de style avec son bracelet bi-matière en tissu et caoutchouc. Urbaine ponctuée d'une touche néo-vintage, cette sportive se porte en toutes saisons.

Prix indicatif : 850 €.

Points de vente : 03 81 68 67 67
ou www.michel-herbelin.com

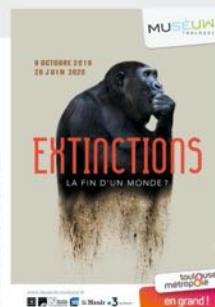


FLEURANCE NATURE MASQUE REPULPANT ANTI-RIDES ELIXIR ROYAL

Fleurance Nature, spécialiste des actifs naturels et bio depuis plus de 45 ans, lance un masque repulpant anti-rides certifié cosmétique bio pour compléter sa gamme avec 3 actifs jeunesse performants communs à tous les produits Elixir Royal : la gelée royale bio concentrée, l'acide hyaluronique d'origine naturelle et l'extrait d'algue brune Alaria Esculenta. Sa formule est enrichie d'un extrait de pulpe de baobab pour une action lissante immédiate.

Tube 50 ml 24,90 €

Boutique au 62 rue du Commerce - 75015 Paris
www.fleurancenature.fr



EXPOSITION : EXTINCTIONS, LA FIN D'UN MONDE ?

A travers un parcours rythmé, sensible et interactif, « Extinctions : la fin d'un monde ? » fera découvrir plus de 60 objets provenant du musée londonien, enrichis par des pièces issues du fond local toulousain. Dès l'automne, le Muséum de Toulouse donne à réfléchir au public sur l'extinction du vivant, avec une exposition présentée pour la première fois en France, conçue par le Natural History Museum de Londres.

Du 9 octobre au 28 juin 2020.

www.museum.toulouse.fr/



Je suis fasciné par l'incroyable énergie de la Corée



Entre la Corée du Sud et l'écrivain Bernard Werber, c'est une grande histoire d'amour. Et à Séoul, l'auteur des *Fourmis* est une star. Ses conférences attirent des milliers de personnes et, en 2016, ses romans se sont hissés à la première place des ventes, devant des champions de l'édition tels que le Japonais Haruki Murakami ou encore J. K. Rowling, l'auteure de la saga *Harry Potter*. Pas étonnant dans ces conditions qu'à l'occasion de la sortie de son dernier roman, *Sa majesté des chats* (éd. Albin Michel), Bernard Werber choisisse d'évoquer la capitale du Pays du matin calme.

GEO Quelle impression vous a laissé la Corée du Sud à votre première visite ?

Bernard Werber C'était en 1994. A l'époque, c'est peu dire que je ne savais rien de ce pays : je n'étais même pas capable de le situer correctement sur une carte. Je la plâtais plus au sud de la Chine. Quoi qu'il en soit, quand j'ai débarqué là-bas, cela a été un coup de foudre immédiat. Coup de foudre réciproque d'ailleurs. Je devais alors dédicacer, dans une grande librairie de Séoul, mon roman les *Fourmis*, qui venait d'être traduit en coréen. Mais en arrivant, je me suis heurté à une foule contenue par des barrières et des policiers à cheval. J'ai cru que c'était une manifestation, jusqu'à ce que je comprenne qu'il s'agissait de mes

lecteurs qui patientaient pour obtenir une signature !

Qu'est-ce qui vous séduit le plus à Séoul ?

Son incroyable énergie d'abord. Cette capitale est une survivante. Toute la Corée a énormément souffert au cours de l'histoire, surtout à cause de ses voisins, la Chine, la Russie et le Japon, qui l'ont envahie ou ont tenté de l'envahir à tour de rôle. Je suis admiratif des efforts dont elle a été capable pour se relever après avoir été largement détruite par les bombardements pendant la guerre de Corée [entre 1950 et 1953]. En misant sur l'éducation, l'exigence et l'excellence dans tous les domaines, ce pays a réussi à donner naissance à des géants économiques comme Samsung ainsi qu'à des surdoués comme le cinéaste Bong Joon-ho, qui vient de remporter la palme d'or du festival de Cannes avec son film *Parasite*.

Vous avez un quartier favori à Séoul ?

Pas vraiment, j'apprécie autant le centre, avec ses impressionnantes gratte-ciel ultramodernes, que les petits quartiers comme Bukchon et ses pavillons traditionnels, ou encore les abords du palais de Gyeongbokgung, le «palais du bonheur resplendissant», situé dans le nord de la ville. J'aime aussi me promener dans les quartiers plus résidentiels situés sur les collines alentour. Un de mes lieux de balade préférés

reste toutefois les berges de la rivière Cheonggyecheon. Ce cours d'eau qui traverse une partie de la capitale d'est en ouest sur une dizaine de kilomètres a une histoire : à la fin des années 1960, il avait été recouvert pour être transformé en voie express. Il y a une quinzaine d'années, la municipalité a fait renaiître la rivière en supprimant la route et en faisant aménager les rives. Aujourd'hui, les habitants viennent y déambuler ou y organiser des fêtes. Lors de ces célébrations, ils font flotter des lanternes en forme de dragon, de pagode ou encore de personnage mythologique sur l'eau. C'est magnifique.

Avez-vous été tenté de faire un tour chez le voisin du Nord ?

Je n'ai jamais mis les pieds en Corée du Nord, mais j'ai pu y jeter un œil. Open Books, la maison d'édition qui traduit mes livres, est située entre Séoul et la frontière avec la Corée du Nord. Depuis leurs bureaux, j'ai pu voir de l'autre côté du fameux trente-huitième parallèle nord. J'ai alors eu une pensée particulière pour les Sud-Coréens, des gens si bienveillants, ouverts aux autres cultures, courageux et tournés vers le futur. Le fait d'avoir, juste à côté, le pire dictateur de la planète, les oblige à prendre conscience que tout ce qu'ils ont construit court à tout moment le risque de s'effondrer.

Propos recueillis par Cyril Guinet



TROUVE

TOUS

LES BACS

DE TRI.

EN TRIANT VOS JOURNAUX,
MAGAZINES, CARNETS, ENVELOPPES,
PROSPECTUS ET TOUS VOS AUTRES
PAPIERS, VOUS AGISSEZ POUR UN MONDE PLUS
DURABLE. PLUS D'INFORMATIONS SUR
LE RECYCLAGE SUR
TRIERCESTDONNER.FR

CTE

Donnons ensemble une nouvelle vie à nos produits

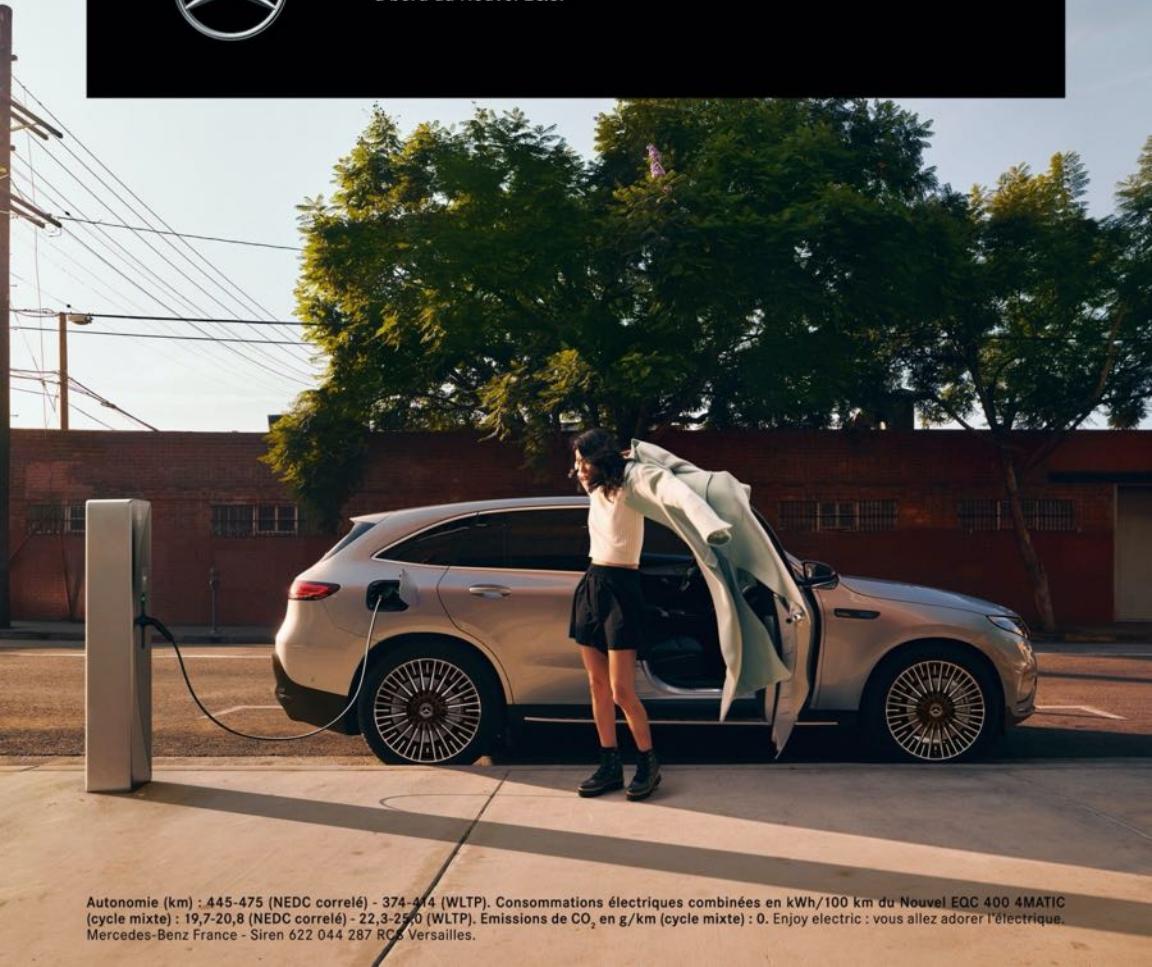
EQ

Nouvel EQC. Enjoy electric.

Depuis plus de 133 ans, Mercedes-Benz innove pour vous offrir le meilleur de l'automobile. Un nouveau chapitre s'ouvre aujourd'hui avec le Nouvel EQC 100% électrique, le premier-né de notre nouvelle gamme EQ.



Vivez une expérience 100% électrique et de nouvelles sensations à bord du Nouvel EQC.



Autonomie (km) : 445-475 (NEDC corrigé) - 374-414 (WLTP). Consommations électriques combinées en kWh/100 km du Nouvel EQC 400 4MATIC (cycle mixte) : 19,7-20,8 (NEDC corrigé) - 22,3-25,0 (WLTP). Emissions de CO₂ en g/km (cycle mixte) : 0. Enjoy electric : vous allez adorer l'électrique. Mercedes-Benz France - Siren 622 044 287 RCS Versailles.



« COMME MOI,
REJOIGNEZ LA CASDEN,
LA BANQUE DE LA FONCTION
PUBLIQUE ! »

Cécile, Médecin en centre médico-social

Découvrez une banque
qui vous ressemble sur casden.fr

     [#notrepointcommun](#)

Retrouvez-nous chez

BANQUE
POPULAIRE 



BOGRA, BANGLADESH

FERVEUR TOUT EN COULEURS

Des centaines et des centaines de croyants sur leurs tapis colorés, tournés vers La Mecque. Chaque année, les musulmans se réunissent pour célébrer l'Aïd el-Kébir, la plus importante des fêtes islamiques. Marquée par une prière et la mise à mort d'un animal, elle commémore la force de la foi d'Abraham, puisqu'il accepta de sacrifier son fils à Dieu. Le Bangladais Abdul Momin, 28 ans, s'est donné pour projet de photographier la prière de l'Aïd à travers tout son pays. Dans la ville de Bogra, où il vit, après avoir obtenu l'autorisation par la police locale de faire voler son drone en août dernier, il a pris garde à ne pas perturber le bon déroulement de l'office religieux. «J'ai toujours aimé les photos aériennes, confie-t-il. Et dans ce genre de rassemblement, elles accentuent le sentiment d'harmonie et de cohésion.»



Abdul MOMIN

Ce jeune diplômé en chimie bangladais a commencé la photo il y a trois ans. Une façon pour lui de partager sa façon de voir le monde.







NANKIN, CHINE

LE GRAND BAIN, AVANT LA VAGUE

L'image regorge tellement de vie que l'on entend presque les enfants jouer et s'éclabousser bruyamment dans l'eau. Près de Nankin, dans la province du Jiangsu, en Chine, une multitude de bouées de toutes les couleurs flottent sur l'une des piscines du Happy Magic Water Cube de Tangshan, un immense parc aquatique réputé dans tout le pays. Au mois d'août, les températures dépassent ici facilement 34 °C. Les baigneurs affluent alors pour profiter des nombreuses attractions (surf, toboggans géants...). Mais la plus connue reste The Big Wave : une vague artificielle qui fait le bonheur des petits comme des grands. Pour saisir ce spectacle, le photographe Li Bo a bien sûr eu recours à un drone. «Vu du ciel, c'est encore plus impressionnant et les couleurs ressortaient particulièrement bien», explique-t-il.



Li Bo

Ce photographe chinois de 31 ans qui travaille pour l'agence de presse Xinhua collectionne les scènes de vacances à travers tout le pays.



LE TOKYO UN PEU FOU

DE NICOLAS BOYER

Omotesandō, Daikanyama, Ebisu, Ueno, Ginza, Asakusa, Yanaka, Roppongi... Dans ces quartiers de la capitale nippone, le photographe français Nicolas Boyer a repéré une myriade de saynètes décalées. Chacune montre une Tokyo insolite, qui intègre avec un naturel désarmant XXI^e siècle et Japon éternel.



NARSINGDI, BANGLADESH

**UN ATELIER
À CIEL OUVERT**

Ces draps de soixante mètres de long, étendus sur l'herbe non loin du fleuve Meghna, dans le district bangladais de Narsingdi, sont visibles sur Google Earth. C'est par ce biais qu'Azim Khan Ronnie a pu repérer l'endroit, qui n'est mentionné sur aucune carte, et partir à sa recherche. «J'ai conduit jusqu'à arriver en ce lieu perdu, loin de Dacca, la capitale, où j'habite, raconte-t-il. En arrivant, j'ai remarqué un garçon qui s'amusait à sauter de tissu en tissu. J'étais émerveillé et particulièrement heureux d'être tombé sur cette scène.» Le Bangladesh est le deuxième atelier textile au monde, et le salaire minimum des ouvriers est de quatre-vingt-trois euros par mois. Les étoffes sont colorées en rouge puis séchées à même le sol, au soleil, selon la méthode traditionnelle. Elles servent ensuite à fabriquer des robes ou des dessus de lit.

**Azim Khan RONNIE**

Ce caméraman de télé de 32 ans est aussi passionné de photo. Ses clichés sont régulièrement publiés dans les magazines.





Cette vision de la ville après des pluies torrentielles (ici, le quartier de Kampung Pulo) est de plus en plus fréquente. Surpeuplée, victime d'une urbanisation chaotique, Jakarta s'enfonce, poussant les autorités indonésiennes à déménager la capitale.

Jakarta, une capitale en sursis

Chaque année depuis plus de trente ans, le sol de Jakarta s'enfonce de un à dix centimètres. Ce chiffre peut atteindre vingt-cinq centimètres dans certains quartiers. La capitale indonésienne, située sur l'île de Java, est peu à peu engloutie par les eaux. Alors, cette année, le président Joko Widodo a annoncé le déplacement des institutions du pays dans le Kalimantan oriental, une province de l'île de Bornéo, la quatrième plus vaste du pays. Ce n'est pas la première fois qu'un Etat transfère sa capitale : le Brésil a troqué Rio pour Brasilia en 1960 et la Birmanie a délaissé Rangoon pour Naypyidaw en 2005, en raison de leur emplacement plus central.

La nouvelle capitale indonésienne devrait accueillir les premiers fonctionnaires en 2024. Qu'adviendra-t-il alors de Jakarta ? La ville aux dix millions d'habitants coule, et le phénomène ne s'arrêtera pas quand les fonctionnaires l'auront quittée. Selon les experts, un tiers de la cité pour-

rait être submergé d'ici à 2050. En cause, «une mauvaise gestion, explique Christine Cabasset, géographe spécialiste de l'Asie du Sud-Est. Par défaut de plan urbain, le secteur privé a construit librement tours et buildings et a réduit les espaces verts». Limitant la capacité des sols à absorber l'eau de pluie. Ce qui, couplé à une forte expansion de la population, a fait plonger la ville dans une spirale infernale. Faute d'accès à l'eau potable (qui est rare à Java), les habitants ont pompé dans les nappes phréatiques, d'où l'assèchement des sols et leur affaissement. Joko Widodo a assuré qu'il n'était pas question d'abandonner la cité à son triste sort et a débloqué trente-six milliards d'euros pour son réaménagement, soit plus que le coût estimé de la construction de la future capitale (trente milliards d'euros d'après la presse locale). Déjà sujette à polémique – le développement de cette métropole sur 180 000 hectares entraînera une importante déforestation –, la nouvelle ville phare de l'Indonésie devra éviter de reproduire les erreurs de son ainée. «Le grand danger, c'est finalement qu'elle soit tout aussi mal gérée, conclut Christine Cabasset. Il faut espérer que le plan soit celui d'une ville durable.» De fait, telle est bien l'ambition affichée à ce jour. Et sinon, c'est un nouveau monstre qui pourrait naître, avec un nom tout trouvé : Jakarta bis.



Juliette de Guyenro



Couvent des Visitandines

LE CRÉMANT
de Bourgogne

LE COUVENT DES VISITANDINES
À BEAUNE, DEPUIS 1796



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Le
julbord

La table de fête des Suédois

Apartir de la mi-novembre, dans les cuisines suédoises, c'est l'effervescence, car voici venu le temps du *julbord*. Ce mot, qui signifie «buffet de Noël», désignait à l'origine le copieux dîner du réveillon. Mais, depuis un siècle, les Suédois n'attendent plus le premier dimanche de l'Avent pour déclarer ouvertes les festivités de fin d'année et enchaînent parfois les tableées gargantuesques jusqu'à l'Epiphanie. A tel point qu'aujourd'hui, le *julbord* est sorti du cadre familial, et les sites Internet regorgent d'offres pour banqueter entre amis ou collègues dans des restaurants, musées, châteaux, sur des bateaux de croisière... L'abondance demeure le maître-mot, rappel de l'époque où cette agape marquait la fin d'un jeûne. Il y a pourtant quelque chose de «pas très catholique» dans ces ripailles nordiques. Le *julbord* mêle en effet l'héritage du christianisme, implanté dans le royaume depuis le X^e siècle, au lointain souvenir de banquets vikings célébrant le mitan de l'hiver. Certaines spécialités sont ainsi plutôt païennes.

Comme ce *ris à la Malta*, sorte de riz au lait dont on laisse traîner un bol plein sur le buffet pour s'attirer les bonnes grâces des gnomes et lutins du coin.

Même si les recettes varient selon les cuisiniers, la farandole de plats reste codifiée, et chaque étape, scandée par des chansons à boire. Les convives débutent par du *knäckebrot* (pain croquant) et des poissons fumés ou marinés (saumon et hareng). La deuxième assiette est dédiée aux salades et viandes froides (saucisse d'élan, pâté...). La troisième, aux plats chauds avec, en vedette, du cochon, sous toutes ses formes : en boulettes ou en boudins, en travers ou en pieds. Comme pour mieux rappeler l'importance de l'élevage dans l'histoire du pays. Jadis, les porcs étaient abattus au début de l'automne puis transformés en charcuterie et salaisons pour avoir des rations en toute saison. Mais des bêtes étaient tuées plus tard, en général le 13 décembre, à la Sainte-Lucie, jour le plus sombre de l'année. Enfin, pas de *julbord* sans «tentation de Jansson», gratin à base de pommes de terre, crème, oignons et sprats (petits poissons), baptisé en hommage à Pelle Jansson (1844-1889), baryton et fin gourmet. Après un tel festin, difficile de faire honneur aux desserts, gâteaux aux épices, crêpelin, caramels... Tant mieux pour les lutins, ces gourmands qui aiment à veiller tard. ■

UN MENU SIMPLE MAIS PARFAIT

Un non-initié peut sans difficulté préparer un *julbord*. Nombre de plats sont faciles à réaliser (boulettes de viande, salade de betterave...), d'autres s'achètent tout prêts (confiture d'aïrilles, harengs, charcuterie...). Deux recettes de Noël bien suédoises – et succulentes – sont aisées à cuisiner : le *gravad lax*, saumon cru mariné 24 h dans du sel, sucre, poivre et aneth, à déguster avec une vinaigrette au citron et à l'aneth ; et le *dopp i grytan* («tremper dans la casserole»). Il suffit de réserver le jus de cochon – mis à cuire d'abord dans un bouillon, puis au four – et un peu de pain dur, puis de plonger des croutons dans le liquide : au Moyen Âge, en période de jeûne, c'est ainsi que les Suédois se délectaient du goût de la viande... sans trop pécher ! Cette tradition est si ancrée que la veille de Noël est désormais surnommée *dopparedagen* : «jour de la trempette».

Carole Saturno



Application Maison Connectée



À Noël,
prenez les rênes
de votre maison.

Avec Maison Connectée, vous pouvez gérer tous les objets connectés de votre maison, où que vous soyez. Pilotez vos lumières, réglez votre chauffage, programmez l'allumage ou l'extinction de vos appareils électriques avec une prise connectée, tout cela depuis une seule application sur votre smartphone. Et en plus, tous les objets connectés s'installent très facilement.

Service Maison Connectée valable en France métropolitaine, réservé aux particuliers, disponible avec les offres Livebox ou Open Up, Play ou Jet (souscrites à compter du 19 mai 2016) avec Livebox 4 ou 5, après authentification et activation dans l'application.

Application disponible sur iOS et Android sur réseaux et terminaux compatibles. Coûts de connexion depuis l'application selon l'offre détenue. Conditions détaillées dans les conditions générales d'utilisation de l'application. Liste des objets connectés compatibles sur orange.fr



L'ALGÉRIE



Tirées de l'installation *Standing Here Wondering Which Way to Go*, de Zineb Sedira, ces photos sont à voir au jeu de paume, à Paris.

EXPOSITION

L'ART DE LA MÉMOIRE

Zineb Sedira, artiste parisienne d'origine algérienne, a appris à l'école la version française de la colonisation. Dans son œuvre, la créatrice de 56 ans, qui vit aujourd'hui à Londres, contribue donc à forger la mémoire de ce pays où elle n'est pas née mais qui est celui de ses parents, lesquels l'ont quitté pour la France en 1961. A partir de ses objets personnels et de documents d'archives, Zineb Sedira propose plusieurs installations au musée du Jeu de paume. Elle s'attache surtout aux mouvements collectifs de l'Algérie. Comme dans cette salle couverte de caricatures de presse des années 1990, dont l'une des plus significatives représente un reporter, crayon à la main, qui ferraille contre un barbu armé

d'un couteau. A partir de 1991, le Front islamique du salut s'est livré à une campagne d'actes terroristes contre les civils qui ont fait 150 000 morts, dont une centaine de journalistes. Parmi ses fresques politiques, la plasticienne fait une place au destin singulier de Krimo qui, à l'ouest de Béjaïa, exerce le métier en voie de disparition de gardien de phare. Dans une vidéo, la vigile du cap Sigli raconte son quotidien : entretenir les équipements, ne dormir que d'un œil et, à ses moments perdus, s'adonner à sa passion, la peinture. ■

Faustine Prévôt

Zineb Sedira, *L'espace d'un instant*, au musée du jeu de paume, à Paris, jusqu'au 19 janvier. Contact : jeudepaume.org



Papicha, de Mounia Meddour, en DVD, sorti le 3 mars.

DVD

Le fil de la liberté

Alger, années 1990. La nuit, Nedjma, qui rêve de devenir styliste, fait le mur de la cité universitaire pour aller vendre en boîte de nuit les vêtements qu'elle dessine pour les *papicha*, les jeunes beautés algéroises. Mais, avec la montée en puissance du Front islamique du salut, les murs de la ville se couvrent d'affiches de femmes voilées. L'étudiante décide alors d'organiser un défilé de robes confectionnées dans des *haïk* (grande étoffe blanche recouvrant le corps de certaines femmes au Maghreb). Avec *Papicha*, Mounia Meddour reconstitue le climat de «la décence noire». Son film, censuré dans son pays, est un hymne à la résistance.

BEAU LIVRE

Les rêves d'un bâtitrice



Ensembles d'habitations, complexes hôteliers, logements étudiants...

Entre les années 1950 et 1980, l'architecte français Fernand Pouillon a conçu, un peu partout en Algérie, des édifices en harmonie avec les géographies et les coutumes locales. Les photographes Daphné Bengoa et Leo Fabrizio ont fait l'inventaire de ce patrimoine souvent laissé à l'abandon ou mal restauré.

Fernand Pouillon et *L'Algérie*, de Daphné Bengoa et Leo Fabrizio, éd. Macula, 45 €.

ROMAN

Les enfants de la révolte



Banlieue d'Alger, 2016. Âgés d'une dizaine d'années à peine, les petits

de la cité du 11-Décembre défendent leur terrain de foot contre la convoitise de deux généraux bien décidés à y construire leurs villas.

Les Petits de Décembre, de Kaouthar Adimi, éd. Seuil, 18 €.

SCÈNE

Une voix dans le désert



C'est en arabe qu'elle chante l'errance et l'amour

dans son dernier album, *Aswât*. Djazia Satour, 38 ans, réussit à marier folk et chaabi, musique d'orchestre algérienne portée par le mandole, le banjo et les bendirs, des tambours berbères.

Djazia Satour en tournée en France jusqu'au 12 mai 2020. djaziasatour.com

En plus, on a bien resserré les prix.



50€ remboursés



pour l'achat d'un ou de plusieurs objets connectés compatibles Maison Connectée pour une valeur totale minimum de 99,99 €.

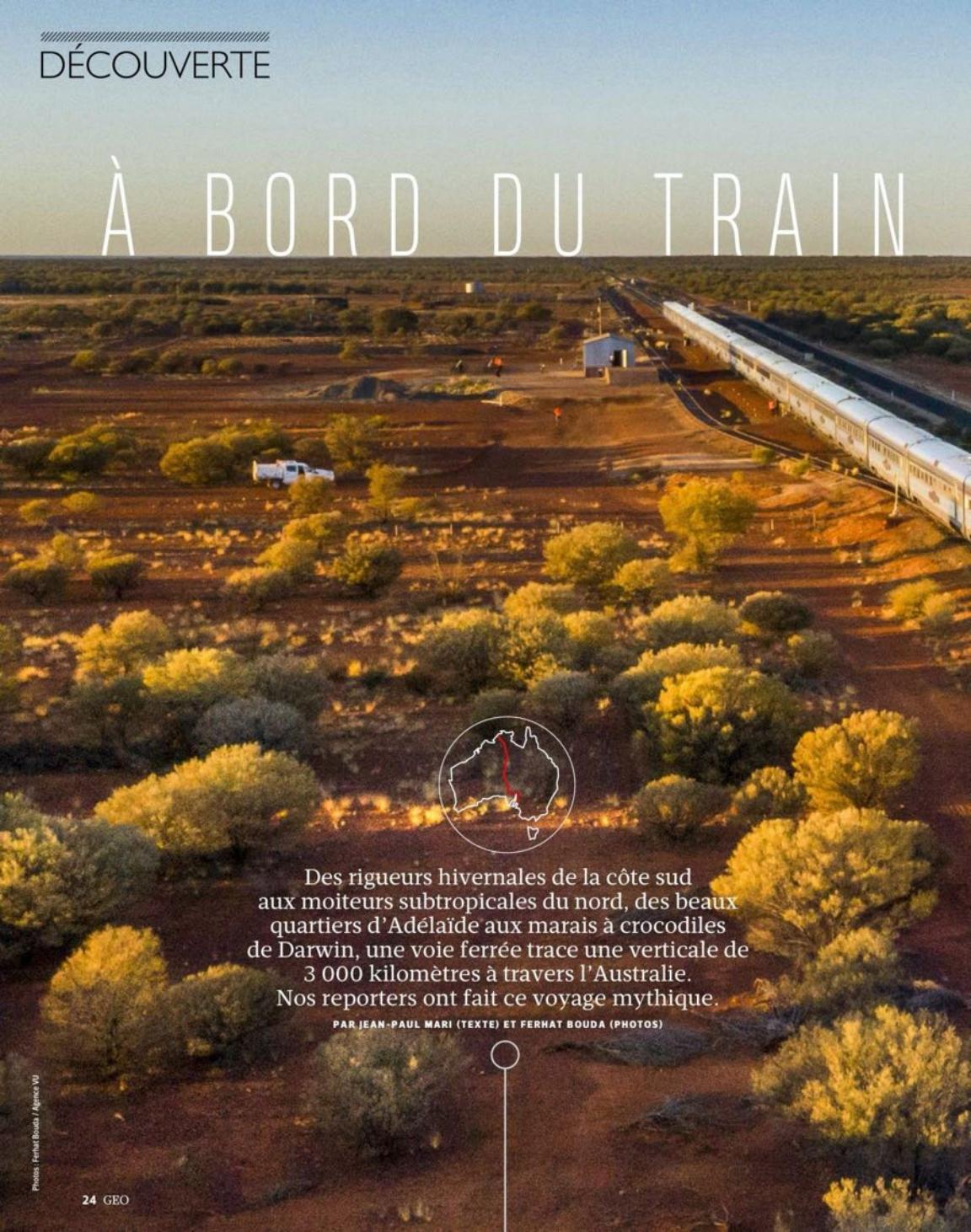
Caméra D-Link : 59,99 €,
ampoule connectée couleur : 24,99 €,
thermostat Netatmo⁽¹⁾ : 179,99 €.

Offre de remboursement différé, valable en France métropolitaine du 14/11/2019 au 07/01/2020, réservée aux particuliers détenant ou faisant l'acquisition d'une offre compatible Maison Connectée (Livebox Up, Pack Open Up, Livebox Play, Open Play, Livebox Jet, Open Jet – offres Play et Jet souscrites à compter du 19/05/2016) et équipés de la Livebox 4 ou 5.

Offre valable pour l'achat chez Orange d'un objet ou d'un ensemble d'objets compatibles Maison Connectée d'un montant minimum de 99,99 € TTC. L'achat doit être concomitant s'il s'agit d'un ensemble d'objets connectés et doit être réalisé entre le 14/11/2019 et le 07/01/2020, il doit donc être affiché sur la même facture. Offre de remboursement différé non cumulable avec l'offre de remboursement différé de 50 € sur Djingo. Conditions détaillées et liste des objets connectés compatibles sur orange.fr. (1) Compatibilité du thermostat Netatmo avec la Livebox 5 courant décembre 2019.

orange™

À BORD DU TRAIN



Des rigueurs hivernales de la côte sud aux moiteurs subtropicales du nord, des beaux quartiers d'Adélaïde aux marais à crocodiles de Darwin, une voie ferrée trace une verticale de 3 000 kilomètres à travers l'Australie. Nos reporters ont fait ce voyage mythique.

PAR JEAN-PAUL MARI (TEXTE) ET FERHAT BOUDA (PHOTOS)

DE L'OUTBACK



Baptisé l'Afghan Express, puis le Ghan, le convoi suit l'itinéraire des méharées qui transportaient jadis des marchandises dans le désert australien.





Point de départ du train, Adélaïde a conservé de nombreuses traditions héritées des colons britanniques qui ont érigé la cité au XIX^e siècle, comme, ci-dessus, le port de l'uniforme, obligatoire dans la plupart des écoles.



Comment imaginer, en voyant cet extravagant géant blond, célèbre viticulteur près d'Adélaïde, jouer à se suspendre à une *Montre molle*, copie d'une sculpture de Salvador Dalí installée au pied d'un bâtiment, lui-même réplique du fameux Rubik's Cube, oui, comment imaginer qu'il existe, à 3 000 kilomètres, dans le nord du pays, un Aborigène discret qui murmure, face à des peintures rupestres préhistoriques, la légende sacrée du Porc-Epic et de la Tortue ? Ces deux hommes-là sont pourtant tous deux Australiens. Même s'ils ne vivent pas dans le même pays. Parce que l'Australie n'est pas un pays, c'est un continent.

On peut bien sûr en faire le tour, une main sur la mer et l'œil sur l'autoroute ou bien le parcourir d'est en ouest, de Sydney à Perth, en se trainant le long du même parallèle. Non, ce continent, il faut le traverser du sud au nord, par sa partie la plus sauvage, un désert qui a fait mourir de soif pas mal de géographes. Filer tout droit en suivant la ligne du mythique Ghan, 2 979 kilomètres de chemin de fer historique construit grâce notamment à... des chameliers afghans. Oui, il faut partir d'Adélaïde, posée au bord du Pacifique sud, franchir le grand désert rouge – brûlant le jour, glaciel la nuit – pour aboutir sur l'autre côté à Darwin la tropicale, baignée par la mer du Timor, et pousser vers l'est jusqu'à la terre d'Amhem, sanctuaire aborigène.

Comment imaginer que ces mondes si lointains appartiennent au même pays ? Allons voir.

A l'aéroport d'Adélaïde, le douanier regarde, apitoyé, un touriste naïf en short et en T-shirt. Nous sommes au cœur de l'été mais ici, l'été, c'est l'hiver. Le ciel est gris et très froid. Les habitants portent doudoune et protège-oreilles de ski. Peuplée de 1 300 000 âmes, la cinquième ville d'Australie est une vieille dame aux allures provinciales, frileusement blottie dans le golfe de Saint-Vincent. Quelques statues de bronze historiques, un parlement à colonnes, une «cité aux mille églises», catholiques, presbytériennes, anglicanes et luthériennes, voilà pour l'ancien.

Dans les rues se mêlent descendants d'Européens et immigrants de toute l'Asie

Aujourd'hui, on marche entre les buildings de verre, le flot des voitures japonaises et les jardins au gazon très anglais. L'Australie est peuplée d'immigrés, 190 000 nouveaux arrivants chaque année, un habitant sur quatre est né à l'étranger et un sur deux a au moins un parent né dans un autre pays. Et Adélaïde, port au climat méditerranéen et à l'esprit ouvert, accueille depuis toujours une foule composant un étonnant cocktail : descendants de Britanniques et d'immigrants chinois, pakistanais, afghans, indonésiens et indiens sikhs à turban. Adélaïde, ville moderne ? Oui, mais son âme est



Quatre universités (dont, ici, celle d'Australie-Méridionale), des campus d'institutions étrangères... Adélaïde, qui se veut «ville de l'érudition», accueille quelque 70 000 étudiants.



A 33 km de là, la bourgade de McLaren Vale recèle l'un des plus beaux vignobles d'Australie. Ci-dessus, le siège de la maison d'Arenberg, que son fantasque patron, Chester Osborn, a voulu en forme de Rubik's Cube.

ailleurs. A seulement douze kilomètres, il y a l'odeur de la mer, de vieilles bâties en bois et le musée maritime où tout respire le passé. «Cette cité particulière est née d'une utopie», dit Lindi Lawton, 51 ans, sa directrice. «L'utopie est née dans la cellule d'une prison d'Angleterre, dans l'esprit d'Edouard Gibbon Wakefield, détenu pour avoir ravi une jeune et riche héritière. Depuis 1788, le Royaume déversait en Australie tous ses bagnards transformés en rudes colons. Wakefield, gentleman anglais fervent promoteur de l'expansion en Australie-Méridionale et auteur d'un livre sur l'organisation des colonies, rêvait d'une ville fondée par des «hommes libres et moraux», une ville tolérante, sans Eglise unique, sans bagnards, donc sans police et sans prison. En 1836, une colonie, inspirée des idées de Wakefield, s'établit sur cette côte fertile, dotée d'eau et d'un havre sûr : Adélaïde.

Désormais, la ville, prospère, exploite ses terres, ses mines et surtout ses vignes. Ah ! Le vin, voilà une affaire d'importance en Australie, cinquième producteur mondial : 145 millions d'hectares de vignobles et, parmi les régions les plus réputées, la Barossa Valley, au nord-est de la ville, et McLaren Vale, au sud, là où Chester s'est installé. Chester Osborne, 56 ans, échevelé, une petite mouche de poils sous la lèvre, une chemise à fleurs, géant excentrique et viticulteur de génie, cultive 200 hectares de vignes, et produit trois millions de bouteilles,

essentiellement de vin rouge, qu'il conserve au moins deux ans. «Je les teste tous, un à un, cinq fois par an», dit cet intégriste de la vigne qui vend sa marque, d'Arenberg, dans quatre-vingt-dix pays dont la France. Une seule ambition, dit-il : «Faire le plus grand vin du monde ! Le vertige vous prend quand il ouvre la carte des soixante-seize vins qu'il a affublés de noms aux consonances ésotériques. «Voici celui issu de notre plus vieux vignoble... 129 ans !» dit Chester. Son nom ? The Solipsistic Snollygoster, une syrah. En clair, «solipsistic», le seul, l'unique, et «snollygoster», qui veut dire arrogant, obstiné. Un vin banal au début, mais qui vieillit très bien et finit par devenir le meilleur, l'histoire du vilain petit canard. Chester vend ses nectars à prix d'or. Le plus cher coûte l'équivalent de 300 euros la minuscule bouteille de cent millilitres. Chester a le sens des affaires et toujours pas mal de projets. Il a déjà fait construire le siège de ***

ADÉLAÏDE EST PRESQUE UNE VILLE ANGLAISE, AUX ALLURES DE VIEILLE DAME RESPECTABLE

DÉCOUVERTE

L'AUSTRALIE-MÉRIDIONALE



DÉROULE 3 700 KILOMÈTRES DE CÔTES, DOMPTÉES OU SAUVAGES



Avec sa plage léchée par l'océan Indien, Port Willunga (à 42 km d'Adélaïde) est une villégiature très prisée. Dans cet Etat australien majoritairement aride, 77 % des habitants vivent dans la capitale ou à proximité.



LE GHAN TRACE TOUT DROIT DANS LE CENTRE ROUGE, LE CŒUR ARIDE ET DÉPEUPLÉ DU PAYS-CONTINENT

••• sa société en forme de Rubik's Cube «parce que le vin est un puzzle biologique». Et veut édifier un amphithéâtre de 10 000 places sur sa propriété pour donner spectacles et concerts : «Pour pouvoir mélanger l'art et le vin !» Non, Chester n'est pas fou. Ou alors de ceux qu'on adore, ces fous qui réalisent leurs rêves d'enfants.

Qui n'a pas rêvé justement de grande traversée dans un train du Far West ? Comme celui qui relie d'une traite Adélaïde à Darwin. Le Ghan est d'abord le plus long train de voyageurs au monde, machine à transporter ses 400 voyageurs aisés : 770 mètres de long en moyenne, 2 locomotives, 36 wagons, 49 membres d'équipage, jeunes, aux petits soins, mais très affairés, qui font «chaque année l'équivalent de neuf fois le tour du monde», précise fièrement Linley Hott, 57 ans, chef de train. Prendre le Ghan, c'est d'abord révasser, appréhender le paysage, prendre la mesure du temps. Pour satisfaire ses voyageurs aventuriers des temps confor-

tables, les cinq cuisines doivent servir 600 000 plats par an, soit charger au total 35 000 steaks, 25 000 litres de lait, 6 tonnes de tomates, 23 000 canettes de Coca et une quantité de bière tenue secrète.

On est loin des débuts de la ligne en 1929, qui ahanait le long des 320 kilomètres du fil du télégraphe, d'Adélaïde à Port Augusta, transportant des voyageurs fortunés assis sur de mauvais sièges en bois, via un itinéraire barré par des bancs de sable ou des inondations. Atteler des bœufs pour leur faire traverser le désert rouge les condamnait à crever de soif, d'où l'importation, entre 1839 et 1920, de milliers de chameaux et de dromadaires. Adaptés au transport de matériel à travers l'arrière-pays aride, l'outback, ce sont eux qui ont acheminé les rails et les lourdes traverses en bois nécessaires aux voies. Une fois le tronçon Adélaïde-Alice Springs achevé en 1929 – il fallut attendre 2004 pour arriver jusqu'à Darwin –, on a libéré chameaux et dromadaires dans le désert qui compte aujourd'hui 1,2 million de bêtes robustes qu'on chasse pour leur viande, quitte à exporter les plus beaux spécimens... vers l'Arabie saoudite. En repartant, les chameliers ont tout de même laissé au train du désert son nom : Afghan, raccourci en Ghan. Le Ghan n'est pas un train, c'est un mythe. Celui que se racontent les voyageurs au bar, couples en voyage de noces ou retraités surtout australiens qui paient de 1 000 à 3 000 euros leur rêve *gold* ou *premium*.

Premier arrêt, après 970 km. L'occasion de se dégourdir les jambes en plein désert. A 1 km de la gare, Maria et ses cent habitants, une école, un poste de police, un centre de soins et un motel-supérette-station-service.



LA PLUS GRANDE ÉCOLE DU MONDE ?

Pas de pupitres et pas de tableau noir. Mais de grands studios où des profs, casque sur les oreilles, font face à des ordinateurs. La School of the Air d'Alice Springs (ci-dessous, lors d'une visite publique) n'est pas une institution comme les autres. Ici, on enseigne à distance à 120 élèves isolés dans le bush, enfants de fermiers, de fonctionnaires ou Aborigènes – le plus proche vit à 160 km d'Alice Springs et le plus éloigné à 1 000 km. Cette idée folle a germé dans la tête d'Adelaide Miethke, membre des Flying Doctors, qui avait réalisé que tous les enfants savaient utiliser le service radio mis en place dans l'outback pour les appels médicaux d'urgence. Ainsi a débuté, en 1951, la School of the Air. Puis la radio a été remplacée progressivement par Internet. Les douze professeurs dispensent, chaque jour, deux heures de cours collectifs par niveau (de la maternelle jusqu'à la fin du secondaire), ainsi qu'un quart d'heure par semaine en individuel. Le tout complété par cinq à six heures de devoirs quotidiens et par trois semaines par an de cours à Alice Springs. Les professeurs se rendent aussi au domicile de leurs élèves une fois dans l'année. Seule façon de tester leur autonomie et leur motivation.

Grincement de rails. Premier arrêt, Alice Springs, «les sources du désert», en plein centre de l'outback sauvage et de l'Australie. Un joli nom trompeur, donné par Charles Todd, un ingénieur du télégraphe qui a confondu un reste d'inondation avec une source et lui a donné le prénom de sa femme. A la lumière naissante de l'aube, on découvre la ville entourée d'un écrin de roches dorées qui la sépare de l'immense désert tout autour. Les arbres sont courts, la terre rouge sang est floquée de buissons râches et de cailloux cuits par le four d'un soleil implacable. Alice Springs, c'est un point sur la carte, à égale distance, 1 500 kilomètres, d'Adélaïde et de Darwin, une Australie à la fois au centre d'elle-même et suspendue au bord du monde.

Quelque 200 «médecins volants» peuvent porter secours au malade le plus isolé

Ici, tout intègre cet éloignement. La School of the Air dispense des cours sur Internet à 120 enfants distants parfois de 2 000 kilomètres (voir encadré ci-contre). Et les Flying Doctors, quelque 200 «médecins volants» disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre, peuvent porter secours, en moins de deux heures, au malade le plus isolé d'Australie. La ville n'est rien, ou pas grand-chose, 29 000 habitants, quelques pâtés de maisons et des boutiques de souvenirs qui martèlent l'idée que nous sommes là chez les Aborigènes. Au fait, où sont-ils ?



Au-delà de la rue principale d'Alice Springs... le néant. Malgré sa petite taille, The Alice, comme la nomment ses 29 000 habitants, figure sur les cartes les plus sommaires. Et pour cause, c'est la seule ville à 1 500 km à la ronde.





Un «crochet» de 1 000 km aller-retour en car ou en avion permet aux passagers du train qui ont fait étape à Alice Springs d'aller admirer, de loin, le rocher sacré des Aborigènes. Son accès est interdit depuis 2019.



ET Soudain, à l'aube,



ULURU, COMME UNE MÉTÉORITE TOMBÉE EN PLEIN DÉSERT



LE CASSE-TÊTE DES «CROCS»

Au moindre trou d'eau, des panneaux «Crocodile, warning» rappellent au visiteur que, dans le parc de Kakadu, il est ici chez le dangereux saurien. Proche de l'extinction dans les années 1940-1960, le crocodile prospère en Australie depuis qu'il a été protégé (en 1971). Si bien qu'aujourd'hui, le Territoire du Nord, où se situe Kakadu, compte autant de crocs que d'habitants, soit environ 110 000. Beau dilemme pour les autorités qui doivent protéger les humains des crocodiles et les crocodiles des humains... Plateformes et bateaux à coque métallique (photo) permettent d'observer les reptiles en toute sécurité. Les touristes sont responsabilisés par une trentaine de consignes de sécurité, recommandant, par exemple, de camper à 500 m des berges et à 2 m au-dessus du niveau de l'eau. Enfin, les lieux de randonnée et de baignade sont «décrocodilisés». En principe, seuls les *saltilles*, redoutables crocodiles marins, sont capturés. Ils sont alors soit transférés dans des fermes d'élevage, soit éliminés... sauf quand tel ou tel animal est considéré comme un totem par les Aborigènes des environs. Il est alors déplacé, avec le risque qu'il revienne car ces sauriens sont fidèles à leur territoire.

••• On voit bien quelques ombres qui passent, jambes filiformes et ventre proéminent, cheveux hirsutes, barbe blanche des vieillards et blondeur rousse des gamins. Et leurs regards ! Des yeux noirs, brillants, profonds. Etonnement permanent à côtoyer ce peuple qui foule le même sable depuis plus de 60 000 ans. Le choc avec les bagnards australiens fut effroyable. Ils étaient 600 000 Aborigènes à l'arrivée des premiers colons en 1788, 67 000 dans les années 1930, et ont failli disparaître. Aujourd'hui, Aborigènes et métis représentent 2,7 % des 25 millions d'Australiens, ils sont 18,8 % à Alice Springs. Certes, on ne les massacre plus, mais le danger, le poison, est ailleurs. Officiellement, 18 % des Aborigènes sont au chômage (données 2016) et 15 % d'entre eux en danger à cause de l'alcool (2014), des chiffres que les associations qui leur viennent en aide et certains chercheurs considèrent sous-estimés. Il suffit d'aller en périphérie d'Alice Springs jusqu'aux lumières rouges du casino pour retrouver certains d'entre eux, silhouettes noires et titubantes, attirés par le venin mortel de l'alcool. Leur lumière ? Elle explose dans les peintures qui peuplent les vitrines de célèbres galeries d'art et les murs des musées nationaux... *Dot painting*, la «peinture à points», une déflagration de couleurs, de motifs géométriques, de symboles secrets, une métaphysique de l'art. Elle raconte le *dreamtime*, le monde d'avant, celui



Le Territoire du Nord est strié de rivières comme celle-ci, en bordure est de Kakadu. Après la saison des pluies (octobre-avril), les deux tiers du parc sont inondés. Et envahis de crocodiles.



Assis sur le mont sacré d'Injalak, qui surplombe la plaine où se situe son village de Gunbalanya (Terres d'Arnhem), Ezariah Kelly, 37 ans, raconte aux visiteurs les légendes aborigènes de la création du monde.

de la création, les monstres et les animaux fabuleux, les montagnes sacrées et les rivières-serpents. Un art majeur qui fait de ces ombres silencieuses des maîtres de la peinture contemporaine.

Une marche de 9 kilomètres permet d'écouter le vent chanter dans les failles d'Uluru

A six heures de route au sud-est d'Alice Springs, Ayers Rock, Uluru en langue aborigène, la montagne sacrée la plus célèbre du pays et certainement la plus impressionnante, attire des foules. Il faut la voir juste avant l'aube, énorme monolithe comme posé sur la terre, forme dense et oblongue pareille à un trou noir, une météorite tombée du ciel qui reposeraient, intacte, avec ses 348 mètres de hauteur, sur la ligne strictement horizontale du désert. Il faut rester là et attendre, malgré le thermomètre qui indique zéro degré, les premières lueurs argentées de l'aube qui transmettre la montagne noire en un dinosaure monstrueux et superbe, dont on entend le souffle comme une haleine forte. Il faut attendre encore pour le voir dans toute sa lumière, sa roche de grès rouge délitée, creusée de cavernes, ses parois sculptées par des siècles d'érosion, couvertes par endroits de signes mystérieux. Ensuite, il faut marcher neuf kilomètres pour faire le tour de ses falaises, écouter le vent chanter dans ses failles. Et comprendre qu'Uluru n'est pas une simple curiosité géologique

désormais interdite d'ascension, mais un lieu tabou, autrefois réservé aux initiés. Un royaume.

Deux mille kilomètres plus au nord, il est temps de quitter le Ghan. Terminus Darwin, jolie ville sous les tropiques, qui a malheureusement perdu son caractère ancien depuis le 25 décembre 1974 - triste Noël - où le cyclone Tracy a détruit les trois quarts de la ville. On file vers l'est, la côte sauvage où officie le guide Dean Hoath, 43 ans, vingt ans d'expérience du bush, yeux clairs, teint bronzé et barbe d'adolescent. Dean et les rangers ont la même obsession : les 10 000 crocodiles du parc national de Kakadu. Il y en a deux types : ceux d'eau douce, les plus «petits», et les autres, les plus dangereux, les salties, crocodiles de mer, jusqu'à sept mètres de long, pesant près d'une tonne, capables de vivre aussi dans l'eau non salée et de couper un canot en deux. Ceux-là dévorent tout : poissons, oiseaux, chauves-souris, buffles d'une demi-tonne et ***

ICI, 10 000 DANGEREUX SAURIENS RÈGNTENT SUR LES BRAS DE MER, LES RIVIÈRES ET LES MARAIS

Nouvelle Renault ZOE

© J. Steinlebner / F. Oirm / Renault Marketing SD Commerce.



Allez plus loin...

...prenez un



Gamme Nouvelle Renault ZOE : consommations min/max (Wh/km) : 172/177. Émissions de CO₂ : 0 à l'usage, hors pièces d'usure.



Tout proche du parc de Kakadu, où 5 000 sites rupestres ont été répertoriés, le mont sacré d'Injalak conserve de magnifiques parois peintes. Parmi les animaux les plus représentés, les barramundi, poissons à la chair nourrissante.



DEPUIS 20 000 ANS, À INJALAK, LES



ABORIGÈNES IMPRIMENT SUR LA ROCHE UN BESTIAIRE FABULEUX

REPÈRES

LE TRAIN DE LA DÉMESURE



2 979 kilomètres de voie ferrée.

54 heures de trajet (sans compter les excursions).

770 mètres de convoi en moyenne, soit 6,5 fois la longueur d'une rame de TGV.

3 «power vans» (wagons générateurs chargés de fournir l'électricité).

5 cuisines servant 600 000 plats par an.

6 classes de la cabine individuelle au wagon entier privatisé.

49 employés s'occupant de 400 passagers en moyenne.

126 ans de travaux et de retards (construction du tronçon Adélaïde-Alice Springs de 1878 à 1929, puis, en 2004, prolongation jusqu'à Darwin).

••• même les humains distraits. Ce sont des chasseurs silencieux qui peuvent courir jusqu'à dix-huit kilomètres heure et sauter, depuis l'eau, à 2,50 mètres de hauteur pour happer leur proie au vol ou réfugiée dans un arbre. «C'est la machine de chasse la plus efficace qu'on connaisse ici», grimace Dean. Le problème se pose surtout à la fin des inondations de la saison humide, quand l'eau se retire. Dans chaque trou d'eau, il reste peut-être un *salty*, silencieux et patient. Pour les débusquer, les rangers y posent de grosses boules de polyester enduites d'huile de poisson afin d'évaluer les traces de morsures. Deux traits presque rectilignes et réguliers révèlent un crocodile d'eau douce. Une morsure irrégulière en V, un crocodile de mer. Un *salty*, aussitôt capturé, est déplacé ou éliminé. Partout, à Kakadu, des panneaux avertissent : «Attention ! Crocodiles. Ne pas se baigner !» Ce qui n'empêche pas les accidents. Six morts en cinq ans pour 200 000 visiteurs par an, c'est peu, mais chaque drame pèse dans cette région touristique.

Autour d'Injalak, le mont sacré, tout est plus vide et silencieux

Les reptiles ne sont pas le seul danger pour le parc qui regorge d'un métal précieux : l'uranium, dont l'Australie est le troisième producteur mondial. Dean connaît Jeffrey Lee, un Aborigène de 48 ans surnommé «l'Homme qui a dit non». Mince et discret, en short et T-shirt, petite barbe, voix douce, ce ranger de Kakadu est en acier trempé. Il est aussi chef de clan, et les siens, les Djok, sont propriétaires traditionnels de 120 kilomètres carrés au cœur des 19 800 kilomètres carrés du parc national. Une enclave qui, en 1981, avait été exclue de Kakadu (site alors en cours d'inscription sur la liste Unesco du patrimoine mondial) parce que le père de Jeffrey avait donné une autorisation de forage à un consortium minier, Noranda. A sa mort, à la fin des années 1980, l'entreprise avait changé de main plusieurs fois, mais les industriels, toujours aussi sûrs d'eux, sont venus voir le gamin alors à peine âgé de 18 ans. Après les premiers forages, promettre, ils étaient décidés à exploiter la mine. Ils ont montré leur chéquier, parlé d'un premier versement d'un million de dollars, d'énormes royalties à vie... et Jeffrey a dit non. Parce que, martèle-t-il aujourd'hui, «l'argent va et vient, mais la terre se perd pour toujours». Le forage a été arrêté, mais le bail signé par le père courait encore. Alors, Jeffrey s'est battu pour que le gouvernement australien accepte d'intégrer ses terres dans le parc. Chose promise en 2010. Enfin, il est allé jusqu'au siège de l'Unesco à Paris, avec son neveu, appuyer la demande d'inscription de son bien sur la fameuse liste. En juin 2011, l'organisation onusienne lui a accordé ce qu'il demandait. Les industriels ont perdu. Lui a sauvé sa terre. •••

Pourquoi protéger ses données personnelles ? Et comment ?

Virus, vol de données, cyber-harcèlement, usurpation d'identité... notre vie derrière l'écran comporte des risques, immatériels mais bien réels.
 Pourquoi les connaître ? Comment s'en protéger ? Que faire en cas de problème ? Conseils d'experts pour lutter contre ce nouveau problème de société.



Nouveaux outils, nouveaux risques

Les outils en ligne occupent une place toujours plus importante dans nos vies. Et si tous ces services contribuent à améliorer notre quotidien, ce sont autant de portes d'entrée pour ceux qui en veulent à nos données personnelles : adresse email, données bancaires, informations sur nous, nos enfants, nos habitudes de vie... Ce que nous laissons derrière nous se marchande à prix d'or.

Que faire pour se protéger ? Renoncer à utiliser internet ? Non, mais éviter de devenir une proie facile. Achats en ligne, email, mots de passe, réseaux sociaux : le site mesdatasetmoi.fr propose à chacun de tester ses pratiques grâce à des outils ludiques et informe sur les bons usages à adopter.

Comment se protéger ?

Des solutions existent : sécuriser sa navigation et ses transactions avec un pack logiciel, sauvegarder ses documents importants sur un espace de stockage sécurisé hébergé en France, ou encore recourir à une protection juridique pour se prémunir de certains risques (litiges, vol de données, atteinte à la vie privée).... MAIF propose des solutions concrètes et négocie même des offres avec des partenaires pour offrir un service à moindre coût, notamment en cas de situation critique. En matière de sécurité numérique, mieux vaut prévenir que guérir. En savoir plus sur www.maif.fr/securitenumérique

Aide aux victimes.

MAIF a rejoint en tant qu'expert le dispositif national cybermalveillance.gouv.fr, une plateforme destinée aux particuliers, entreprises et collectivités territoriales qui réunit pouvoirs publics, organismes de défense des consommateurs et acteurs de référence pour proposer des solutions de protection aux victimes d'actes malveillants.





Les voyageurs du Ghan sont à 70 % australiens. Depuis 2016, le train est monté en gamme (ici le Lounge Bar). Concurrencé par les vols low cost, la compagnie a dû fermer la Red Class, où l'on voyageait en sièges inclinés.

••• Allons plus loin ! Vers l'est, le long de la côte, jusqu'à la terre d'Arnhem, réserve aborigène interdite sans autorisation. Une terre nue, quasi vierge, à 650 kilomètres à l'est de Darwin. Sur la carte, muette, ce n'est qu'une étendue beige uniforme, réticente au tourisme. De Kakadu, la route franchit un passage à gué où l'on évite la carcasse d'une voiture écrasée contre les rochers par le courant. D'un côté, l'asphalte lisse ; de l'autre, une piste en terre rouge, creusée de ravines. Sentiment d'être propulsé ailleurs, «chez eux», sur la terre d'origine des Gunwinggu, célèbre pour son mont sacré, Injalak. Ici, tout est plus vide, plus silencieux, et le décor est un invraisemblable amas de ferraille, de moteurs cassés et de pièces détachées. Quelques dizaines d'habitants dans des maisons de tôle, un poste de police, une école et, surtout, un centre d'art créé par le gouvernement pour aider la population à vendre sa production. Sous un auvent, les hommes peignent. Un caillou rouge ou jaune écrasé sur une pierre, de l'argile blanche, une tige d'herbe pour pinceau et, sous leurs doigts naissent des tableaux fantastiques qui racontent la légende des lieux. Pas de *dot painting* comme à Alice Springs, mais des scènes de chasse, des guerriers effilés, des poisons et des kangourous.

Ezariah Kelly, 37 ans, a commencé à peindre dès l'enfance. Quand il pose son pinceau végétal, c'est pour nous guider dans la fournaise jusqu'au cœur d'Injalak. Haute de 250 mètres, la montagne sacrée forme une masse de grès rouge que la pluie a creusée de mille grottes. On grimpe en s'insinuant par des passages de moins d'un mètre de large, surplombés par la masse écrasante. Soudain, face à soi, une grotte, des parois et, devant, au-dessus,

NOS PARTENAIRES POUR CE REPORTAGE

SE RENDRE EN AUSTRALIE

Singapore Airlines vole de Paris vers Adélaïde et Darwin via Singapour. A bord, 1 500 programmes à la carte dont 300 films. Possibilité, lors du transit à Singapour, de découvrir la ville et son aéroport futuriste en quelques heures seulement. Vol A/R à partir de 930 € TTC. singaporeair.com

FAIRE LA TRAVERSÉE EN TRAIN

1 à 2 départs par semaine dans chaque sens, à réserver plusieurs mois à l'avance. Diverses formules dont la traversée sud-nord
3 jours/2 nuits à bord avec excursions à Alice Springs et Katherine, à partir de 1 220 €. Ou un séjour 8 jours/7 nuits avec visite de Darwin et du Kakadu, puis traversée nord-sud, à partir de 1 990 €.
Infos : journeybeyondrail.com

PLANIFIER SES VISITES AUX ESCALES

Nombreuses informations sur les sites des offices de tourisme. Pour Adélaïde : fr.southaustralia.com Pour Alice Springs, Darwin et le parc national de Kakadu : northernterritory.com

les couleurs ocre rouge, jaune et blanc. C'est ici que se faisaient autrefois les cérémonies traditionnelles secrètes interdites aux femmes et aux non-initiés. D'ailleurs, on n'hésitait pas à crever avec une épine l'œil de celui qui avait vu ce qu'il ne devait pas voir. Ezariah raconte, d'une voix presque inaudible. Voici le «rêve» du Porc-Epic et de la Tortue. Deux amies, dont la mère d'une petite fille. Elles ont faim. La mère part chasser. Les jours passent, l'autre, affamée, tue et mange l'enfant. Colère de la mère qui revient. Commence une lutte à mort entre les ex-amies. Une sagaaie se plante dans l'épaule de l'une qui réplique par un jet de pierre qui frappe l'autre au dos. L'une se transformera en porc-épic et l'autre en tortue. Et pour ne plus jamais se rencontrer, l'une vit désormais dans la forêt et l'autre dans l'eau des étangs.

Quand un cri d'aigle perce le silence, Ezariah se lève et marche jusqu'à une faille cachée entre les rochers. Au fond, un crâne et des ossements serrés dans un tissu végétal : le cimetière des Aborigènes. Celui que préfèrent encore beaucoup des gens du clan plutôt que le cimetière d'en bas, moderne et réglementaire. Sur le chemin du retour, Ezariah enflamme les herbes sèches, si hautes qu'elles rendent la progression difficile. Il repart en laissant derrière lui une montagne qui brûle. La fumée apaise les esprits, le rite est respecté. Ezariah est en paix et peut redescendre d'Injalak pour reprendre son pinceau et raconter en couleurs, encore et encore, l'histoire de la création de son monde, à des années-lumière d'Adélaïde. ■

Jean-Paul Mari

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO+

VOUS N'AVIEZ JAMAIS GOÛTÉ UN CAFÉ PAREIL.

Comme chaque café est une invitation à voyager, commençons donc par déplier une carte (oui, une carte. Internet et la géolocalisation n'existaient pas au siècle dernier, aux origines de notre café). Le Salvador La Joya est cultivé au Salvador (côte ouest de l'Amérique centrale). Vous pointez du doigt le Salvador et, soudain, vous apercevez de nombreuses tâches vertes. Ce sont des reliefs. Et pas des moindres. 75 volcans se dressent sur les terres du Salvador. Là, vous commencez à comprendre. Les éruptions répétées depuis des millénaires sont à l'origine d'une terre incroyablement fertile et propice à l'épanouissement des arbres de cafier dont notre Salvador La Joya. Ici, rien n'est fait au hasard. La récolte est sélective. Chaque cerise de café mûrit et sèche naturellement sur le cafier afin d'en développer toutes les saveurs. Les connaisseurs apprécieront.

Les autres se laisseront séduire par cet Arabica grand cru, issu de la

variété Bourbon, un profil gustatif tout en rondeur et équilibré grâce à ses notes acidulées, fruitées et chocolatées. Alors oui bien sûr, chez

E.Leclerc, en plus d'être au meilleur prix, nos cafés sont au goût de tous. En poursuivant votre voyage avec notre sélection L'origine du goût, vous découvrirez aussi le Moka Harrar d'Ethiopie, un café d'exception avec beaucoup de corps et une belle intensité aromatique. Toujours en Afrique, le Malawi Pamwamba, lui, se révèle plus doux, avec ses arômes vanillés et des notes subtiles d'agrumes. Enfin le Sigri, de Papouasie Nouvelle-Guinée, se vit comme une expérience, un voyage gustatif unique, avec un café légè-

rement salé associé à des notes épiciées et florales. Étonnant. D'ailleurs, chez E.Leclerc on parie qu'il en ira de même à chaque fois que vous découvrirez un nouveau produit de notre collection L'origine du goût.



E.Leclerc L

Découvrez toute notre collection sur www.loriginedugout.fr

Les capsules L'origine du goût sont compatibles Nespresso® (marque appartenant à un tiers n'ayant aucun lien avec L'origine du goût).





Deux kilos de chair et de plumes face à l'océan en furie... Cette bataille inégale est le lot du gorfou sauteur, oiseau qui passe des mois en haute mer.



Au cœur des cinquantièmes hurlants



LES MALOUINES, UN BOUT
DU MONDE ASSAILLI
PAR LES VENTS À L'EST DE
LA TERRE DE FEU.
QUELQUE 750 ÎLES ET
ÎLOTS, À LA FOIS
TERRITOIRE BRITANNIQUE
ET SANCTUAIRE POUR LA
FAUNE MARINE. LE
PHOTOGRAPHE FRANÇAIS
STANLEY LEROUX,
FASCINÉ, S'Y EST RENDU
QUATRE FOIS.

PAR MATHILDE SALJOURGI (TEXTE)
ET STANLEY LEROUX (PHOTOS)



Comme tous les manchots, les gorfous sauteurs subantarctiques, coiffés de leurs aigrettes jaunes, ne viennent à terre que pour muer et se reproduire.



Patauds sur la terre ferme, ces oiseaux se révèlent être de formidables nageurs



La route plus simple ...

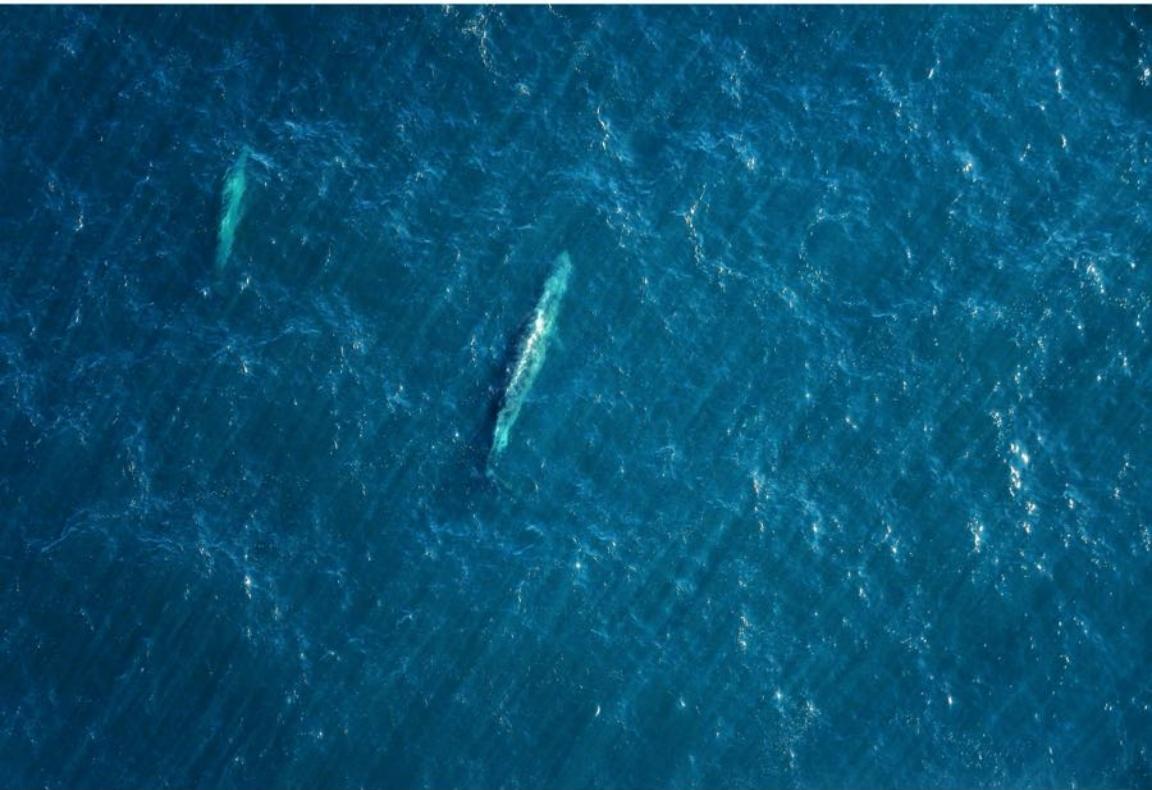


... conduisez en mode plaisir

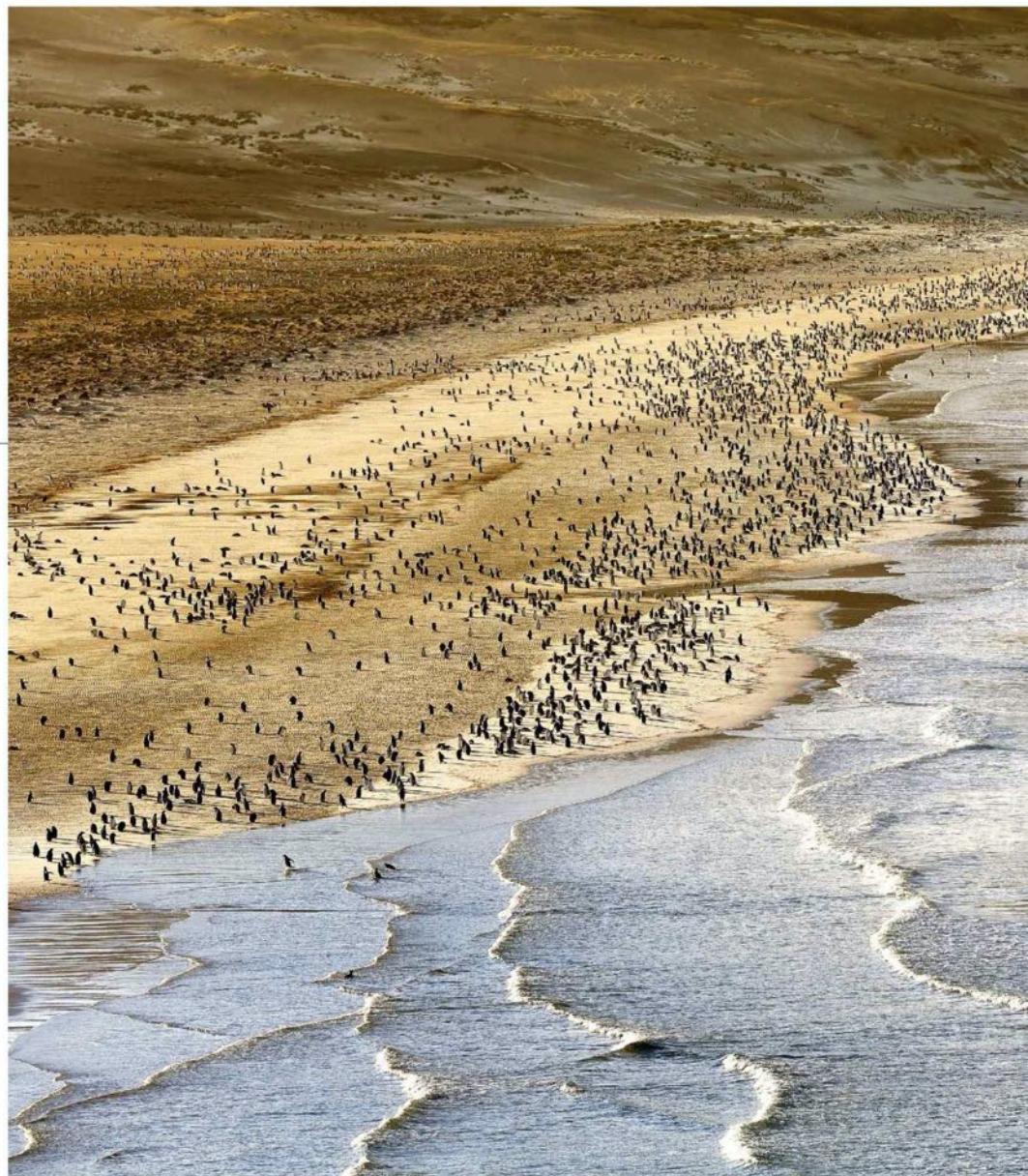




Plus qu'un phoque, un titan ! L'éléphant de mer austral, ici photographié sur l'île des Lions de mer, peut mesurer jusqu'à 6 mètres pour 3,7 tonnes.



**Ces centaines d'îles,
la plupart inhabitées,
sont un havre pour
les animaux marins**



De décembre à mars, l'archipel accueille la plus grande colonie de manchots papous au monde, qui rassemble quelque 120 000 couples.



Durant l'été austral,
les côtes font
office de pouponnière
pour manchots



Une ombre plane sur les îles : celle des labbes antarctiques (à droite), qui peuvent atteindre 1,60 mètre d'envergure. Ces redoutables oiseaux volent le poisson péché par d'autres espèces, dont ils dévorent également œufs et oisillons. Parmi les oiseaux visés, les manchots royaux (en haut) – dont le plumage velouté de noir, jaune et orangé rappelle celui de leurs célèbres cousins, les manchots empereurs qui vivent en Antarctique –, les brassemers des Malouines (au centre), qui résident dans l'archipel à l'année, ou les gorfous sauteurs (en bas), qui nichent sur les falaises.



Sous ces latitudes,
des vents tempétueux
mugissent
sans discontinuer



Ces oiseaux n'ont pas été chassés par l'homme. On peut les approcher... avec de la patience»

Sous ces latitudes que l'on nomme les cinquantièmes hurlants, à 1 200 kilomètres au nord de l'Antarctique et à 400 kilomètres à l'est de la Terre de Feu, se déroule une scène poignante. Deux gorfous sauteurs sont ballottés par les flots déchainés de l'Atlantique. Puis, propulsés par les vagues, ces oiseaux de la famille des manchots – donc incapables de voler – s'écrasent contre une falaise de l'île des Lions de mer, dans le sud de l'archipel des Malouines. Une fois, deux fois, dix fois... Jusqu'à ce que, dans un tourbillon d'éclume, les malheureux parviennent à s'agripper à la roche. Une victoire. Et le début d'une course contre la montre : il leur faut alors gravir la paroi raide et glissante avant qu'une nouvelle vague ne les emporte. La survie de la colonie en dépend car durant la période de reproduction, entre octobre et avril, ces oiseaux quittent la haute mer pour nidifier au sommet des falaises. Et doivent, jour après jour, rapporter de quoi nourrir leur progéniture – du poisson, du krill et autres crustacés. Mais l'escalade est ardue : un



Le coucher du soleil annonce les retrouvailles : les couples de gorfous sauteurs, partis pêcher toute la journée, regagnent la colonie pour nourrir les oisillons.



STANLEY LEROUX
PHOTOGRAPHE

C'est le hasard qui l'a mené, à 28 ans, aux îles Malouines. Fasciné par cet archipel, Stanley Leroux s'y est rendu chaque année entre 2013 et 2016. Son travail est rassemblé dans le beau livre *Cinquantièmes hurlants, îles Falkland* (éd. Heredium, 39 €).

faux pas, et c'est la dégringolade et le retour à la case départ dans le tumulte de l'océan.

Au rythme d'un séjour par an entre 2013 et 2016, le photographe Stanley Leroux pu capturer les instants de vie d'une riche faune marine : éléphants de mer, rorquals boréals et surtout oiseaux marins par millions. Une soixantaine d'espèces se reproduisent dans l'archipel, dont cinq appartiennent aux manchots : royaux, papous, de Magellan, ainsi que des gorfous dorés et sauteurs – ces derniers étant classés comme espèce vulnérable. Dans ces îles britanniques subantarctiques (Falkland, en anglais, et Malouines, en espagnol) revendiquées par l'Argentine, théâtre en 1982 d'une guerre entre Buenos Aires et Londres, vivent 3 000 personnes. Dès que l'on s'éloigne des rares bourgades, on découvre une nature vierge d'une beauté étrange : des étendues plates hérissées de tussack, une herbe qui pousse jusqu'à deux mètres de haut, en touffes si denses que l'on pourrait s'y perdre. L'environnement est rude. Non pas à cause des températures (entre -1 et 13 °C en moyenne), mais du fait des vents : impossible de passer toute une journée en pleine nature avec ce souffle permanent.

«Ici, les oiseaux n'ont pas été chassés par l'homme, on peut donc les approcher, avec de la patience, raconte le photographe. J'ai pris des images à trente centimètres parfois... Après avoir avancé pas à pas des heures durant, pour ne pas les effrayer.» Ne pas déranger les colonies est pour lui un principe, quitte à se priver d'une bonne photo. «Sur l'île Saunders se trouve un spot connu des photographes, où des gorfous sauteurs s'arrêtent sous une source, comme s'ils prenaient une douche ! poursuit Stanley Leroux. Mais pour y accéder, il faut traverser la colonie. A chacun de mes pas, un oiseau reculait à gauche, à droite, empiétant sur l'espace de ses voisins. Or ce sont des animaux territoriaux...» En quelques minutes, la présence du photographe a créé une agitation et une cacophonie telles qu'il a rebroussé chemin. Ce qui ne l'a pas empêché de rapporter des dizaines d'autres clichés étonnantes. ■

Mathilde Saljougui

► Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO+



Nous aussi on était au Bourget. La preuve.

Le Grand California. Conçu pour le grand air, présenté en plein air. Retrouvez les photos de l'avant-première nationale au Bourget-du-Lac sur lautrebourget.fr



Volkswagen Group France, SA au capital de 198 502 510 €, 11 avenue de Bourronne – 02600 Villers-Cotterêts, RCS Soissons 832 277 370). Cycles mixtes consommations (l/100 km) et rejets de CO₂ (g/km) Grand California : données non disponibles au 04/09/2019, véhicule en cours d'homologation. Véhicule présenté en avant-première en pré-lancement, disponible à la commande début Décembre 2019.

Volkswagen Véhicules Utilitaires recommande Castrol EDGE Professional.

EN COUVERTURE



LES ADOS AVEC LES ADOS, LES SUMOS AVEC LES SUMOS... DANS LA MÉGAPOLÉ

PANORAMA

Cinq quartiers aux fortes identités P. 56

LA CARTE

Quinze quartiers qui méritent le détour P. 66

MITAKA

Chez les paysans de la capitale P. 68

SUGAMO

L'empire des cheveux blancs P. 74



Scène typique du quartier traditionnel d'Asakusa. Deux jeunes femmes posent en yukata (sorte de kimono léger) devant le Kaminarimon (porte du Tonnerre), qui marque l'entrée du temple Sensō-ji.

JAPONAISE, ON VIT, ON SORT, ON TRAVAILLE ENTRE SOI. FASCINANT.

LA BAIE
Côté mer, tout est possible P. 80

KOENJI
Le bastion des doux rebelles P. 86

LE GUIDE
Sur les traces de nos reporters P. 91



sir ...

...entrez dans une nouvelle dimension.



SHIMOKITAZAWA



UN REPAIRE BOHÈME ET BRANCHÉ Ses innombrables friperies, cafés ou disquaires donnent à Shimokitazawa des airs de Greenwich Village. On y croise une population aînée, plus jeune (38 % de 15 à 34 ans) que dans le reste de la capitale (22 %), séduite par la présence historique de nombreux artistes, de studios de répétition et de salles de spectacles, implantés dans ce quartier avant que les loyers n'explosonnent il y a quinze ans. Autre atout de ce coin ayant échappé aux destructions de 1945, son charme villageois. Ses rues étroites, au bâti de faible hauteur, suivent le tracé des chemins des anciennes rizières jadis nombreuses.



Ei Nakamura / Alamy/Hemis.fr





AU BONHEUR DES ADOS
Cheveux rose fluo et vêtements improbables : le quartier d'Harajuku symbolise la mode tokyoïte. C'est sa rénovation pour les JO de 1964 qui a attiré dans ce lieu proche du stade de Yoyogi revues de mode, studios photo et créateurs (Kansai Yamamoto, designer phare des années 1970 et 1980, a débuté ici). Mais l'arrivée, il y a trente ans, de centres commerciaux dédiés à la mode a fait évoluer Harajuku en temple de la consommation pour ados. A présent, il accueille des boutiques bon marché (rue Takeshita, photo), des enseignes de luxe (avenue Omotesando) et, à nouveau, des créateurs (ruelles d'Ura-Harajuku).

**H
A
R
A
J
U
K
U**



DANS LES RUELLES DES BOUQUINISTES Ne pas se fier à sa forêt d'immeubles. Le quartier de Kanda (vu ici depuis la station de métro du même nom) est en réalité très vivant. On vient y chiner tout ce qui s'imprime et se lit, polars ou mangas, anciennes cartes de l'époque d'Edo, estampes ou magazines, avec une préférence pour l'occasion et les éditions rares. Touristes de passage et étudiants des universités alentour (Chūō, Hösei, Nihon, Meiji) flânen dans la rue Yasukuni-dōri et les ruelles adjacentes saturées de librairies et de stands en plein air. Une spécialisation qui remonte à la fin du XIX^e siècle, quand l'université Chūō s'installa à Kanda.







LUXE, CALME ET VOLUPTE
C'est l'épicentre d'un Tokyo chic, propre et paisible, celui des ambassades, des expatriés et des belles résidences. On repère Ebisu à l'incongru château de style Louis XIII (en arrière-plan sur l'image) qui abrite un des restaurants tokyoites de Joël Robuchon. Ce fut pourtant longtemps un quartier ouvrier constitué autour de la brasserie Ebisu, dont il tire son nom. Ouverte en 1890, cette dernière ferma définitivement ses portes en 1988 pour laisser place à un complexe résidentiel, commercial et culturel. Portées par la bulle immobilière des années 1990, les classes moyennes aisées sont alors venues s'installer ici.



CHEZ LE PETIT PEUPLE DE TOKYO Touristique, et en même temps populaire et authentique, Asakusa est un peu le Montmartre de Tokyo. On y parle avec gouaille, les tables sont disposées à même la rue, et les spectacles à l'ancienne (théâtre, festivals), fréquents. Son temple, le Sensō-ji (fondé en 625), attire voyageurs, geishas, sumos et yakuzas. Gourmets et gourmands se retrouvent dans les gergotes conviviales de Hoppy-dōri (photo), ou bien arpentent Kappabashi-dōri, haut-lieu de la vaisselle et des ustensiles de cuisine. Quant à ses ruelles, on y croise un très grand nombre de résidents âgés qui incarnent le petit peuple de Tokyo.







RENAULT
La vie, avec passion

Nouvelle Renault ZOE.

La voiture électrique
qui ne change rien
à votre quotidien
et ça change tout!

Allez plus loin. Jusqu'à 395 km d'autonomie⁽¹⁾.

Nouvelle ZOE repousse les limites et étend ainsi son autonomie jusqu'à 395 kilomètres⁽¹⁾. Elle est dotée d'un moteur 100% électrique de 135 ch. Nouveau plaisir de conduite avec sa boîte automatique et son nouveau Mode B⁽²⁾.

Rechargez n'importe où.

Libre de recharger Nouvelle ZOE n'importe où, à domicile, au bureau ou ailleurs : son chargeur Caméléon^{TM(3)} s'adapte à toutes les situations ! Libre de recharger encore plus vite avec la charge rapide⁽⁴⁾, vous retrouvez jusqu'à 150 km d'autonomie en seulement 30 min. Libre comme Nouvelle ZOE.

Conduisez en mode plaisir.

Tellement différente. Tellement facile à vivre. Tellement futuriste. Votre route se dessine sur son écran multimédia EASY LINK 9,3"⁽⁵⁾. Votre smartphone se recharge sans fil sur le chargeur à induction. Et vous souriez, heureux de la vie en Nouvelle ZOE.

Multipliez le confort par 5.

Un habitacle moderne, spacieux et silencieux où 5 personnes voyagent sereinement, où l'on s'entend discuter. Un large coffre de 338 litres... Nouvelle ZOE redéfinit le plaisir d'une conduite 100% électrique. À son bord, on regrette presque que le trajet soit si court.

ZE

(1) Jusqu'à 395 kilomètres d'autonomie WLTP (Worldwide harmonized Light vehicles Test Procedures), selon version et équipements. (2) Mode B : décélération accentuée permettant une utilisation réduite de la pédale de frein. (3) Chargeur Caméléon™ adaptatif jusqu'à 22 kW. (4) Prise Combo DC (courant continu) 50 kW pour charge rapide. En option. (5) De série ou en option.





CES QUINZE QUARTIERS MÉRITENT LE DÉTOUR

1. Mitaka Chez les paysans de la capitale [Lire p. 68](#)

2. Kichijoji Voici le nouveau quartier bourgeois-bohème de l'ouest tokyoïte. Ses ruelles calmes, ses ateliers d'artisans et ses maisons à l'architecture atypique attirent de plus en plus de jeunes familles aux revenus élevés.

3. Koenji Le bastion des doux rebelles [Lire p. 86](#)

4. Shimokitazawa Un repaire bohème et branché [Lire p. 56](#)

5. Shin-Okubo Auparavant pauvres et mal famées, ces rues où se retrouvaient les immigrés coréens sont aujourd'hui jeunes et à la mode. On y vient écumer les magasins de K-pop ou déguster un bibimbap. Et bien d'autres cuisines,

car la Korea Town, très vivante, accueille désormais les communautés africaine, vietnamienne, pakistanaise...

6. Harajuku Au bonheur des ados [Lire p. 58](#)

7. Ebisu Luxe, calme et volupté [Lire p. 62](#)

8. Sugamo L'empire des cheveux blancs [Lire p. 74](#)

9. Nippori Ces ruelles préservées, évocatrices du Japon d'avant-guerre, voient désormais affluer vers leur centaine d'échoppes de textiles (vente de tissus au mètre et friperies) une clientèle jeune, férue de loisirs créatifs et de recyclage.

10. Asakusa Chez le petit peuple de Tokyo [Lire p. 64](#)

11. Kanda Dans les ruelles des bouquinistes [Lire p. 60](#)

12. Akihabara Zébré de 10 000 néons, ce quartier autrefois uniquement dédié à la vente de produits high-tech est devenu le grand rendez-vous des amateurs

de culture pop japonaise : mangas, anime, cosplay...

13. Ryogoku C'est le point de rencontre des sumos : ils s'y entraînent, s'y affrontent lors de grands tournois, y achètent leurs costumes et s'y nourrissent de plats spécialement conçus pour eux. En 2020, ils «préteront» leur stade fétiche, le Kokugikan, pour les épreuves de boxe des JO.

14. La baie Côté mer, tout est possible [Lire p. 80](#)

15. Tateishi Un quartier typique de la Shitamachi, la partie basse de Tokyo. Des maisons en bois bringuebalantes, des allées commercantes décrépites et des habitants dont le mode de vie est resté traditionnel. Depuis dix ans, les autres Tokyoïtes s'y pressent pour déguster sa street food, réputée bon marché.

Des plants d'aubergine, au pied des immeubles. Une scène typique dans cette banlieue de Tokyo, dont un tiers des espaces sont naturels ou agricoles.





m
I
T
A
K
A



Photos: James Whitlow Delano / Spa

CHEZ LES PAYSANS DE LA CAPITALE

Patates douces, riz, indigotiers... A trente minutes du centre de Tokyo, entre bitume et béton, tout pousse à Mitaka, un coin où citadins et fermiers cohabitent depuis un siècle.

PAR SOPHIA MARCHESIN (TEXTE) ET JAMES WHITLOW DELANO (PHOTOS)

S

ur une étroite parcelle fraîchement labourée, un petit sillon irrégulier a été tracé par le passage d'un gros matou. L'intrus est connu des riverains : «Chaque fois qu'il vient crêcher dans la maison d'en face, il traverse mon champ, plaisante Jun Kamoshida. Mais un chat, ça cause moins de dégâts qu'un cerf ou un sanglier !» Agé de 33 ans, Jun, l'un des plus jeunes agriculteurs de Mitaka, petite ville accueillie à Tokyo, fait référence aux déboires de ses confrères travaillant à une soixantaine de kilomètres de là, contraints d'installer des clôtures électriques pour protéger leurs cultures des bêtes

sauvages. Même si, par le plus pur des hasards, un animal s'aventurerait jusqu'à Mitaka, le champ de Jun ne courrait aucun risque : ici, maisons et immeubles servent d'enclos aux terres cultivées.

A seulement trente minutes en métro du quartier de Shinjuku, cœur urbain le plus bouillonnant au monde, Mitaka, que les Japonais considèrent comme faisant partie intégrante de Tokyo, a des airs de campagne bucolique. Un tiers de son paysage est occupé par des forêts, des cours d'eau, et surtout par des espaces voués à l'agriculture urbaine. Pas celle, ultramoderne, des fermes ***

••• aquaponiques installées dans des immeubles design. Non, ici, à côté des autoroutes, le long des barres d'immeubles et des supermarchés, au beau milieu des zones pavillonnaires, on cultive la terre à l'ancienne sur des petites parcelles de 6 000 mètres carrés en moyenne. Quelque 151 hectares (soit 10 % de ce microterritoire de seize kilomètres carrés) sont occupés par des serres regorgeant de légumes, des vergers, des rizières, ainsi que des champs dits «secs» (par opposition à ceux où poussent des cultures qui doivent être immergées tels le taro ou le riz). Cet urbanisme est typique de ce que les géographes nomment le *konjaku*, banlieue jouxtant les grandes métropoles japonaises, où les activités urbaines et rurales s'imbriquent parfaitement.

Comme une demi-douzaine d'autres municipalités, Mitaka a poussé sur un vaste plateau fertile bordant l'ouest de Tokyo sur soixante kilomètres. Il y a un siècle encore, les seules traces humaines sur ces terres se résument aux parcelles sculptées

par la houe des riziculteurs et à quelques résidences secondaires de *daimyō* (dignitaires guerriers). Puis l'urbanisation a commencé. Les citadins ont déferlé en deux vagues. La première après le tremblement de terre de 1923 (plus de 100 000 morts à Tokyo, suite notamment à un incendie devenu incontrôlable à cause de la trop forte densité de la ville) : on est venu par milliers se sentir en sécurité sur ce plateau quasi désert. La seconde a été déclenchée par les bombardements du centre de Tokyo en 1945, puis a gonflé avec l'essor économique des années 1950 à 1970 : les néo-urbains ont colonisé ce coin qui leur rappelaient les villages de leur enfance.

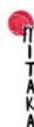
A deux pas des studios Ghibli, une ferme centenaire

La démographie s'est embalée : 6 500 habitants en 1926, 158 000 en 1975, 180 000 aujourd'hui. Dans le même temps, la population de paysans a fondu : ils n'avaient pas été recensés en 1926, mais sont passés de 2 679 en 1975 à 881. Néanmoins, ce quartier reste l'un de ceux où les agriculteurs résistent le mieux. Dans l'arrondissement voisin de Setagaya, ils ne sont plus que 342 pour... 900 000 habitants. Et les paysans de Mitaka, importants propriétaires fonciers, garants des traditions, continuent à avoir une voix prépondérante dans la gestion de cette communauté mitiadine mi-campagnarde.

Au calme dans une ruelle, alors qu'à deux blocs de là une foule de visiteurs se précipitent vers le musée des célèbres studios Ghibli, fondés par le grand maître japonais de l'animation Hayao Miyazaki (*le Voyage de Chihiro, Princesse Mononoké...*), Jun Kamoshida cultive quarante-cinq variétés de fruits et légumes. Sa ferme tricentenaire n'est pas visible depuis la chaussée. Ce n'est que lorsqu'il lève son rideau de fer qu'on découvre son exploitation

de poche : 2 300 mètres carrés de cultures (soit une langue de terre coincée entre deux rangées de pavillons), un minitracteur de la taille d'une tondeuse autopartée et quelques étals, sur lesquels, tous les matins, il entrepose ses récoltes. Car, comme la majorité des paysans de Mitaka, Jun vend environ 30 % de ses produits en direct. Le reste part vers des coopératives, des magasins locaux, ou des restaurants chics de la capitale, comme *The Blind Donkey*, dans le quartier de Kanda. La sonnerie de l'école voisine retentit. Un avion passe, les cris des enfants résonnent dans la rue. Accroupi au milieu des herbes hautes, Jun coupe avec une fauille celles qui étouffent ses plants de poivron rouge. «Allez-y, vous pouvez croquer dedans !» propose le jeune homme en tendant fièrement l'un de ces légumes à la saveur incroyablement douce. Il fait partie des très rares agriculteurs de l'archipel à produire des légumes sans pesticides. Un paradoxe apparent, purement nippon. Dès l'école, les japonais grandissent dans un idéal d'harmonie avec la nature. On apprend aux enfants à s'occuper d'un potager, à observer les insectes, à respecter leur environnement proche. Et pourtant, l'idée d'une agriculture verte n'est ni d'actualité, ni sujet de débat. Le bio ne représente que 0,5 % de la surface cultivée (contre 7,5 % en France). Et les chartes sont moins drastiques qu'en Europe. «En agriculture biologique, certains pesticides de synthèse sont autorisés, mais chez moi, c'est 100 % naturel ! assure Jun, devant ses tas de compost. Je suis même persuadé qu'il y a plus d'intérêt à faire du bio en ville qu'à la campagne. Certes, il y a peut-être des problèmes liés à la pollution atmosphérique, mais aucun souci avec les voisins qui font de l'agriculture conventionnelle, car les maisons qui entourent ma terre l'empêchent d'être contaminée.» •••

ON APPREND AUX ENFANTS À S'OCCUPER D'UN POTAGER, À OBSERVER LES INSECTES



La passion de la terre réunit les agriculteurs, tel Jun Kamoshida (photo), et les urbains auxquels la mairie réserve des parcelles (en bas, la récolte au jardin partagé d'Osawa).

●●● Rares sont les jeunes comme Jun qui souhaitent reprendre l'exploitation familiale. Le métier est éreintant et peu rémunératrice. Il assure à Jun de quoi vivre simplement. Mais pour améliorer l'ordinaire, il anime aussi des conférences sur l'agriculture et l'horticulture biologiques. La plupart des revenus de ses frères voisins proviennent désormais de rentes immobilières : certains ont fait bâtir des immeubles qu'ils louent, d'autres sont même devenus promoteurs immobiliers. En quarante ans, la surface agricole a été divisée par deux. Mais, paradoxalement, les paysans restent très influents. Ces familles, basées ici depuis des siècles, perçoivent les nouveaux venus comme des invités. «Les anciens ont connu les temps où Mitaka n'était qu'un bourg», explique Ryō Tsukamoto, secrétaire général du comité d'agriculture à la mairie. Ce sont eux qui ont fait son histoire et perpétuent son identité d'îlot vert.»

On dit que l'empereur est le premier riziculteur du pays

Ici, comme dans tout le *konjūka*, les paysans sont très actifs au conseil municipal, dans les coopératives agricoles, parmi les collectifs de riverains, dans les groupes de parents d'élèves et même chez les pompiers volontaires. Représentants du droit coutumier, ces notables respectés continuent de transmettre les valeurs de la terre aux plus jeunes. Il y a dix ans, par exemple, un propriétaire sans héritier a décidé de vendre sa riziére à la mairie pour que les enfants de la ville apprennent à piquer des plants de riz. «Aujourd'hui, dans l'archipel, la riziculture est pratiquement mécanisée, la production de riz est moins importante que celle du soja ou du sarrasin, mais le riziculteur reste la figure de l'identité japonaise, on dit même que l'empereur est le premier riziculteur du pays», analyse Rémi ●●●





●●● Scoccimarro, géographe et chercheur à la Maison franco-japonaise de Tokyo. Dans les sociétés influencées par le confucianisme, le paysan reste à la base de la construction sociale. On le critique peu. Et il n'y a pas le clivage entre villes et campagnes qu'on trouve en France. En Europe, nous avons hérité la croyance que la campagne est le lieu du conservatisme et la ville celui du progrès. Les Japonais ne font pas cette distinction. » Les agriculteurs sont encore très respectés. C'est un électeur conservateur, fidèle, influent, qu'il faut choyer. Car quand leurs intérêts sont menacés, ils n'hésitent pas à aller manifester.

L'exploitation de Masao Sashida se cache dans un écrin de chênaies touffues. Ici, dans les hautes de Mitaka, le chant strident des cigales étouffe le brouhaha continu des voitures. «Quand j'étais petit, ma ferme était entourée de rizières, raconte l'homme, âgé de 80 ans. On s'entraînait entre voisins, mon père livrait ses légumes et son riz à Tokyo avec son vélo triporteur... cinquante kilomètres aller-retour.» Plus tard, Masao a repris l'élevage de porcs familial. Mais quand, en 1958, la première école a été construite à 500 mètres de sa ferme, les odeurs ont commencé à incommoder les nouveaux citadins. Ses enfants ont

été harcelés par d'autres élèves car ils sentaient trop la campagne. Alors, il a arrêté l'élevage. Aujourd'hui, il ne produit plus que des légumes. Il n'est pas le seul à avoir fait ce choix. Au fil des années, la quasi-totalité des rizières de Mitaka ont été remplacées par des vergers et des serres car le maraîchage nécessite moins d'espace que la culture du riz et s'avère plus rentable. Masao aurait pu s'accommoder de son sort. Mais, en 1974, il a décidé d'organiser une manifestation. «Le gouvernement a voulu augmenter les taxes sur le foncier agricole pour nous pousser à vendre nos terres, raconte-t-il. Alors nous sommes allés avec

nos tracteurs à Tokyo jusqu'à devant le Parlement. Nous étions 500. Cela n'a duré qu'une journée, mais cela a suffi pour que la réforme soit annulée», raconte le vieil homme au dos bien droit.

Aujourd'hui, le modèle d'agriculture urbaine qui fait le charme de Mitaka est menacé par un autre phénomène : le vieillissement de la population. La moyenne d'âge des paysans est de 65 ans. D'ici à vingt ans, un tiers des agriculteurs partant à la retraite seront sans successeurs (soit la même proportion qu'en France). Et on prédit une disparition progressive des surfaces cultivables. Mais pour l'instant, ce «village urbain» attire toujours plus de jeunes du centre-ville en quête d'une vie qu'ils imaginent plus saine. Pour préserver cet attrait, la mairie de Mitaka défend depuis trente ans une politique «verte», qui favorise à la fois la végétalisation et l'agriculture... tout en ménageant les promoteurs. «On trouve des compromis, explique Ryō Tsukamoto, secrétaire général du comité d'agriculture à la mairie. Si un promoteur

construit un immeuble d'une surface supérieure à 3 000 mètres carrés, il doit planter des arbres pour compenser les effets de l'îlot de chaleur qu'il vient de créer. On aide aussi ceux qui voudraient transformer un mur de béton en haie végétale.» En outre, la mairie maintient la taxe sur le foncier agricole au plus bas : 5 000 yens (41 euros) pour 1 000 mètres carrés, soit 200 fois moins que sur le bâti. La ville encourage aussi les jeunes agriculteurs à poursuivre leur activité en leur commandant directement des légumes pour les cantines scolaires et finance un collectif de quatre-vingt-dix bénévoles qui aident les paysans trop âgés à cultiver ou à récolter leur production. Enfin, elle a transformé sept champs en jardins partagés réservés aux habitants.

«Pour rien au monde je ne manquerais cette sortie !»

La piste cyclable qui mène à celui nommé Osawa longe une rivière, surplombe un champ piqué d'immenses pylônes électriques, puis débouche sur un plateau encadré d'un petit bois. La cinquantaine de chanceux qui y ont accès (la liste d'attente, d'un an, ne cesse de s'allonger) s'affairent à cultiver les vingt-cinq mètres carrés qui leur sont alloués. Keiko Kawamura, 47 ans, soigneusement maquillée, a gardé ses fragiles baskets en toile pour entretenir son petit coin de paradis. Elle présente fièrement un panier en osier rempli de feuilles d'indigotier, avec lesquelles elle confectionnera sa propre teinture bleue pour colorer ses vêtements. «Je faisais du jardinage sur mon balcon mais il me manquait un espace plus grand pour expérimenter des choses, et retrouver le plaisir de bêcher, de voir mes arbustes s'épanouir», dit-elle. Noboru Takita, 76 ans, qui cultive la parcelle d'en face, lui donne quelques conseils. A Mitaka, l'accès aux jardins partagés est ac-

cordé en priorité aux personnes âgées. Le retraité dit retrouver ici des liens de solidarité, perdus dans l'anonymat de la mégapole. «On s'ennuie tellement dans nos appartements, souffle-t-il. Heureusement que je peux venir ici ! Pour rien au monde je ne manquerais cette sortie.»

Norikazu Okobu, 47 ans, se fait une fête lui aussi de rapporter à la maison des patates douces et des tomates fraîchement cueillies. Il se prend même à rêver qu'un jour il s'installera comme agriculteur bio. Mais pas ici : il sait qu'à Mitaka, les paysans sont plus fermés qu'à la campagne. Chacun protège le peu de terre qui lui reste, pas question de vendre à un «étranger». Et le foncier coûte très cher : de 2 000 euros le mètre carré pour les rizières les plus éloignées à 18 000 pour un terrain près de la gare. Il pense s'installer à cinquante kilomètres de la, au pied des montagnes qui bordent la capitale. Là-bas, les rizières sont abandonnées, la nature reprend ses droits, les bras sont les bienvenus dans les villages en déclin. Le mètre carré y est estimé à 250 euros... Et puis, on encourage les nouveaux venus. Mais en attendant, ce directeur de maison de retraite se satisfait de son petit domaine. «Dans mon métier, je passe mon temps à voir des forces vitales qui déclinent, dit-il, faisant allusion à l'âge de ses pensionnaires. Sans parler du stress quotidien des transports. Alors qu'ici, je vois les légumes pousser, c'est revigorant !» Au pied de plants d'arachide, il arrache avec minutie les herbes folles. «Dans ce jardin, je peux décharger l'énergie négative accumulée.» Il cueille une goya (un concombre amer). «Regardez, je fais naître la vie !» s'exclame-t-il soudain. A vingt-cinq kilomètres des néons et du vacarme, la terre est une fabrique de rêves, un espace de liberté. ■

Sophia Marchesin

LE CHANT STRIDENT DES CIGALES ÉTOUFFE LE BROUHAHA DES VOITURES

MITAKA

Grand sourire pour ce porteur d'un autel shintoïste lors du défilé du Keirō no Hi (jour férié dédié au respect des aînés), en septembre dernier.





S
U
G
A
M
O

Photos: James Whitlow Delano / Spa

L'EMPIRE DES CHEVEUX BLANCS

C'est le lieu de sortie favori des personnes âgées. Elles viennent ici faire de la gym ou déguster des plats aux saveurs d'antan. Leur but : conjurer le temps qui passe et la solitude.

PAR GUILLAUME LOIRET (TEXTE) ET JAMES WHITLOW DELANO (PHOTOS)

C

'est son tour. Kazumasa Nonaka se lève, trotte vers la petite scène et prend le micro. Il s'est fait beau, avec sa chemise blanche et ses cheveux peignés en arrière. La musique démarre. D'une voix un peu chevrotante, il entonne *Hakata-yobune* («les bateaux de nuit de Hakata»). Sur les canapés face à lui, le public est conquis. On tape du pied, on se pousse de l'épaule. Pourtant, il n'est que 13 h 30 et, à bien regarder la petite salle du karaoke Mukashi no Uta («chansons du bon vieux temps»), les clients sont loin d'être adolescentes. En fait, la moyenne d'âge dépasse 80 ans. La patronne, Mariko Saito,

observe M. Nonaka donner de la voix : «Il a 88 ans ! Et cela fait plus de vingt ans que je le vois ici, dit-elle. Ce sont tous des habitués, des retraités, qui viennent plusieurs fois par semaine.» M^{me} Saito a «perdu» beaucoup de clients, et ferme parfois pour se rendre à des enterrements. Mais ce vendredi, les mélomanes aux cheveux blancs ont l'air en pleine forme. «Je peux vous dire que c'est moi la plus fatiguée !» souffle la propriétaire. Quand ils quitteront ce sous-sol à la déco rétro, certains iront faire des courses, d'autres avaler un morceau. Et, pourquoi pas, retrouver des amis. Car à ***

Conseil n°7

Pour éviter les mauvais tours, sécurisez votre compte à double tour.



Avec le Check-up Sécurité, protégez votre compte Google en quelques minutes. Vous pouvez, par exemple, vérifier les appareils connectés à votre compte.

Google™

Plus de solutions pour naviguer sereinement
[sur g.co/centredesecurite](http://g.co/centredesecurite)

●●● Sugamo, quartier du nord de Tokyo, les seniors ont décidé de profiter de la vie.

Le Grand Tokyo (qui englobe la préfecture métropolitaine et sept préfectures voisines) est à la fois l'agglomération la plus peuplée du monde et celle qui compte le plus de personnes âgées, avec 25,7 % de ses quarante millions d'habitants dépassant les 65 ans. Pourtant, lorsqu'on se promène dans les quartiers touristiques et dynamiques de Kichijoji, Setagaya, Ueno ou Ginza, on croise des Japonais de tous âges. A Tokyo, les seniors ne se remarquent pas trop... sauf à Sugamo ! Car dans cette ville segmentée, où les communautés se réunissent par quartiers – sumos à Ryōgoku, ados à

dobōchan (terme affectueux pour «grand-mère») attendant des retardataires. Les voilà rassemblées, qui arpencent le plus célèbre shōtengai (voie commerçante) des retraités, la rue Jizō-dōri. Là, des haut-parleurs font retentir des airs d'autrefois et des plans inclinés facilitent l'accès aux fauteuils roulants. La centaine de boutiques fait tout pour attirer son cœur de cible. Une onglerie a même inventé la réduction ad hoc : elle propose une remise de 60 % aux plus de 60 ans, de 70 % aux plus de 70 ans, et ainsi de suite. Certaines centaines viennent donc se faire manucurer gratuitement.

Si Sugamo attire les seniors, c'est parce qu'on y retrouve sa jeunesse. «Ah, natsukashii !» («tellement nostalgique !») s'écrient des touristes devant la vitrine de Kifukudo, une boulangerie qui prépare depuis plus d'un siècle de petits pains fourrés à la pâte de haricots rouges. Car la nostalgie est aussi une histoire de goût. Poisson séché, galettes de riz soufflé, thé au varech... Ici et là, les odeurs se dégagent et se mélangent. «Ikaga desuka ?» («Voulez-vous goûter ?») proposent des dames tout sourires tendant des échantillons aux entrées des échoppes.

Klang ! Klang ! Au bout de l'allée commerçante, un bruit sorti du passé annonce le passage d'un tramway, le dernier à circuler encore à Tokyo. La rame jaune canari marque l'arrêt devant le restaurant Ippuku-tei. Voilà vingt-huit ans qu'on y sert le ohagi, boulette de riz recouverte d'une pâte de haricots rouges. Pendant que Jingu Takahisa prépare la douceur, un parfum délicat se répand. Son secret ? Il fait cuire ses haricots dans du thé vert grillé. «Le thé allège l'ensemble, il faut que ce soit sucré... mais pas trop !» raconte le chef. C'est ainsi que nos clients âgés l'aiment. Certains viennent même en famille pour faire découvrir cette saveur d'hier à leurs petits-enfants.»

Ce qui détonne à Sugamo, dans une ville pressée et affairée telle que Tokyo, c'est son rythme tranquille d'une bourgade de province. Dans la rue, beaucoup de passants flânen à un train de sénateur. Quelques pas, puis on fait une pause, pour dire bonjour ou pour examiner une vitrine. Sugamo propose aussi des bancs et des sièges – une rareté à Tokyo. Les rares «véhicules» qu'on croise dans ces rues, piétonnières une partie de la journée, sont des déambulateurs, des fauteuils roulants ou des tricycles Caddie. Mais certains anciens sont plus dynamiques. Car si Sugamo joue le rôle d'une madeleine de Proust, réactivant les souvenirs à partir de stimulus olfactifs et gastronomiques, le quartier agit aussi comme une fontaine de jeunesse.

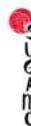
Un verre de sang de tortue pour préserver la vigueur masculine

Une dame chargée d'un sac de sport passe la petite grille blanche du Sugamo Sport Center, le club de gym du quartier, où les cours sont adaptés à un public aux articulations un peu rouillées. Plus loin, on trouve aussi les recettes d'antan pour revigorer un corps fatigué. Un vieux monsieur, canne en main et couvre-chef enfoui, observe le restaurant Sugamo Miuraya. Ira-t-il se régaler de suppon nabe ? Ce ragoût de tortue est précédé d'un verre de sang du reptile, dont on dit qu'il préserve la vigueur masculine. Et tout au long de la rue Jizō-dōri, des boutiques proposent aux dames des sous-vêtements rouge vif pendus à des tringles. L'effet visuel amuse, pourtant leur signification puise dans des croyances anciennes : on offre parfois des culottes rouges pour fêter les 60 ans de quelqu'un, parce que cette couleur est associée à la circulation sanguine et permettrait de vieillir en bonne santé, mais aussi parce que cet anniversaire marque l'accomplissement de cinq cycles

CE QUI SURPREND DANS CES RUES, C'EST LE RYTHME : POSÉ, PROVINCIAL

Harajuku, punks à Kōenji... – il était logique que les aînés aient le leur. Ils sont très peu à y vivre car les loyers de ce secteur central sont élevés, mais ils y viennent à la journée. Qu'y trouvent-ils ? Amitié, spiritualité ou remèdes.

Pour la patronne du karaoké, les personnes âgées se donnent rendez-vous ici parce qu'il y a deux lignes de métro et une de tramway. «Et, comme les transports sont gratuits pour les plus de 70 ans, c'est très pratique», estime-t-elle. En descendant à la station Sugamo un samedi matin, on remarque, en effet, de petits groupes



Hauts lieux de la vie sociale à Sugamo : les karaokés. Kazumasa Nonaka (88 ans) fréquente le Mukashi no Uta depuis plus de vingt ans.



de douze années du zodiaque chinois. On atteint alors le *kan-reki*, un âge réputé ramener au début du cycle calendria... Une sorte de renaissance.

La déesse Kannon endosse les douleurs physiques des fidèles

On compte une douzaine de temples bouddhistes aux alentours du métro Sugamo. Mais le plus magnétique est le Koganjî. Des fidèles aux cheveux gris passent sous sa porte en cyprès et rejoignent une file où, l'un après l'autre, ils s'appliquent à verser de l'eau sur une statue de la

déesse Kannon avant de la frotter à l'aide d'une petite serviette blanche. Quel est cet étrange rituel ? Celui qui détient la réponse est le responsable du temple, Akinori Kuruma. Une figure du quartier. Souriant, bavard, M. Kuruma a plusieurs vies. «Je suis diplômé en cardiologie mais je n'exerce plus que trois ou quatre fois par mois, car la gestion du temple et mes conférences sur les dangers du tabac me prennent tout mon temps», proclame ce quinqua-génaire un brin farfelu. Son CV indique aussi qu'il fut membre d'un club de motards Harley-

Davidson à Atlanta, avant de prendre la direction du temple.

«Le rituel se déroule en deux phases : d'abord, on vient prier le bouddha guérisseur Jizô et avaler un petit rectangle de papier le symbolisant. C'est un remède. Ensuite, on frotte la déesse de la miséricorde, Kannon. Par exemple, si on a mal à l'épaule, on frotte l'épaule de la statue.» Une divinité qui apaise les souffrances de l'homme en les portant à sa place ? «C'est ça, un peu comme le Jésus des chrétiens», résume-t-il. Voici donc ce qui attire à Sugamo des seniors soucieux de ***

Figure de Sugamo, Akinori Kuruma, le responsable du temple Kōgan, où l'on vient prier pour soulager ses douleurs, est un promoteur de la lutte antitabac.



••• vieillir en bonne santé et dé-sireux d'oublier leurs rhuma-tismes. Huit millions de personnes fréquentent le temple chaque an-née. Une sorte de Lourdes boud-dhique mais pas seulement, car le Kōganji joue aussi un rôle so-cial. Depuis 1960, son centre com-munautaire conseille les fidèles. «Ils prennent rendez-vous pour discuter spiritualité, famille, héritage, sens de la vie, de la mort aussi», dit Akinori Kuruma.

Quant aux 57 000 anciens qui résident dans l'arrondissement de Toshima, dont dépend Sugamo, la mairie essaye de les chouchouter car la moitié d'entre eux vivent seuls. Dans le bureau de poste de

la rue Jizō-dōri, on trouve des af-fichettes d'information (réunions de quartier, prévention contre les arnaques par téléphone) et les employés sont très attentifs aux visiteurs âgés. «Nous avons signé une convention avec des com-merces : si quelqu'un remarque une personne en difficulté, elle nous prévient», explique Naoe Fu-toshi, responsable du bureau kōreisha («troisième âge») de To-shima. Son travail consiste à tis-ser des liens avec et entre les se-niors, d'où l'utilité de ce centre communautaire, à cinquante mètres de la poste, qu'il fait visi-ter en insistant sur la salle de bal au sous-sol. La tâche du fonction-naire est facilitée par un réseau de 220 bénévoles qui rendent visite aux anciens pour les aider à faire les courses, les tenir au courant des nouvelles ou tout simplement parler de la pluie et du beau temps. «Certains ne voient plus l'intérêt de sortir et leur solitude encou-rage les problèmes de dépression, parfois de démence», regrette M. Futoshi. Autant que la pauvreté ou la santé, la solitude est une in-quiétude majeure pour les per-sonnes âgées, qui redoutent de dé-céder dans l'anonymat et l'in-différence. Alors qu'autrefois les

Japonais vivaient à plusieurs gé-nérations sous le même toit et mouraient à la maison, entourés des leurs, ils sont aujourd'hui confron-tés à la question du kodo-kushi, ou mort solitaire. Rare pays au monde à tenir des statistiques sur le sujet, le Japon déplore 30 000 morts isolées par an.

En 2035, un Tokyoïte sur trois sera un senior

Alors, pour déjouer l'angoisse du dernier jour, pourquoi ne pas continuer à chanter ? «Nonaka-san [M. Nonaka], c'est à vous !» Revenu sur la petite scène, le vieil homme sourit, chaloupe en chantant les rimes de Michizure («compagnon de route»). Ce mat-in, avant de partir, il avait noté sur un papier les titres des chan-songs qu'il voulait interpréter. Celle-ci est la dernière et elle lui tient à cœur. Michizure évoque les algues qui flottent à la surface de l'eau, parle de regrets, de choses perdues. Ici, Nonaka-san vient chanter le Japon d'hier. Ou bien est-ce celui de demain ? Les seniors sont peut-être l'avenir de Tokyo : ils formeront 30 % de sa population en 2035. ■

Guillaume Loiret

S
U
G
A
M
O

LA MAIRIE A AMÉNAGÉ UNE SALLE DE BAL POUR LES ANCIENS DU QUARTIER



J'agis
avec
ENGIE

« On pourrait m'éclairer sur
les économies que je ferai en
choisisant le solaire? »

Avec l'offre My Power⁽¹⁾
produisez votre électricité
solaire et réalisez jusqu'à

750 €^{TTG} d'économies⁽²⁾
sur votre facture d'électricité.
Souscrivez aux solutions de panneaux
solaires sur **mypower.engie.fr**

engie

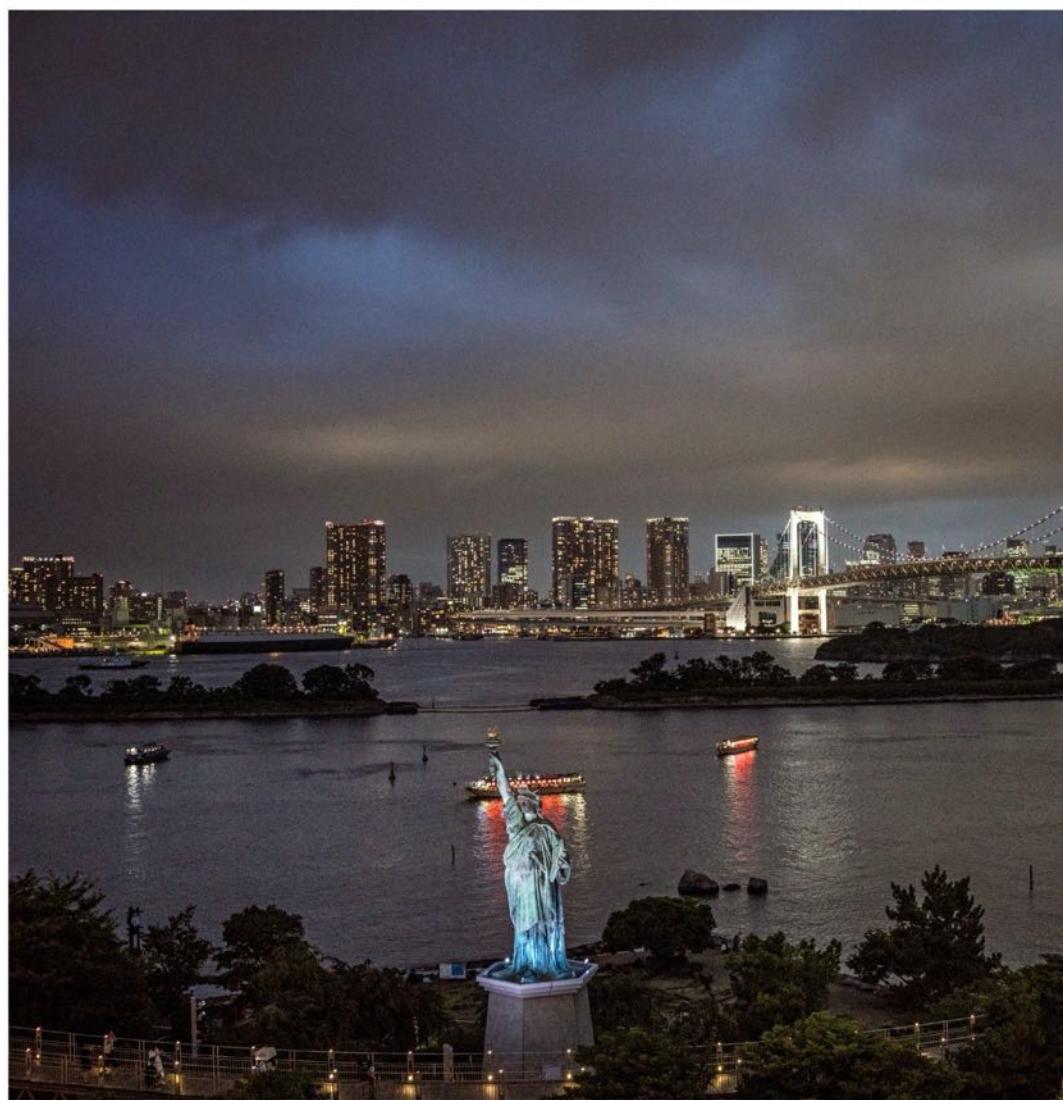
L'énergie est notre avenir, économisons-la!

(1) Offre My Power : solutions sur mesure de production d'électricité avec panneaux photovoltaïques pour les particuliers propriétaires de maison individuelle. Voir conditions et détails de l'offre sur mypower.engie.fr

(2) Le calcul des économies est réalisé à partir de données de production issues du site PVGIS (tenant en compte l'inclinaison et l'orientation du toit), de données de consommation estimées grâce à la date de construction du logement et le nombre d'occupants (références obtenues avec le rapport RAGE 2014, ADEME) et d'un taux d'autoconsommation fixé à 90%. Le montant en euros est calculé en multipliant les kWh autoconsommés (production solaire multipliée par le taux d'autoconsommation) avec un prix du kWh fixé à 0,1916 € pour les 10 prochaines années. Ce prix est défini sur la base du tarif réglementé Heures Pleines 9 kVA applicable au 01/08/2019 sur lequel est appliquée une augmentation de 2,5% par an sur les 10 prochaines années. Informations données à titre indicatif, qui ne tiennent pas compte des habitudes de consommation, du contrat d'énergie souscrit et de l'éventuelle revente sur le réseau. Exemple pour 750 € d'économies/an : maison située à Nice (06), orientée plein sud, inclinaison du toit 35° par rapport à l'horizontale, logement construit avant 1948, surface de 100 m², chauffage et eau chaude sanitaire fonctionnant à l'électricité, composé de 4 personnes, et puissance installée de 3,0 kWc.

ENGIE : SA AU CAPITAL DE 2 435 285 011 € - RCS NANTERRE 542 107 651. © Getty Images.

Des accents de New York. Derrière cette petite réplique de la statue de la Liberté, le Rainbow Bridge qui relie l'île d'Odaiba à la ville.





L
A
B
A
I
E



CÔTÉ MER, TOUT EST POSSIBLE

Les Tokyoïtes oublient souvent qu'ils habitent un port. Et pourtant, c'est dans cette zone, qui recevra les JO en 2020, que la capitale invente son avenir. Et qu'elle se rêve plus verte.

PAR GUILLAUME LOIRET (TEXTE) ET JAMES WHITLOW DELANO (PHOTOS)

D

es milliers d'arbres plantés sur une île. Leurs cimes dansent dans la brise puissante, comme un rideau vert qui oscille sur la mer. On reconnaît des mûriers, des pins noirs et des chênes jaunes. Une oasis... dans un paysage industriel. Autour, des méthaniers font route sur la mer bleu nuit. Sur les quais, des bras de grues s'activent et des conteneurs patientent. Cette forêt ondulante a poussé, depuis 2006, sur un bout de terre artificielle nommé Chūō Bohatei. En français : «le brise-lames central». Un large récif de cinq kilomètres carrés, aménagé en avant-poste dans la baie de To-

kyo, au sud des îles centrales et du port pour les protéger en cas de tsunami. Hier, l'endroit était une décharge à ciel ouvert. Mais, en le survolant en hélicoptère, l'architecte Tadao Andō a eu l'idée d'y faire pousser cette Umi no Mori («forêt maritime»). Recréer une portion de nature sur un monceau de déchets (quarante millions de mètres cubes)... une utopie qui avance lentement. Vingt hectares ont été plantés sur les quatre-vingt-huit prévus. C'est pourtant aujourd'hui un lieu de promenade. Et demain, on y verra des chevaux et des embarcations : ses collines accueilleront les ***

Photos: James Whitlow Delano / Spa

●●● épreuves d'équitation des Jeux olympiques de 2020 et, dans le chenal qui scinde l'île en deux, se disputeront celles d'aviron.

Entièrement façonnée par l'homme, reverdie sur le tard et laboratoire d'un projet ambitieux à l'avenir incertain, Chūō Bōhatei semble synthétiser à elle seule les enjeux de la baie de Tokyo, vaste territoire amphibie qui s'étend au sud-est de la capitale japonaise. Peu profonde (quinze mètres environ), plus vaste que celles de Hongkong ou de New York, avec ses 1500 kilomètres carrés de superficie, dont 950 d'eau, cette anse concentre zones portuaires, usines de retraitement de déchets, habitat, bureaux, commerces et loisirs. Le tout réparti sur des remblais accolés au rivage et sur une quinzaine d'îles artificielles, de plusieurs centaines d'hectares chacune. Il y a, par exemple, Toyosu, au nord, où le célèbre marché aux poissons de Tokyo a emménagé, en octobre 2018,

après des décennies plus près du centre. Ou, au sud, celle de Haneda, l'un des deux aéroports internationaux de la ville. De là décollent sans cesse des avions qui décrivent d'élegantes boucles au-dessus de cette mangrove urbaine, irriguée de bras de mer et de chevaux, traversée de ponts à la beauté froide et métallique.

La ville, au XVII^e siècle, était un château sur la mer

Pour les Tokyoïtes, ce territoire est celui des possibles. On a toujours tenté d'y inventer la ville de demain, avec l'idée folle d'urbaniser la mer. La municipalité a d'ailleurs choisi d'y baser les JO d'été de 2020 : sur les vingt-cinq sites olympiques intra-muros, plus de la moitié ont été construits ici. Mais pour repenser ses quartiers littoraux, Tokyo devra aussi gommer l'image de zone polluée qui colle encore à cette anse.

La volonté d'ancrer la ville nouvelle dans la baie ne date pas

d'hier. «Tokyo, au XVII^e siècle, c'est un château sur la mer», raconte Rémi Scoccimarro, géographe à la Maison franco-japonaise, un institut français de recherche sur le Japon. Il fait référence à la résidence des shoguns de la dynastie Tokugawa qui dominaient la région. La demeure donnait à l'époque directement sur une crique. Or l'actuel palais impérial, qui fut construit sur ses ruines au XIX^e siècle, se trouve aujourd'hui à un kilomètre des côtes. Tokyo a donc «avancé» vers le sud, et vers l'est. «Les gravats générés par le creusement des douves du château des shoguns et des canaux l'alimentant avaient déjà servi à remblayer les terres marécageuses de l'est pour y loger les classes populaires, poursuit-il. Mais c'est le grand séisme de 1923 qui a tout accéléré. Les innombrables débris furent vite utilisés pour édifier des îles artificielles.»

Puis, dans l'après-guerre, la baie fit office de laboratoire pour des projets futuristes. Objectif : loger une population passée de 3,5 millions d'habitants intra-muros en 1945 à 10 millions en 1960. L'architecte Kiyonori Kikutake proposa une cité flottante composée de deux cercles concentriques, tandis que Kenzō Tange dessinait une ville en forme d'immense grille posée sur l'eau. Aucun de ces projets n'a vu le jour. C'est plus tard, dans les années 1970 à 1990, période de spéculation immobilière, que la baie s'est densifiée. L'île d'Odaiba en est un bon exemple : une fois les usines parties, les buildings y ont poussé. Et une nouvelle population est arrivée. Des salarymen venus travailler au Teleport Center, énorme complexe réservé aux entreprises des télécoms et des nouvelles technologies. Des touristes aussi, attirés par une grande roue, la Daikanransha, inaugurée en 1999, ou par des musées, tel le Miraikan, dédié aux sciences émergentes (ouvert en 2001).

QUAND VIENDRA LE «BIG ONE», LA BAIE SERA EN PREMIÈRE LIGNE

Dans le premier film de la saga des «Godzilla» (1954), le King Kong japonais, c'est dans la baie de Tokyo qu'apparaît le monstre qui détrira la capitale. Cette fiction serait-elle prophétique ? Lors du grand séisme de 2011, dont l'épicentre était à plus de 300 kilomètres de Tokyo, les quartiers les plus touchés de la ville ont été ceux de la baie, leurs sols humides et poreux car constitués de remblais, étant plus sensibles aux secousses. Sur les îles d'Urayasu ou de Shin-Kiba, le séisme a ainsi gondolé les trottoirs et produit un enfouissement des bâtiments. Que se passera-t-il quand se produira le Big One, ce tremblement de terre de très forte magnitude que les scientifiques pensent inévitable dans la région de Tokyo ? Le centre Rinkai de prévention des désastres a imaginé les dégâts causé à partir de dix-neuf épicentres probables : ce sont les arrondissements d'Akrawa (ou le bâti est dense et ancien) et, surtout, celui de Kōtō, au milieu de la baie (îles d'Odaiba, Chūō Bōhatei), qui en souffriront le plus. Or, c'est dans le centre Rinkai, dont dans la baie, zone de Tokyo la plus exposée aux secousses et surtout au risque de tsunami, qu'a été prévu le quartier général de gestion d'urgence de la catastrophe...



Un métro aérien baptisé la Mouette (Yurikamome) dessert les terre-pleins voisins, dont les noms narrent avec poésie l’artificialisation de la baie : l’ancien marché aux poissons s’appelait Tsukiji, «la terre fabriquée», le nom de l’île d’Harumi évoque une «mer effacée». Aujourd’hui, le littoral de Tokyo est artificiel à 95 %. Et c’est sur ces espaces gagnés sur la mer que se dessinent les ambitions de la municipalité. Déjà, sur les îles centrales d’Ariake et de Shinonome se dresse un paysage urbain qui rappelle les districts les plus spectaculaires de Hongkong ou Séoul. Grâce à des projets architecturaux récents, ces quartiers autrefois vieillots ont été redynamisés. Kotō, l’arrondissement

dont dépendent ces deux îles, a vu sa population augmenter de 15 % entre 2005 et 2015. Et, au cours de cette même période, d’autres arrondissements, ouverts eux aussi sur la mer, tel Chūō et Minato, ont enregistré une croissance démographique bien supérieure encore (36 % et 40 %).

Des oasis de verdure pour oublier la pollution

Mais demain ? Il n’y a plus guère que 400 hectares de mer à urbaniser. Le reste est constitué de voies navigables, appartiennent à des préfectures voisines ou relève de la compétence nationale. La saturation de la baie va poser un problème, celui du stockage des déchets. Jusqu’ici, toutes ces terres

artificielles ont en effet été bâties avec les rebuts de la ville. «Les incinérateurs de la baie brûlent tout ce qui peut l’être, puis on mélange les cendres aux déchets non combustibles, aux gravats du BTP, on compresse le tout : et voilà comment on fabrique des îles», explique Rémi Scoccimarro.

Sur celle de Yumenoshima se trouve un immense parc planté d’eucalyptus où se croisent joggeurs et fans de barbecue. Mais surtout trois serres tropicales accolées les unes aux autres formant comme un nuage de verre posé en bord de mer. Elles contiennent des espèces rares dont des spécimens de la flore et de la faune endémique d’Ogasawara, un archipel isolé à 1 000 kilomètres ***

A seulement 15 minutes en bus de la gare de Shin-Kiba, le camping de l'île de Wakasu attire amateurs de feu de camp, de barbecue et de pêche.



••• des côtes, mais rattaché à la préfecture de Tokyo. La mairie n'a de cesse de créer des oasis végétalisées pour faire oublier que, longtemps, la baie a été l'une des zones les plus polluées du Japon. Aujourd'hui, on n'y trouve plus de quais à charbon, ni d'usines pétro-chimiques, de papeteries, de tanneries, d'aciéries ou de chantiers navals. A partir des années 1980, ces industries polluantes ont soit disparu, soit été délocalisées en Chine. La baie se porte mieux. Les

taux de métaux lourds dans l'eau sont revenus au niveau des années 1950.

Elle n'est pas pour autant exempte de polluants car une centaine de rivières s'y déversent, charriant déchets ou eaux usées. Et, régulièrement, les stations d'épuration situées en amont débordent, entraînant des taux anormalement élevés de bactéries *Escherichia coli* dans la baie, raison pour laquelle la baignade y est interdite depuis 1962 (sauf autorisation ponctuelle). Qu'impose, le départ des industries a résonné comme un mot d'ordre : il faut «verdir» la baie.

Quelques kilomètres à l'ouest, le toit du DiverCity Plaza (île d'Ôdaiba) ressemble à un jardin maraîcher taille bonsaï. Seize carénages potagers laissent apparaître des plants d'aubergines incurvées et les feuilles cloquées de bettes. Odeurs de menthe, d'humus et d'iode mêlées. Dans un coin cailloutent trois oies et six colverts. «Nous les élevons pour les vendre au restaurant d'en face», explique Sato Kazuya, le jardinier de cette ferme urbaine ouverte en 2012. Sato a 27 ans et conseille ici les nouveaux habitants du quartier, citadins en manque de nature, qui louent ces micro-parcelles 8 000 yens par mois (68 euros). Son grand-père était cultivateur. Sato, lui, croit en une agriculture futuriste : «Ici, pour la terre, on a mélangé des pierres ponce et de l'andisol, un substrat volcanique très fertile importé de l'île de Kyushu», explique ce garçon souriant, qui espère que sa petite utopie végétale servira à refroidir le centre commercial sur lequel elle est installée. Ce n'est qu'une

goutte d'eau écologique dans la baie, mais elle n'est pas la seule.

Sur la plage de Kasai, en ce jour de septembre, le sable est gris et le ciel est bas. Lorsque Yuzo Sekiguchi, 71 ans, s'y promène, ses souvenirs remontent comme la marée. A la fin des années 1950, des bars et des congrès mordaient aux lignes, et ce fils de pêcheur jouait au base-ball sur la grève. «Cette plage, c'était mon école !» raconte-t-il. D'ici, on voyait même le mont Fuji. Ensuite j'ai vu ma ville changer, l'homme rompe le lien avec la mer.»

A Kasai, les oiseaux et les poissons reviennent

Mais il désigne dans l'eau une ceinture de 800 mètres de bambous qu'il a participé à planter en 2007, et sur lesquels on a fixé des huîtres. Grâce à cette palissade naturelle, l'eau retrouve une certaine pureté : une huître filtre en effet dix à quinze litres d'eau par heure, soit environ 300 par jour. En quelques années, on a vu ici revenir des oiseaux, des poissons, des coquillages. Et des hommes. En 2012, M. Sekiguchi a obtenu l'autorisation exceptionnelle d'ouvrir une aire de baignade pour une journée, et des centaines de curieux s'y sont pressés. Depuis, après analyse bactérienne, la mairie lui permet d'ouvrir chaque année, et de plus en plus longtemps. En 2019, la plage de Kasai a attiré 50 000 amateurs entre la mi-juillet et la fin août. Comme hier, les enfants peuvent jouer dans l'eau et apprendre à nager. «Quand je regarde la baie d'ici, je vois la renaissance de la ville», rêve-t-il à voix haute. A maturité, on décroche les huîtres des bambous pour les faire griller, puis on écrase leurs coquilles qu'on disperse sur le sable gris. Dans dix ans, qui sait, peut-être foulera-t-on ici une belle plage immaculée. ■

L A B A I E A ODAIBA EST VENU LE TEMPS DES POTAGERS ET DES COLVERTS

Guillaume Loiret

ET SI ON BUVAIT RESPONSABLE

Pour l'immense majorité d'entre nous, la question n'est pas de vouloir consommer mieux, mais de trouver comment le faire. Un défi auquel certains s'attaquent sans hésiter, en plaçant la consommation responsable au cœur de leurs valeurs.

CONSOMMER MIEUX SANS COMPROMIS

Environnement, santé, mondialisation, les problématiques d'époque transforment la consommation durable en véritable enjeu. Et les principaux intéressés ne s'y trompent pas : les consommateurs exigent des produits sains, équilibrés, respectueux des hommes et de la planète, transparents et engagés. La bonne nouvelle ? Honest offre à tout un chacun l'opportunité d'agir pour consommer un peu différemment avec une gamme de thés glacés, boissons fruitées et citronnades bio.



PLUS DE TRANSPARENCE

Mieux boire, c'est savour. La transparence et la traçabilité sont désormais aussi essentielles que la qualité. Un bel exemple ? Sur le site de la marque de boissons bio Honest, une page est spécialement dédiée à la provenance des ingrédients. Citrons espagnols, grenades turques ou thé indien, tout est dit sur drinkhonest.fr.

DES BOISSONS GOURMANDES & BIO

Chez Honest, la boisson plaisir de demain est une boisson qui s'inscrit au cœur du développement durable. Comment ? Grâce à des ingrédients rigoureusement sélectionnés dans des plantations biologiques du monde entier, cultivés à l'endroit où ils livrent naturellement le meilleur d'eux-mêmes et sans utilisation de produits chimiques de synthèse, conformément à la réglementation de l'agriculture biologique. Des cultures qui sont respectueuses de l'environnement, de la biodiversité et du bien-être animal.



En plus de ses ingrédients certifiés bio, Honest respecte la réglementation de l'agriculture bio dans l'élaboration de ses recettes (pas d'édulcorants, de conservateurs ou de colorants) et dans son processus de fabrication bio qui font l'objet d'un audit pour certification. Dans les boissons Honest, on trouve de l'eau, des plantes ou thés infusés, des jus de fruits* suivant les recettes, des arômes naturels et juste ce qu'il faut de sucre de canne bio. Un savoureux mélange qui va régaler tous les gourmands engagés.

*à base de concentré

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE GRIGNOTER ENTRE LES REPAS. MANGERBOUGER.FR

L'homme, meilleur ami de l'arbre



Derek Hudson

Les forêts précèdent les peuples, les déserts les suivent.» Cette phrase, attribuée à tort à Chateaubriand, vient souvent illustrer les discours destinés à alerter l'opinion sur l'avenir (sombre) des forêts. Déforestation, incendies, exploitation illégale de bois... Au premier regard, les mauvaises nouvelles abondent. On l'a encore constaté cet été lors des incendies en Amazonie (voir notre reportage p.108), que nombre de réseaux sociaux ou sites Internet ont présentée comme le «poumon de la planète», dévorée par les flammes, publiant des photos parfois sorties de leur contexte. Une cascade d'informations qui a alimenté les propos catastrophistes sur l'état de la Terre.

La réalité est plus nuancée. Le rapport de 2015 de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) indique que la surface forestière sur la planète (4 milliards d'hectares) est certes inférieure à celle observée en 1990 (4,13). Mais le rythme des pertes nettes (0,08 % par an entre 2005 et 2015) s'est ralenti. Une autre étude publiée dans la revue *Nature* affirme que le couvert

forestier s'est même accru de 224 millions d'hectares depuis 1982. La France, elle, a gagné 113 000 hectares depuis 2010, tendance haussière observée dans beaucoup de pays occidentaux et en Inde. Bien sûr, il existe des situations inverses (Brésil, Indonésie). Par ailleurs, les mesures (par satellite) des couverts forestiers ne disent pas tout sur l'état de santé d'une forêt (état des plantations débutantes, perte de biodiversité...). Cela étant, globalement, les forêts se portent mieux. Surtout là où... les hommes se portent mieux. Un travail publié en 2018 par des chercheurs de l'université d'Helsinki montre une corrélation entre l'augmentation de la surface forestière d'un pays et son niveau de développement. Quand un pays atteint un certain seuil de richesse (20 000 dollars de revenu par habitant) et un certain stade sur l'échelle du développement humain, sa forêt s'étend. Explication : l'agriculture, plus productive, permet aux habitants d'arrêter de sacrifier des arbres pour se chauffer ou se nourrir. Des terres sont rendues à la forêt. Et les gouvernements sont assez riches pour investir dans des programmes de protection des bois.

Des siècles de contes, de légendes ou d'art ont donné à la forêt une image de refuge naturel, et aussi de source de renouveau, artistique, physique, spirituel, que le monde moderne aurait tari... Pour protéger ces espaces sacrés et précieux, il conviendrait, pense-t-on, que s'arrête à leur lisière la civilisation, vecteur de leur destruction. Erreur... L'ennemi de la forêt n'est pas la civilisation, mais bien la misère. ■



James Whitlow Delano

TOKYO, UNE AUTRE VISION DE LA NATURE

Cela fait vingt-six ans que le photographe **James Whitlow Delano** travaille à Tokyo et il ne s'en lasse pas. «Lors de ce reportage pour lequel je me suis plongé dans quatre quartiers de la ville, j'ai encore beaucoup appris, notamment sur la différence de perception que les Japonais et nous, Occidentaux, avons de la nature.» James se souvient en particulier de Yozo Sekiguchi (71 ans), rencontré dans la baie de Tokyo. «Devant moi, je ne voyais que des îles artificielles, géométriques, construites à base de déchets. Lui voyait un milieu fragile à soigner. Et peu importe si cet environnement n'a rien de naturel, il tente d'y faire venir la vie marine, avec un projet digne de Don Quichotte : faire filtrer l'eau par des huîtres.»

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



Le groupe de métal Netanoyoi sur la scène du Show Boat. Concerts alternatifs, débats, les salles de spectacle fédèrent les esprits indociles du quartier.





LE BASTION DES DOUX REBELLES

Punks, tatoueurs, activistes... dans ce «village», on a la contestation chevillée au corps depuis les années 1960. Aujourd'hui, la fronde est moins violente et plus festive.

PAR SOPHIA MARCHESIN (TEXTE) ET JAMES WHITLOW DELANO (PHOTOS)

L

a tension monte au Show Boat. Une dizaine de septuagénaires se fraient un chemin entre de jeunes chevelus pour siéger au premier rang de cette salle de concert installée dans un sous-sol du quartier de Koenji, qui abrite ce soir une réunion citoyenne. Un plan de destruction d'une rue commerçante agite le voisinage et l'heure est à la rébellion. Les spectatrices aux cheveux blancs applaudissent de toutes leurs forces à chaque fois qu'un activiste lance au micro : «Mais à quoi ressemble la démocratie japonaise !?» Quand la première demi-heure de harangue s'achève, les lumières s'éteignent.

Puis, pendant trente minutes, un groupe punk électrise la salle. Ainsi, trois heures durant, temps de parole et prestations musicales s'enchaînent de façon millimétrée. Parmi la centaine de personnes présentes, certaines prennent des notes, d'autres boivent et dansent. Une fois la soirée terminée, toute l'audience, même titubante, aide à nettoyer. Dehors, des ados aux cheveux colorés sirotent des bières sur le trottoir. Le soleil se couche. Koenji, le quartier rebelle, se réveille.

Le «village», comme l'appellent ses habitants, fait figure d'îlot convivial dans une mégapole •••

Quitter Koenji ? «Jamais, dit le créateur de mode Gotô Yoshimitsu (photo). Ici, je me sens libre.»

●●● où la moitié des gens vivent seuls et les interactions spontanées entre inconnus sont rares. Ici, jeunes et vieux trinquent ensemble dans la rue, jouent de la musique, échangent des verres et des idées. Ce qui les rassemble dans ce quartier de l'Ouest tokyoïte ? L'esprit de contestation. Dans les années 1960, déjà, intellectuels et artistes avaient trouvé dans la partie occidentale de la capitale japonaise, des espaces d'expression et d'émancipation. Shinjuku, avec sa gigantesque gare aux onze lignes de train et de métro, était alors l'épicentre de la contre-culture nippone. En 1969, ses galeries souterraines furent même occupées par des centaines de jeunes protestant contre un projet d'urbanisme. En vain. Une forêt de gratte-ciel a étouffé le quartier, et les frondeurs ont déménagé à dix ou quinze minutes de métro plus à l'ouest, à Sugimachi, arrondissement où subsistaient encore des maisons basses, des petits commerces et des loyers peu chers. Y ont trouvé refuge des studios d'animation, des auteurs de mangas célèbres, des cinéastes et des écrivains à succès comme Haruki Murakami, mais aussi des live houses – salles de concert n'accueillant parfois pas plus de dix spectateurs. Parmi les petits quartiers alternatifs nés à cette époque dans cet immense territoire de trente-quatre kilomètres carrés, Koenji, le plus rebelle d'entre les rebelles, résiste encore à l'embourgeoisement. Bien sûr, comme partout ailleurs à Tokyo, en quarante ans, les loyers ont grimpé et une population un peu plus jeune s'est installée. Mais les promoteurs n'ont pas réussi à en faire un nouveau Shinjuku. Et l'esprit frondeur des années 1960 est toujours vivant. Il est simplement moins marqué politiquement et plus prudent.

Arrivé il y a quinze ans, Hajime Matsumoto, 44 ans, fait partie de ces «nouveaux venus». Son acte

de rébellion à lui ? Ouvrir... une brocante. «Oui, c'est une décision militante, affirme-t-il. C'est un acte fort dans notre société japonaise consumériste à outrance. Je voulais vendre des choses de seconde main, peu coûteuses, et rapprocher les gens. Dans ma boutique, on se demande des nouvelles, on prend le temps de s'écouter. Dans les grandes surfaces, on n'échange que quelques mots, tous liés à l'argent.» Pour Hajime, Koenji est le refuge de ceux qui pensent autrement. «Dans ce pays, on ne nous éduque pas pour rechercher le bonheur, ni pour prendre des risques ou créer quelque chose de nouveau, poursuit-il. Du point de vue du Japonais moyen, les habitants de ce quartier sont des gens bizarres, sans argent ni pouvoir, qui ne rêvent pas de porter le costume-cravate.»

Des contestataires sans parti ni idéologie politique

Avec ses petits commerces, son marché de primeurs en extérieur, ses terrasses où l'on mange et boit, ses ruelles interdites aux voitures et la quasi-absence de grandes chaînes commerciales, Koenji fait, en effet, figure d'ovni à Tokyo. «Si vous cherchez un Starbucks, il faut aller à Asagaya, à une station de métro de l'arrêt de Koenji !» dit en riant Fumiko Isozaki, patronne du café Corail depuis 1978. Dans son établissement, rien n'a changé. Ni les tasses en porcelaine, ni la recette des sandwichs toastés, ni le téléphone rose que les jeunes utilisaient jadis pour se donner des rendez-vous amoureux, et encore moins l'impeccable chignon de la propriétaire. «Ici, on aime ce qui est vétuste !» s'exclame la



dame de 77 ans en allumant une cigarette. «Mais on n'aime ni les riches du centre-ville ni l'autorité, la coupe soudain une cliente septuagénaire, assise au comptoir. En fait, on adore critiquer le pouvoir ! Son intrusion tranche avec les codes de bienséance, car dans cette culture du silence et du retrait, déranger les autres au sein de l'espace public d'une voix forte ou en émettant une opinion contraire à la doxa peut-être perçu comme une menace à l'idéal d'harmonie sociale.

Hajime Matsumoto, le brocanteur, a une autre activité. Avec une dizaine d'habitants, en 2005, il a monté un collectif baptisé Shirôto no Ran, «la fronde des amateurs». L'idée ? Se réapproprier l'espace public en créant des bars et une auberge de jeunesse cogérés par les habitants. «Ces expériences s'inscrivent dans la lignée de celles menées par les organisations d'extrême gauche des années 1960, analyse Julien Bouvard, chercheur en études japonaises à l'université Lyon-III et spécialiste de la contre-culture nippone. Les an-

ciens n'ayant jamais quitté Koenji sont des libertaires qui se sont battus dans leur jeunesse contre le traité de sécurité nippo-américain, la guerre du Vietnam, les projets industriels polluants. C'est pour cela qu'ils adhèrent aux actions de désobéissance civile entreprises par les plus jeunes. En revanche, la nouvelle génération de contestataires, elle, agit sans être affiliée à un parti ou à une idéologie politique.

Une manifestation avec de la casse serait mal vu

Après le 11 mars 2011, lorsqu'un tsunami a entraîné la plus grave catastrophe nucléaire du XXI^e siècle à Fukushima (227 kilomètres de Tokyo), les frondeurs de Shirōto no Ran ont été les premiers à lancer des manifestations antinucléaires. Parties de Koenji, celles-ci ont rassemblé, seize mois plus tard, 170 000 personnes à Tokyo. «On défilait en chantant et en dansant, avec des amplis et des DJ, comme dans des rave parties», se souvient Takuro Higuchi, sociologue de 37 ans et membre du groupe. But : rendre la contestation festive et pacifique. «Nous tenuons à éviter toute forme de confrontation ou de violence, explique Takuro. Le Japon est une société du consensus, où l'on critique rarement ses supérieurs, les anciens, ceux qui détiennent le pouvoir. Alors, toute manifestation avec de la casse serait très mal vue par la population.» D'ailleurs, de plus en plus, le groupe évite de manifester, privilégiant d'autres modes d'action, telles les réunions citoyennes. Car la répression policière se serait accrue depuis les protestations post-Fukushima. «Les arrestations de manifestants se multiplient avec, à la clé, le risque d'être gardé à vue pendant soixante-douze heures, puis détenus pendant vingt-trois jours, sans avoir le droit à un avocat», affirme Takuro. Et pourtant, dans les rues du quartier, des autocollants

bariolés «Koenji fucking city» ou «Koenji anarchy and peace» ornent des poteaux électriques.

Koenji, bastion de la liberté d'expression. Dans un pays passé de la douzième place du classement mondial de la liberté de presse établi par Reporters sans frontières en 2010, à la soixante-septième dans l'édition 2019, voilà de quoi attirer les artistes. Le styliste Gotō Yoshimitsu, 34 ans, figure parmi la dizaine de créateurs avant-gardistes du quartier. Sa boutique bric-à-brac, où des vestes cousues à partir de vêtements recyclés cotoient des écharpes

tion une clause par laquelle ils refusent les locataires tatoués. «Ici, le propriétaire est flexible, c'est un vieux et, dans ce quartier, les vieux sont tolérants, ironise le patron, qui se fait appeler Garyō. Ce sont d'anciens rockers ou punks, eux aussi ont des tatouages.» Tatoué des pieds à la tête, ce musicien de 43 ans, qui porte fièrement un T-shirt Motörhead, s'est campé devant le poster «antiglobal domination» trônant dans sa boutique. D'après lui, au Japon, les autorités peuvent faire fermer des établissements comme le sien d'un jour à l'autre, comme à Osaka, où certains salons ont dû baisser le rideau en 2015 sous prétexte qu'un décret ministériel de 2001 réserve la pratique aux professionnels de la médecine. «Notre activité n'est ni légale ni interdite, poursuit-il. On est dans une zone grise, donc à la merci de l'arbitraire de la police. Mais, ici, elle nous laisse tranquilles car, Koenji étant déjà un quartier en marge, les salons de tatouage n'attirent pas trop l'attention.»

A 300 mètres, sous le bruyant métro aérien, une jeune fille entonne avec sa guitare un tube folk japonais des années 1970. Cinq garçons touchés par sa fougue s'assoient sur le bitume et reprennent en choeur le refrain mélancolique. Des passants laissent quelques pièces. Et peu importe si un panneau blanc indique en grosses lettres rouges qu'il est interdit, sous peine de sanction, de demander de l'argent ou de prononcer des discours politiques. En face, un autre musicien, aux ongles vernis de noir, balance des riffs de métal sur une guitare électrique jaune poussin, devant une femme en talons aiguilles qui se dandine une bière à la main. Il est minuit, les néons multicolores scintillent devant des friperies encore ouvertes. Un air de liberté souffle sur la ville endormie. ■

K O E N J I

«CHEZ NOUS, ON EST BIZARRES, ON NE RÊVE PAS DU COSTUME-CRAVATE»

conquées avec des petites peluches colorées, séduit des stars américaines comme Lady Gaga. «On m'a proposé de déménager à Harajuku, où les grands stylistes font fortune, dit-il. Mais je ne veux pas vivre dans une bulle, ne fréquenter que des artistes. J'ouvre jusqu'à 21 heures, alors, le soir, j'en profite pour boire une bière dans mon magasin avec les jeunes, les vieux, les riches, les pauvres de ma rue.» A quatre blocs de là se trouve le Hard Core Tattoo. Contrairement à la plupart des salons de tatouage de l'archipel, il est bien visible de la rue. Cet art est tabou au Japon, car assimilé aux gangs mafieux. Certains propriétaires inscrivent même dans leurs baux de loca-

Sophia Marchesin

► Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr/section/GEO+

DU 18 NOVEMBRE AU 14 DÉCEMBRE 2019

Prenez
La Route
avec nous

Ø du pneu
en pouces

13' et 14'

15' et 16'

17' et 18'

19' et plus

Ø
x2

10€

20€

40€

60€

40€

Ø
x4

20€

40€

60€

80€



+ de 200 centres à votre service.
Retrouvez nos offres et le centre
le plus proche sur eurotyre.fr

*Offre de remboursement différé, calculé en fonction du diamètre de vos pneus Eurotyre (H) ou Semperit (H) et hiver tourisme, camionnette et 4x4 achetés, posés et équilibrés en magasin sur un même véhicule, sous réserve de transmission des éléments. Offre réservée aux particuliers et professionnels (hors flottes et boutiques), valable du 18 novembre au 14 décembre 2019 dans les points de vente Eurotyre participant à l'opération, dans la limite des stocks disponibles. Non cumulable avec d'autres opérations en cours et hors achats sur les sites internet. Voir règlement complet sur www.eurotyre.fr. Prix communiqués TTC. Photo non contractuelle. CONTICLUB SASU - RCS Compiegne 518 989 504.

EUROTYRE
PNEUS ET SERVICES

TOKYO
SUR LES
**TRACES DE NOS
REPORTERS**

PAR GUILLAUME LOIRET ET SOPHIA MARCHESIN AVEC JULIETTE DE GUYENRO



ESCAPADES NATURE
EN PROFITER SANS SE RUINER
DES SANCTUAIRES PAS COMME LES AUTRES
SOUS TERRE, LES SURPRISES CONTINUENT
POUR FAIRE CE VOYAGE

Portrait de droite : Pauline Frémont / Joshua Davenport / Hemis

Comme le cadre d'un tableau, ce portique vermillon fait face au lac Ashi, à Hakone.

ESCAPADES NATURE

POUR QUITTER, LE TEMPS D'UNE JOURNÉE,
LA TRÉPIDANTE MÉGAPOLE, RIEN DE TEL
QUE LE TRAIN. NOS DESTINATIONS FAVORITES.





À HAKONE, BALADES ET SOURCES CHAUDES AU PIED DU MONT FUJI

On chuchoterait presque en arrivant. Hakone, tranquille bourgade située au sud-ouest de Tokyo, est connue pour sa vue onirique sur le mont Fuji. On longe son lac pour rejoindre un *torii* (portique) rouge vif. Et on grimpe l'escalier rythmé de lanternes et de *torii* vermillon qui mène au sanctuaire shintoïste Hakone-jinja, fondé en 757. Cachés entre les cèdres, ses pavillons sont comme figés dans le temps. Avant de rentrer, comment résister aux *onsen* (bains) du *ryōkan* Tenzan ? Nichés entre forêt et montagne, ils offrent un épilogue parfait à cette journée paisible.

1 h 30 depuis la gare de Shinjuku par la ligne Romancecar (réserver).



À DEUX HEURES DE SHINJUKU, LA JUNGLE LUXURIANTE D'OKUTAMA

Fendue par la rivière Tama (photo), envahie par une végétation foisonnante, la vallée d'Okutama a un air tropical. Ce village, au nord-ouest de Tokyo, est imprégné de parfums d'humus. A la sortie de la gare, récupérez un plan à l'office de tourisme. Utile avant de s'aventurer sur l'un des nombreux sentiers qui serpentent entre cèdres et érables le long de la rivière. Notre favori : le Mukashi-Michi. Une balade de quatre heures qui ne quitte le couvert des arbres que pour traverser de minuscules villages isolés et se termine au lac d'Okutama (serein et superbe). Retour vers la gare en bus. *2 h depuis la gare de Shinjuku par la ligne Chūō, puis la ligne Ōme.*



À KAMAKURA, PLAGES ET RANDONNÉES SOUS L'ÉGIDE DU GRAND BOUDDHA

Le souffle de la mer, le calme des temples... Quel contraste offre Kamakura avec l'agitation tokyoïte ! Capitale du Japon de 1185 à 1333, la cité située au sud de Tokyo a gardé de prestigieuses traces de son histoire, dont un bouddha en bronze du XIII^e siècle (photo), que l'on rejoint par l'Enoden, un train se faufilant à travers les villages. On revient au centre de Kamakura à pied : trois heures entre temples et forêts. Avant le coucher de soleil sur la plage de Yuigahama, s'arrêter à la bambouseraie Hokokuji, où seul le murmure du vent se fraie un chemin entre les feuillages. Unique ! 1 h depuis la gare de Shinjuku par la ligne Shōnan-Shinjuku.